



Le Maléfice du Ngaa

Lord, Jeffrey

VISIT...

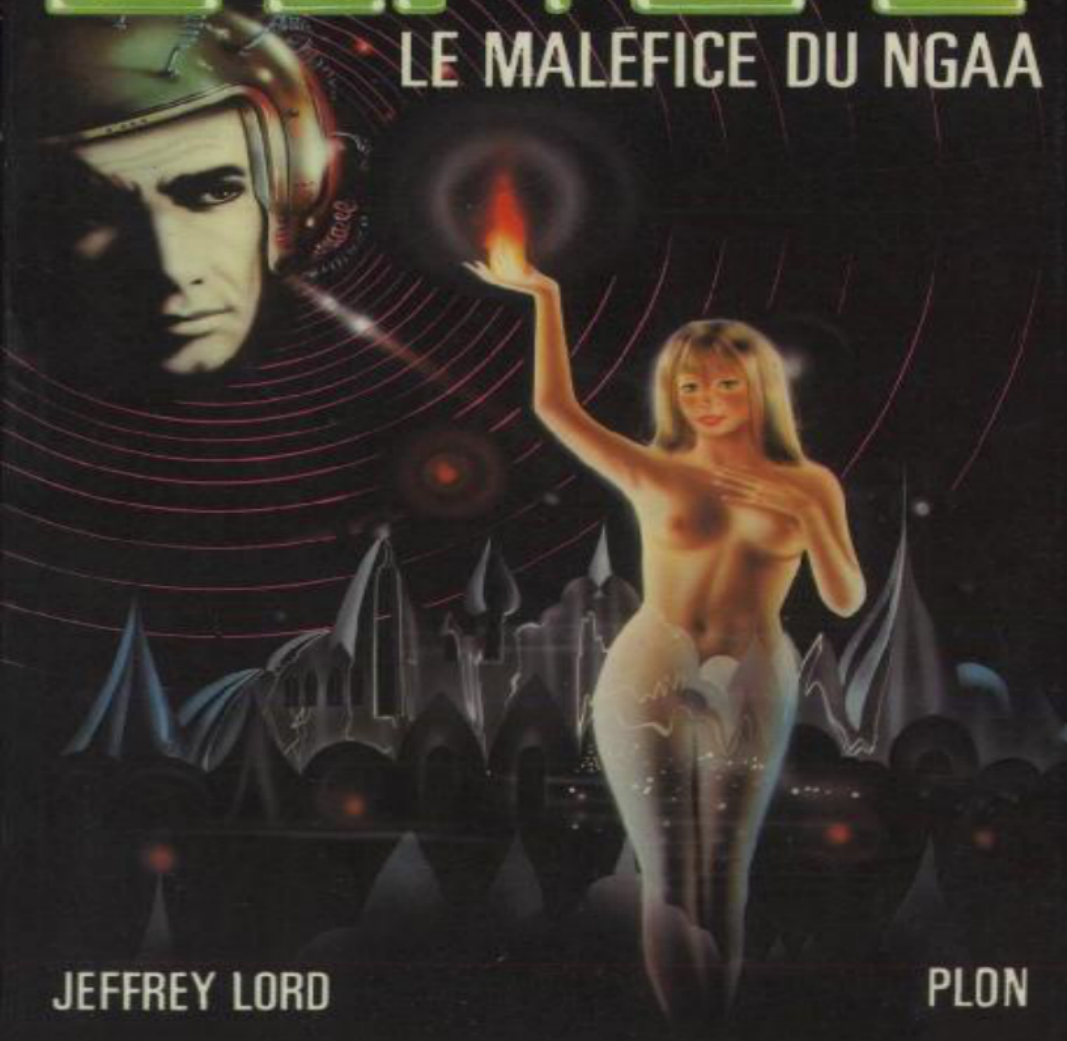
LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS 30

PRESENTE

BLADE

LE MALEFICE DU NGAA



JEFFREY LORD

PLON

JEFFREY LORD

BLADE

LE MALÉFICE DU NGAA

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original
DIMENSION OF HORROR

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1979 Book Créations, Inc., Canaan, N. Y. 12029

Produced by Lyle Kenyon Engel

© Librairie PLON/GECEP 1982.

pour la traduction française.

ISBN 2-259-00886-0

ISSN : 0395 – 7780

CHAPITRE PREMIER

Pesamment, Big Ben sonna minuit. Dans la pénombre, l'homme grand et maigre allongé sur le divan se réveilla et rejeta sa couverture. Il posa ses pieds nus sur la moquette et resta un moment assis, en tricot de corps et caleçon fripés, pour s'étirer et reprendre des forces, en tentant de chasser le malaise qui lui collait à la peau, seul souvenir d'un vague cauchemar. Depuis quelques semaines, il faisait souvent de mauvais rêves.

Il alla à tâtons vers son bureau et le téléphone sonna, comme il s'y attendait. Il décrocha.

— Vingt-quatre heures, monsieur, dit une voix masculine. Vous vouliez être appelé...

— Merci, Peters. Faites avancer la voiture, s'il vous plaît.

— Tout de suite, monsieur. La porte principale, ou sur le côté ?

— Sur le côté, dans Lothbury.

— À vos ordres, monsieur.

L'homme raccrocha et alluma sa lampe.

Sa figure aux traits rugueux, éclairée par-dessous, était un masque aux arêtes vives, une figure d'un âge indéfinissable, celle d'un homme dont le métier exigeant ne lui avait pas offert le luxe de vieillir.

Les deux hautes fenêtres donnant généralement sur les embouteillages de Lothbury Street étaient transformées par le brouillard en miroirs irréguliers qui déformaient les reflets. En regardant cette caricature de lui-même, il sentit revenir son angoisse. Est-ce une intuition ? se demanda-t-il. Devrais-je annuler la mission ? Il se fiait généralement à ses intuitions. C'était grâce à elles qu'il avait survécu à presque tous les hommes qu'il avait connus dans sa jeunesse, bien que sa profession connaisse peu de centenaires.

— Pas cette fois, se dit-il à haute voix. C'est encore ma maudite imagination qui fait des siennes. Je ne dois pas me laisser impressionner.

Il se rase et s'habilla rapidement.

L'image de l'agent de change était presque trop parfaite. Nul ne

pouvait douter d'avoir devant soi un habitué de la City de Londres, vigoureux, affairé mais toujours flegmatique. Il prit son chapeau melon, son parapluie soigneusement roulé et sourit ironiquement à son reflet.

En quittant son bureau, il ferma la porte à clef puis, comme toujours, s'assura qu'elle était bien fermée.

Devant la sortie de Lothbury Street, une Rolls noire attendait, un chauffeur en uniforme gris tenant la portière ouverte.

L'homme qui ressemblait à s'y méprendre à un agent de change avait eu jadis un nom mais il l'avait presque oublié. Il n'était plus connu que sous le surnom de J, chef du MI6, une branche très spéciale des services secrets britanniques, qui n'avait de comptes à rendre qu'au premier ministre en personne. Pour connaître ne fût-ce que l'existence de J, il était nécessaire d'être habilité au secret, et pourtant, plus d'une fois, J avait modifié le cours de l'histoire en faveur de la Grande-Bretagne, travaillant toujours discrètement, dans les coulisses.

J monta dans la Rolls et s'installa à l'arrière avec un grognement de satisfaction.

— À la Tour de Londres, dit-il au chauffeur.

Puis il ferma les yeux tandis que la puissante voiture démarrait sans bruit. Tout semble aller bien, pensait-il, mais quelque chose ne va pas. Je le sens !

Le brouillard s'épaissit quand ils approchèrent de la Tamise, ralentissant considérablement leur allure. Ils suivirent lentement Great Tower Street et finalement le chauffeur s'arrêta au pied de l'imposant complexe de la Tour. Le chauffeur sauta à terre pour ouvrir la portière.

— Dois-je vous attendre, monsieur ?

— Inutile. Revenez me chercher dans une heure et demie.

— Bien, monsieur.

J regarda les feux rouges de la Rolls disparaître dans le brouillard puis il se tourna vers la Tour, en marchant avec précaution, son parapluie roulé lui servant de canne. Dans l'obscurité, une voix amusée s'éleva :

— Beau temps pour une promenade au bord de la Tamise, n'est-ce pas ?

— Richard ? C'est vous ?

— Bien sûr.

Le briquet en platine de Richard s'alluma, révélant un visage encore jeune aux traits aigus, un demi-sourire ironique. C'était bien

Richard Blade, qui allumait calmement une cigarette.

Les deux hommes marchèrent un moment en silence. Enfin, J murmura :

— Si je comprends bien, cela ne devrait pas durer très longtemps.

Blade éclata de rire.

— Puis-je savoir ce que vous trouvez drôle ?

— Cela ne devrait pas durer très longtemps. Si j'ai bonne mémoire, ce sont les mots précis que vous avez employés pour me convoquer par téléphone, pour la première de ces petites expériences. Quelques heures au plus, m'avez-vous dit. Ces quelques heures ont duré bien des années, on dirait.

— C'est vrai. J'avais oublié. Votre mémoire ne cessera jamais de m'étonner, murmura J.

« Et pas seulement votre mémoire, » pensa-t-il. D'après le dernier diagnostic des médecins, Blade continuait d'être le plus parfait spécimen mental et physique du MI6. Jamais un homme moins bien constitué n'aurait pu survivre aux incroyables périls que Blade avait dû surmonter au cours de toutes ses missions. Un homme moins solide aurait depuis longtemps demandé à être muté dans une branche moins dangereuse.

— Vous êtes libre de refuser la mission, ajouta J.

— Je sais, répondit Blade de sa voix amusée. J'ai toujours été libre de refuser mais je ne l'ai jamais fait.

« Combien de fois vous ai-je envoyé Dieu sait où ? se demanda J. Vingt-cinq, trente fois ? J'ai cessé de compter. Un jour vous passerez par cette maudite machine et vous ne reviendrez pas... »

Deux hommes en gros pardessus se matérialisèrent dans la brume. Une torche électrique éblouit J et une voix sans timbre marmonna :

— Bonsoir, messieurs. Vos papiers, s'il vous plaît.

Pendant que les hommes des Services spéciaux examinaient les papiers, J s'impatia, furieux contre le froid, l'humidité, le retard. Blade, en revanche était anormalement calme et impassible. Nerveusement, J regardait autour de lui comme pour chercher dans la réalité une justification au malaise qui le chassait du monde du sommeil.

Ils suivirent un des deux agents vers la grille de fer forgé, à la base de la tour Saint-Thomas, fermée par une chaîne et un cadenas à combinaison. Blade se pencha pour regarder ; J savait que Richard pouvait se rappeler la combinaison d'une serrure en voyant quelqu'un l'ouvrir une seule fois et qu'il pratiquait ce talent à chaque occasion qui se présentait.

— Voilà, monsieur, dit l'agent.

La haute grille s'ouvrit en grinçant. J et Richard Blade entrèrent. Les hommes des Services spéciaux refermèrent et retournèrent à leur poste. Dans la lumière jaunâtre d'une ampoule électrique, J et Blade s'avancèrent vers la porte secrète presque invisible, donnant sur le petit couloir et l'ascenseur.

J appuya sur le bouton, sachant que celui-ci photographiait son empreinte. Très loin sous terre, un ordinateur comparerait cette empreinte avec celles de toutes les personnes ayant accès au projet et enverrait l'ascenseur.

La porte de bronze coulisssa sans bruit. J et Blade entrèrent dans la cabine. L'ascenseur plongea de soixante mètres dans le rocher, à une vitesse à laquelle J n'avait jamais pu s'habituer, ralentit et s'arrêta. La lourde porte s'ouvrit.

Ils sortirent dans un couloir brillamment illuminé, où il y avait un bureau inoccupé et deux chaises.

— Où est Lord Leighton ? demanda Blade.

— Il doit nous attendre dans la salle de l'ordinateur.

Tous deux marchèrent rapidement dans de longs couloirs, passant devant d'innombrables portes fermées. J entendait des voix étouffées derrière ces portes, un crépitement de machines à écrire, le bourdonnement des ordinateurs, mais dans les couloirs il n'y avait pas une âme. Aucun gardien humain n'était nécessaire. Des appareils électroniques suivaient leur progression, pas à pas, vérifiaient et confirmaient qu'ils étaient bien où ils devaient être et allaient où ils devaient aller. Tant que les appareils fonctionnaient, aucun intrus ne pouvait pénétrer dans ces souterrains sans déclencher un système d'alarme.

À la fin du dernier couloir, une porte énorme s'ouvrit automatiquement devant eux et ils entrèrent dans la salle principale de l'ordinateur. J regarda autour de lui et fronça les sourcils.

Dans les salles entourant le cœur même du projet, J avait l'habitude de voir des équipes de techniciens au travail mais maintenant il n'y avait personne. Les ordinateurs eux-mêmes avaient changé. Ils se transformaient insensiblement, depuis longtemps, mais c'était la première fois qu'il le remarquait vraiment.

Les consoles, naguère grandes au point de remplir des salles entières, avaient rapetissé ; elles étaient devenues étrangement silencieuses mais les voyants lumineux, les écrans, les cadrans indiquaient que tout marchait. Petit à petit, les diodes et les transistors avaient remplacés les lampes et les tubes volumineux avant de céder la place à leur tour à la miniaturisation, aux « puces » contenant des

bibliothèques entières de programmation sous un volume réduit, guère plus gros que l'ongle du petit doigt. Tout était devenu à la fois plus petit et plus puissant. Maintenant, le dernier seuil avait été franchi. L'automatisation totale prenait la relève du contrôle manuel et le dernier opérateur humain avait disparu.

— Lord Leighton ? appela J et les parois de roche vive renvoyèrent les échos de sa voix.

— Il est là, dit Richard.

Lord L, en blouse verdâtre fripée, se confondait si bien avec ses ordinateurs bien-aimés qu'il devenait presque invisible. Les appareils n'étaient plus d'un gris mat uniforme mais, à part un reflet de chrome ici ou une tache de plastique rouge là, du même vert terne que la blouse du savant.

— Ah, vous voilà. Entrez, entrez, dit Leighton en s'approchant. Que pensez-vous de mes nouveaux jouets ?

Leighton était un gnome, un Quasimodo grotesque qui se traînait en crabe sur des jambes déformées par la polio, bossu et malingre. Mais sous le grand front dégarni et les quelques mèches de cheveux blancs soyeux palpitait un cerveau au pouvoir colossal. Dans le domaine de la technologie des ordinateurs, Lord L était le plus grand génie d'Angleterre – peut-être du monde – et les moindres aspects de ce vaste projet avaient débuté sous forme de lueur au fond des yeux jaunâtres bordés de rouge qui regardaient maintenant J à travers les verres épais des lunettes cerclées d'acier.

Leighton tendit à J une petite main crochue. Des jouets ? pensa J. Était-ce convenable, de la part d'un homme d'un âge aussi avancé que Leighton, de parler de jouets ?

Tout bouillonnant d'enthousiasme juvénile, le savant serra aussi la main de Blade.

— J'ai enfin résolu le problème ! jubila-t-il. Du moins je le crois.

— Quel problème ? demanda Blade en riant, gagné par cette surexcitation.

— Le plus ardu de tous. Nous n'avons encore jamais pu vous envoyer deux fois dans la même dimension, sauf par accident. Si mes hypothèses et mes calculs sont justes, maintenant que j'ai établi les coordonnées, je dois pouvoir vous renvoyer autant que je voudrai vers la même destination. Le « répliqueur » est prêt !

— Vraiment ? murmura J en haussant un sourcil.

Il avait pratiquement renoncé à cette partie du projet. Dès le début, le « répliqueur » avait eu droit à la priorité maximum, mais n'avait jamais pu être mis au point.

J ne se laissa pas contaminer par la bonne humeur de Lord L. Il contempla le nouveau matériel et son angoisse s'accrut. Un nouveau matériel ? Cela voulait dire des appareils non testés, des expériences hasardeuses rendues plus hasardeuses encore. Pendant des années, les diaboliques complexes électroniques de Leighton avaient projeté Richard dans d'autres univers, d'autres dimensions dont jamais personne n'avait imaginé l'existence. À chaque fois, ils avaient réussi à le ramener, parfois quelques secondes avant une mort particulièrement désagréable. Quels étaient ces mondes ? J n'en savait rien. À chaque nouveau voyage, toute l'inférieure affaire devenait plus difficile à comprendre.

Leighton saisit le bras de J.

— Venez, venez, mon ami. Le meilleur est encore à venir.

J se laissa traîner vers le saint des saints, le cœur même de l'ordinateur, la salle où l'impossible s'était si souvent produit. Blade les suivit.

— Comme vous le voyez, les changements les plus spectaculaires ont été apportés ici, dit fièrement le savant bossu en désignant l'endroit où naguère il y avait une espèce de chaise électrique dans une cabine de verre.

Alarmé, J vit qu'un nouvel appareil occupait le centre de la salle, une sorte de Vierge de Fer ou de sarcophage égyptien, d'où partait un enchevêtrement de fils multicolores.

— Richard, mon garçon, expliqua Lord Leighton, ce coffrage est moulé de manière à vous aller parfaitement. Personne d'autre ne peut l'utiliser. Et toutes les électrodes que je vous fixais sur le corps une par une seront maintenant pressées contre vous, en contact parfait, automatiquement, quand la porte se refermera.

— Intéressant, murmura Blade. Une très nette amélioration.

— Une seule partie du plan d'ensemble. Le réplicateur, voyez-vous, n'est pas une unité isolée devant être branchée sur un tout existant déjà. C'est une stratégie, pour l'organisation de tout le processus. Quand je fixais les électrodes à la main, je n'avais aucun moyen de les mettre précisément à la même place deux fois. J'introduisais donc moi-même, à mon insu, des variantes dans quelque chose qui doit être exactement pareil à chaque fois. Et voyez là..., dit Lord L en indiquant un tableau de commande complètement renouvelé. J'ai éliminé la grosse manette rouge que vous m'avez vu si souvent abaisser avant votre... votre départ.

— Alors comment déclenchez-vous la séquence finale ?

— Je ne la déclenche pas. Une fois l'ordinateur programmé, il ne reste que deux manettes actives : Départ programme et Arrêt

programme. Et quand on a appuyé sur le bouton Départ, les séquences préliminaires se suivent automatiquement. Cela, ce n'est pas nouveau. L'innovation, c'est que l'impulsion déclenchant la séquence finale vient directement de l'ordinateur dès qu'il arrive à la fin des préliminaires. Je ne touche pas aux commandes à moins de constater que quelque chose ne va pas. Alors j'appuie sur le bouton Arrêt. Mais normalement, tout est absolument automatique, y compris la fermeture du coffre. L'ordinateur s'arrête de lui-même une fois que vous avez été lancé. La seule variante qui demeure, c'est votre pensée. Vous devez essayer de penser la même chose, chaque fois que vous allez au même endroit. Croyez-vous pouvoir faire ça ?

— Je peux essayer.

— Parfait ! Ce soir, ce sera juste un essai rapide. Nous vous lancerons pour dix minutes, pas plus. Et puis l'ordinateur vous ramènera. Pensez-vous qu'en dix minutes vous pourrez prendre note de l'endroit où vous êtes, assez bien pour le reconnaître la fois suivante ?

— Bien sûr.

— Bien. Nous vous ramènerons et puis, quand vous serez prêt, nous vous renverrons avec le même programme exactement. À moins que je ne me trompe, vous devriez vous retrouver les deux fois au même endroit, et dans ce cas...

— ... notre travail n'aura pas été vain, acheva Blade. Nous aurons un moyen de transport, au lieu d'une forme coûteuse de roulette russe.

— Précisément. Pas de questions ?

Richard secoua la tête.

— Non. À côté de mes précédentes missions, celle-là devrait être du nougat.

— Alors je vais mettre en train les séquences préliminaires, dit Leighton en levant la main vers le bouton Départ. Si vous voulez bien vous déshabiller, Richard...

Quand Blade disparut dans le petit vestiaire, J demanda au vieux savant :

— C'est un ordinateur de quelle génération, maintenant ? La dixième ? La onzième ?

— Une nouvelle série.

— Vraiment ?

— Je l'appelle le Kali Mark I.

— Kali ? Pourquoi ce nom-là ?

— C'est le sigle de son nom scientifique, Kinamtic Analog Leighton Integrator.

— Kali est le nom d'une déesse hindoue.

— Tiens donc ! Quelle sorte de déesse ?

— Une déesse de destruction ! répliqua sombrement J.

— Coïncidence, cher vieux, pure coïncidence. Ça ne veut strictement rien dire.

Richard ressortit du vestiaire, entièrement nu. Les autres fois, il s'installait vêtu d'un pagne dans la machine mais la serviette ne l'avait jamais suivi. Même la couche de graisse noire nauséabonde destinée à le préserver des brûlures d'électrodes n'était plus nécessaire.

Jetant un coup d'œil au chronomètre du compte à rebours où les chiffres défilaient à toute vitesse, Leighton dit vivement :

— Dépêchez-vous, Richard. Entrez.

Richard monta dans la caisse verticale et se plaça debout dans la niche aux reflets de cuivre.

— Comme ça ?

— C'est ça. Un peu plus en arrière. Parfait.

Le doigt de Lord L pressa le bouton Départ.

Les trois hommes attendirent.

Le chronomètre clignotait. Dix. Neuf. Huit. Sept. À six, sans avertissement, la lourde porte bombée du coffre se ferma avec un bruit sourd. Cinq. Quatre. J perçut un léger bourdonnement. Trois. Deux. Un. Zéro.

Aucun bruit ne signala le départ de Blade mais J fut presque aveuglé par la mystérieuse lumière dorée qu'il avait vue si souvent, qui ne semblait pas venir de la boîte mais de partout et de nulle part, comme si une déchirure géante s'était faite dans le tissu même de l'espace, laissant filtrer un instant un soleil inconnu dans la salle souterraine.

Le coffrage se rouvrit et J vit, avec des yeux pas encore tout à fait adaptés à l'intensité normale de la lumière, que Richard Blade était parti.

Il se tourna vers Leighton et ordonna :

— Démarrez la séquence pour le ramener !

— Non, non. Je ne peux rien faire. Kali le ramènera. Tout est programmé. Asseyez-vous. Ne vous énervez pas. La déesse, comme vous dites, est de notre côté. Elle peut compter dix minutes avec infiniment plus de précision que vous et moi.

Troublé, J abaissa le petit strapontin installé pour lui contre un des murs et s'assit. Il remarqua que le chronomètre avait repris le compte à rebours.

J et Lord L échangèrent des propos décousus ponctués par de longs silences, durant lesquels J tirait souvent sa montre de son gousset pour la comparer avec le chronomètre du tableau de commande, comme si le système électronique avait besoin d'être corrigé par une source plus ancienne et plus sûre.

Tandis que les petits chiffres verts se succédaient, égrenant les trente dernières secondes, même cette conversation sans objet cessa. Les deux hommes regardaient la caisse béante.

Neuf. Huit. Sept. Six.

La porte se ferma.

Cinq. Quatre.

Le bourdonnement commença.

Trois. Deux. Un. Zéro.

De nouveau, la lumière dorée aveuglante emplit la salle, pour s'éteindre presque instantanément, mais une curieuse luminosité blanc-bleu demeura, comme J n'en avait jamais vue. C'était une sorte de brume lumineuse, palpitante, qui semblait fuir rapidement des interstices du couvercle, où dansaient de minuscules étincelles, comme de la poussière dans un rayon de soleil. On aurait dit de la vapeur, à part la couleur, mais cela ne se déplaçait pas comme une vapeur. La brume se répandait indépendamment de tout courant d'air.

J, alarmé, se leva d'un bond.

Le coffrage s'ouvrait.

Le nuage, avec une rapidité incroyable, jaillit par l'ouverture et fila vers la sortie avec un bruit curieux, comme une rafale de vent. Au passage, J ressentit un picotement, comme de l'électricité statique par temps exceptionnellement sec. Il baissa les yeux sur sa main et vit les poils hérissés et paraissant animés d'une vie propre. Il se tourna à demi vers Lord Leighton.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le vieux savant ne répondit pas. Ses yeux étaient rivés sur la caisse, maintenant grande ouverte. Richard Blade était dedans, inexplicablement changé. Il n'avait été absent que dix minutes et pourtant son menton carré était couvert d'un jour de barbe.

Blade était souvent revenu de la Dimension X égaré, hébété, inconscient ou même mourant, mais jamais encore de cette façon. Il avait les yeux ouverts, fixes, la figure pâle et couverte de sueur, l'expression absolument terrifiée et les muscles de son cou ressortaient comme des câbles. J fit un pas vers lui.

— Richard ?

Ce n'était pas possible ! Blade avait toujours été le seul homme au

monde que rien ne pouvait effrayer.

— Richard !

Blade ne répondit pas. Il continua de regarder dans le vide.

Lord Leighton avança avec précaution, serrant dans sa main droite un pistolet chargé de fléchettes contenant un tranquillisant. Depuis pas mal de temps, ce pistolet faisait partie du matériel standard du laboratoire.

— Du calme, murmura Leighton. Tout va bien, Richard. Vous êtes revenu.

Enfin Richard bougea. Il se pencha hors de la boîte comme un arbre qui s'abat et tomba sur les mains et les genoux avec une force qui dut être douloureuse.

Lord Leighton visa. J leva une main.

— Attendez ! Je ne crois pas qu'il soit dangereux.

Blade releva la tête, ses cheveux noirs tombant sur son front en sueur.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda J avec douceur. Vous pouvez nous le dire, Richard.

Leighton n'avait pas abaissé le pistolet.

— Il est grand et fort, J. S'il devient violent...

— Mais non.

Richard leva un poing.

— Reculez, J ! cria Lord L.

Le poing s'abattit et frappa le sol avec un bruit alarmant. Puis Blade se mit à hurler, à pousser des cris plus bestiaux qu'humains, qui se répercutèrent dans la vaste salle souterraine. De nouveau son poing s'abattit, et encore, encore, laissant à chaque fois des traces sanglantes. Enfin il se tourna à moitié, comme pour attaquer la caisse d'où il venait d'émerger.

Leighton pressa la détente.

Le tranquillisant mit un temps anormalement long à faire son effet, bien que la dose suffise littéralement à immobiliser un cheval. Ce pistolet à fléchettes avait été apporté dans le projet lorsque Blade était revenu d'une des Dimensions avec un cheval. Cet animal, sans doute la plus grosse des choses jamais rapportées de *l'autre côté*, avait failli démolir le laboratoire avant que Leighton ne mette enfin le pistolet tranquillisant au point, pensant que Blade pourrait ramener un autre cheval ou quelque chose de pire. Il l'avait conservé, sans jamais imaginer qu'il aurait à s'en servir contre Richard.

Quand Blade fut enfin endormi, Leighton appuya sur le bouton de

l'interphone et fit venir une équipe de techniciens, avec une civière et une camisole de force. Le corps puissant de Blade, un capital si précieux en mission, était devenu un inconvénient, même un danger.

Muet de stupeur, J suivit le groupe quand Blade fut transporté dans le complexe hospitalier, trente mètres plus bas, sous les salles des ordinateurs. Lord Leighton trottnait à côté de lui, suivant difficilement sur ses jambes difformes, mais J ne le voyait même pas.

Quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit au niveau le plus profond, ils furent accueillis par un petit homme rougeaud en pantalon blanc, chaussures de tennis et chemise hawaïenne outrageusement fleurie. C'était le D^r Léonard Ferguson, premier psychiatre du Projet Dimension X. Il y avait longtemps qu'il prédisait que la raison de Blade ne résisterait pas à ces missions répétées et maintenant il avait l'air de triompher. J ne pouvait le souffrir.

— Par ici, dit vivement Ferguson en les précédant dans le couloir. Sa chambre est prête.

CHAPITRE II

J dormit un peu sur le divan, dans le salon de repos du personnel. Il se réveilla deux ou trois fois. Dans l'hôpital souterrain, il n'y avait pas de nuit, rien qu'un éternel jour artificiel. Quand J se réveilla tout à fait, il tira sa montre de gousset et la regarda un moment avant de s'apercevoir qu'elle était arrêtée.

Il se leva, s'épousseta et enfila la veste de son costume gris, qu'il avait soigneusement placée sur le dossier d'une chaise pour ne pas la froisser. Après avoir noué sa cravate de Cambridge le mieux possible sans glace, il partit à la recherche de quelqu'un qui pourrait lui donner des nouvelles.

Après avoir erré dans un ou deux couloirs, il aperçut enfin le Dr Ferguson, qui sortait d'une chambre en grande conversation avec un solide infirmier.

— Docteur ! s'écria J et il se mit à courir.

Le gros homme se retourna, sourit sans chaleur et renvoya l'infirmier.

— Ah, vous voilà, mon vieux. Je...

— Comment va Blade ?

— Venez donc dans le salon. Nous avons à causer, vous et moi.

Il voulut prendre J par le bras. J le repoussa mais le suivit dans le salon de repos et s'assit sur le divan qu'il venait de quitter.

— Du café ? proposa le psychiatre.

— Non, merci. Répondez à ma question.

— Je vais en prendre une tasse. La journée a été longue.

Il brancha le percolateur électrique et attendit que le café noir coule dans sa tasse.

— Je commence à en avoir assez de vos manières condescendantes, docteur !

Ferguson soupira, traîna un fauteuil de chrome et de plastique près du divan et s'assit en face de J. Il le regarda d'un air soucieux, tout en buvant son café.

— Ça devait arriver, tôt ou tard, dit-il enfin.

— Qu'est-ce qui devait arriver ?

— Le sujet ne réagit à aucun des traitements habituels. J'ai essayé de procéder à l'interrogatoire normal sous hypnose mais Blade ne peut pas ou ne veut pas coopérer. Autant que je puisse le déterminer, il souffre d'amnésie totale.

— Comment ? Vous voulez dire qu'il ne se rappelle pas ce qui lui est arrivé dans la Dimension X ?

— Si ce n'était que ça, nous n'aurions pas à nous inquiéter. Nous savons traiter ça. Non, c'est un tout autre problème, d'un ordre de grandeur différent, pourrait-on dire.

— Vous voulez dire qu'il ne se souvient pas de son nom ?

— De son nom ? Mon cher ami, il ne se souvient même pas de l'anglais ! Il ne se souvient pas de ne pas mouiller son lit !

— Mais vous avez des remèdes. Vous avez les satanées machines à mémoire de Leighton !

— Oui. Bien sûr. Nous avons essayé, naturellement. J'ai même tenté la thérapie de choc.

— De choc ? Vous avez soumis Blade à l'électrochoc ?

— Oui, un petit coup. Je pensais que ça pourrait le ranimer, mais rien à faire.

— Il doit tout de même y avoir quelque chose...

— Je ne renonce pas. Je suis sûr que nous trouverons une solution en cherchant un peu. Hum... Il me semble avoir entendu parler d'un cas semblable. Est-ce qu'il n'y a pas eu un autre de vos agents qui est revenu de la Dimension X en présentant les mêmes symptômes, avant que je vienne travailler ici ?

J hocha la tête, il se souvenait.

— Oui. Nous entraînions un nommé Dexter, pour remplacer Blade, mais la première fois qu'il est passé par la fichue machine de Leighton il est revenu en hurlant. « Le ver a mille têtes ! Le ver a mille têtes ! » Il était fou à lier et il l'est toujours. Nous l'avons mis à l'abri dans un sanatorium d'Écosse.

— J'aimerais examiner ce Dexter, après avoir étudié son dossier, dit Ferguson. Dexter et Blade peuvent suivre un processus commun.

— Voulez-vous insinuer que Blade va devoir rester enfermé toute sa vie dans une maison de santé ?

— Pas nécessairement. J'ai de meilleures chances que l'équipe qui a soigné Dexter. J'ai plus de renseignements, de données. La psychiatrie a progressé depuis. Au fait, qui faisait partie de l'équipe

qui s'est occupée de Dexter ?

— L'équipe ? Il n'y avait pas d'équipe. À l'époque, le seul psychiatre d'Angleterre suffisamment habilité au secret pour travailler avec nous était le Dr Saxton Colby. Colby l'a soigné personnellement, sans consulter personne.

Ferguson secoua la tête en fronçant les sourcils.

— Mauvais, ça. Mais nous n'y pouvons rien. Pourrais-je parler au Dr Colby ?

J parut mal à l'aise.

— Nous ne savons pas où il est. Nous l'avions chargé d'un programme de tests, pour examiner des candidats à l'entraînement pour le projet, des remplaçants possibles de Blade. Bref, Colby n'a pas trouvé de remplaçants mais il a été... Eh bien, il a révélé certains vices personnels qui ont exigé son renvoi du projet. Aucun scandale, si j'ai bonne mémoire, mais nous l'avons renvoyé à sa clientèle privée, bien lié par l'Official Secrets Act. Quant à l'endroit où il se trouve actuellement, je n'en ai pas la moindre idée.

Ferguson éclata de rire, devant l'agacement de J.

— Est-ce que je dois comprendre qu'après vos multiples contrôles de sécurité frisant la paranoïa, vous vous retrouvez finalement avec un cinglé lunatique, comme seul et unique expert psychiatrique ? Ça c'est la meilleure !

— Si vous voulez parler à Colby, nous le trouverons, docteur, n'ayez crainte, dit froidement J.

— Je vous en prie ! Il pourrait y avoir une raison, expliquant pourquoi un homme suffisamment sain d'esprit pour passer tous vos tests et vos enquêtes se trouve soudain atteint de comportements bizarres aussitôt après avoir soigné ce Dexter. On dit dans notre métier que les « microbes dingues sont contagieux ». Au fait, si je peux me permettre, quelles étaient ces fameuses excentricités ?

— Puisque vous y tenez... Il s'était mis aux célébrations nocturnes... et dénudées.

— Vraiment ?

— Des bruits ont couru. J'ai envoyé un agent enquêter sur place et le vieux Colby était là, gambadant dans les bois au clair de lune, nu comme un ver, en compagnie de personnes des deux sexes. Vous savez ce que c'est, dans le service. Un peu de fantaisie c'est charmant, mais toute exagération ouvre la porte au chantage dangereux.

— Bien sûr. Mais dites-moi, exactement combien de personnes des deux sexes y avait-il ?

— Je ne me souviens pas. Dix, douze. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— S'ils étaient douze, six hommes et six femmes, ça ferait un sabbat de sorcières. Les sorcières aiment assez gambader, comme vous dites, au clair de lune, les fesses à l'air. Il paraît que la Vieille Religion est encore très active, en Écosse.

J considéra Ferguson avec méfiance, en pensant qu'il devait plaisanter. Mais le psychiatre ne souriait pas.

— C'est possible, marmonna J. L'Écosse n'a jamais été vraiment civilisée.

— J'ai une autre question. Ce Dexter, était-il...

— Moi aussi, j'ai une question. Puis-je voir Blade ?

— Certainement.

— Quand ?

— Tout de suite, si vous voulez. À vrai dire, j'aimerais voir s'il vous reconnaît. Parce que, dans ce cas, le pronostic serait beaucoup plus favorable. Suivez-moi.

Alors qu'ils sortaient dans le couloir, les haut-parleurs annoncèrent :

— On demande le Dr Ferguson au Vingt-quatre. Dr Ferguson au Vingt-quatre...

J nota une certaine panique dans la voix. Fronçant les sourcils, Ferguson pressa le pas.

— C'est la chambre de Blade...

Comme ils s'en approchaient, un infirmier en blanc en sortit. Il aperçut Ferguson et J et se mit à courir vers eux en criant :

— Vite, docteur ! Venez vite !

L'homme était d'une pâleur alarmante et le psychiatre le rudoya :

— Allons, du calme, mon vieux ! Remettez-vous !

Il se hâta vers la chambre 24, J sur ses talons. Un groupe d'infirmiers et d'infirmières se serraient sur le seuil, en murmurant tout bas avec inquiétude. Ferguson et J les écartèrent. En entrant, J fut soulagé de voir que Richard Blade était apparemment indemne, attaché sur le lit, les yeux fixes.

— Que se passe-t-il ? Que signifie ce vacarme ? demanda Ferguson avec colère.

Trois infirmières se mirent à parler en même temps, pour essayer de s'expliquer, juste avant que le regard de J se pose sur la cause de leur affolement.

Une lourde commode d'acier laqué blanc était renversée au pied du lit. Au-dessus, près du plafond, une profonde fissure dans le plâtre du mur laissait encore couler de la poussière blanche.

Une des infirmières, une petite rouquine échevelée, s'avança et les autres se turent.

— J'ai entendu un grand bruit, docteur. J'étais dans une autre chambre mais je suis venue en courant. Quand je suis entrée cette commode était... était... Elle était en train de flotter lentement dans les airs pour se reposer là où elle est maintenant.

— Y avait-il quelqu'un dans la pièce ? demanda J.

— Non, monsieur. Rien que le patient, attaché sur son lit. Il n'y avait personne non plus dans le couloir, mais bientôt tout le personnel est arrivé...

— Elle a hurlé, monsieur, expliqua un infirmier.

Le Dr Ferguson examinait la commode. Il secoua lentement la tête et sifflota tout bas.

— C'est un meuble très lourd. Nous avons dû le déplacer quand nous avons fait repeindre la chambre il y a quelques mois. Si j'ai bonne mémoire, il a fallu quatre hommes forts pour le soulever... Pourtant, on dirait qu'on a soulevé cette commode et qu'on l'a lancée à travers la pièce, là-haut contre le mur. Je n'arrive pas à le croire... Vous dites que vous l'avez vue flotter dans les airs ?

— Oui, docteur, bredouilla l'infirmière.

— Hum... Bien sûr, nous avons un autre témoin, murmura Ferguson. Votre ami Blade, mon vieux J. Blade a tout vu. Si quelqu'un peut confirmer ou démentir cette histoire, c'est lui.

J s'avança.

— Richard ? Pouvez-vous m'entendre ? Si oui, indiquez-le.

Blade ne répondit pas mais il parut comprendre que J lui parlait. Ses yeux, au moins, se posèrent sur le vieux monsieur. J insista :

— Vous avez dû voir ce qui s'est passé ici, Richard. Dites-le moi.

Les yeux de Blade restèrent posés sur la figure de J, mais sans la moindre expression.

— Dites-le moi !

Pendant un long moment, J regarda au fond des yeux de Richard, attendant une réponse, guettant une lueur. Enfin, avec un soupir, il se détourna et sortit de la chambre.

Dans le salon de repos, il trouva un téléphone et appela sa secrétaire à Copra House.

— Pouvez-vous envoyer la Rolls à la Tour pour me chercher, s'il vous plaît ?

— Tout de suite, monsieur.

— Et puis appelez notre agent à Heathrow et dites-lui de préparer

le Lear. Priez-le de signaler à la tour de contrôle un plan de vol pour Inverness.

En raccrochant, J se dit qu'il devrait envoyer un agent sur cette mission, au lieu d'y aller lui-même. Mais tout était si nébuleux... Il avait besoin d'enquêter personnellement, s'il voulait espérer comprendre.

Il alla à l'ascenseur, appuya sur le bouton et l'écouta descendre. Brusquement, bien qu'il n'ait entendu personne s'approcher, il crut voir, du coin de l'œil, quelqu'un sur sa droite.

Il tourna la tête mais il n'y avait personne.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit. Jetant autour de lui un coup d'œil inquiet, il entra. Tandis que la cabine montait à toute vitesse, il songea : « Est-ce que les germes de la folie me contaminent ? J'aurais juré qu'il y avait quelqu'un, là tout de suite ! »

À 14 heures, sous une pluie légère, le Lear se posa à l'aéroport d'Inverness. Ouvrant son parapluie, J courut vers le hangar, laissant le pilote se garer et prendre des dispositions. La maison de santé avait envoyé une Rover et un chauffeur, un gros homme chauve. J devina que c'était un ancien du MI6 à la retraite.

La voiture roula longtemps sous la pluie, dans la montagne, et la nuit était tombée quand les fenêtres éclairées de la maison de santé apparurent enfin. La Rover cahota le long d'une large allée et s'arrêta devant un vieux manoir de style Tudor.

De nouveau, J fut obligé de courir à l'abri. Une lourde porte de chêne s'ouvrit et se referma derrière lui avec un claquement qui réveilla des échos lugubres sous les hauts plafonds voûtés. Un infirmier en blanc prit le parapluie de J et l'aida à ôter son imperméable ruisselant.

Un homme aux cheveux blancs, en costume de tweed, s'avança la main tendue.

— Ainsi, c'est vous qu'on appelle J, le type dont tout le monde parle à mi-voix. Je suis ravi de voir que vous êtes un homme comme tout le monde.

Ils se serrèrent chaleureusement la main et J sourit.

— Oui, ma banalité est le secret le mieux gardé d'Angleterre.

— Je suis le Dr Hugh MacMurdo, directeur de cette maison, comme vous devez le savoir. Vous en savez probablement plus long sur moi que je n'en sais moi-même ! dit le médecin avec une trace d'accent écossais perçant sous son anglais de la BBC. Je vous ai fait garder un repas au chaud. Vous devez être affamé.

— Ma foi, je mangerais bien un morceau, avoua J en reniflant. Est-ce du mouton que je sens ?

— Bien sûr. Si vous n'aimez pas le mouton, attendez-vous à crever de faim. Ici, le régime est écossais. Navets. Galettes d'avoine. Pain de seigle. Et un ahurissant pudding que les Highlanders appellent *sowans*.

En bavardant de tout et de rien, MacMurdo escorta son invité dans un long couloir, vers une salle à manger spacieuse où un feu pétillait dans une cheminée monumentale. Un supplément d'éclairage était fourni par des bougies dans de lourds chandeliers de bronze, sur la longue table de réfectoire. Désignant la flambée et les chandelles, MacMurdo expliqua :

— Nous faisons de la nécessité une vertu, pour ce qui est de l'éclairage. Ici, l'électricité est capricieuse, surtout par temps d'orage. Asseyez-vous, mon vieux. Nous ne sommes que tous les deux. Le personnel a dîné depuis longtemps, ce qui est une bonne chose, je crois. Si j'ai bien compris, vous avez des questions assez confidentielles à me poser.

— C'est vrai, docteur. C'est le Dr Saxton Colby qui m'intéresse.

— Ah, mon scandaleux prédécesseur !

— Oui. Vous travailliez déjà ici quand il était directeur ?

— J'étais son adjoint administratif. Son lieutenant, si l'on peut dire.

— Vous l'avez donc bien connu.

— Je n'ai pris aucune part à ses petites peccadilles hors service, si c'est ce que vous voulez dire, répondit le médecin en riant.

— Non, mais sans doute pourrez-vous me dire s'il s'occupait de sorcellerie.

MacMurdo reprit brusquement son sérieux.

— Ainsi, vous avez deviné... J'aurais dû me douter que vous continueriez de fouiller jusqu'à ce que vous sachiez la vérité. S'il se mêlait de sorcellerie ? Ce vieux Colby y était plongé jusqu'au cou !

MacMurdo se servit un verre de vin et le vida, comme pour se donner du courage.

— Mais quand nous avons enquêté, vous n'en avez rien dit.

— Non. Pas plus que le reste du personnel. Nous formons un clan, isolés ici, coupés du reste du monde. Nous nous serrons les coudes autant que nous le pouvons. Il nous semblait que Colby arriverait à surmonter une réputation de joyeux excentrique, mais la sorcellerie c'était une autre affaire. Ce n'est pas une image qui inspire confiance.

— Ainsi, vous l'avez tous couvert.

Le médecin hochait lentement la tête.

— Oui. Et ça en valait la peine, je pense, encore que maintenant vous allez probablement nous virer tous.

— Non, vos emplois ne risquent rien. J'apprécie aussi la loyauté. L'esprit d'équipe et tout ça. Mais je dois savoir tout ce que vous pourrez me dire sur Colby et cette affaire de sorcellerie. C'est devenu terriblement important, tout à coup. Pour commencer, comment est-ce que Colby a fait pour dissimuler son intérêt pour ce sujet, alors que nous enquêtons sur lui pour son habilitation au secret ?

— Cette enquête a eu lieu avant qu'il s'occupe de ça. Vous n'avez rien trouvé parce qu'il n'y avait rien à trouver. C'est ici, à la maison de santé, qu'il a commencé à se mêler de magie noire. Il était aussi normal que vous et moi et, brusquement, le voilà qui étudiait pour devenir un nouveau Merlin. L'âme humaine est mon métier, mon vieux, et je n'arrive pas à expliquer une transformation aussi complète.

— Cela s'est donc passé brutalement, hein ? À quel moment ?

— Il faudrait que je consulte mes dossiers pour vous donner la date précise mais c'est à peu près au moment où vous nous avez envoyé ce pauvre Dexter.

— Dexter ! s'étonna J.

— Je vois que vous vous souvenez de lui. Je ne suis pas surpris. Un sacré cas, celui-là. La plupart du temps il restait assis, à contempler le mur et puis tout à coup, sans avertissement, il explosait en hurlements, il piquait des crises, cassait tout et parlait d'un ver à mille têtes. C'était un grand garçon costaud, du moins quand il est arrivé, et nous devions nous mettre à quatre ou cinq pour le maîtriser. Une fois, il a failli étrangler un de nos infirmiers. Une chose était sûre. Dexter avait peur. Il était littéralement fou de peur. De quoi avait-il peur ? Je n'en ai pas la moindre idée. Mais ce n'est pas à cause de Dexter que Colby s'est lancé dans la sorcellerie. Il se passait bien d'autres choses ici, à l'époque. Dexter était le cadet de nos soucis.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous savez certainement qu'aucune vieille demeure d'Écosse n'est complète sans un ou plusieurs fantômes. Cette maison de santé ne fait pas exception. Le manoir appartient au MI6 depuis la Seconde Guerre mondiale mais les fantômes de la famille n'ont pas l'air de le comprendre. Ils restent tranquilles pendant des années, et puis soudain ils organisent un grand retour en force, en hurlant, en traînant des chaînes et en bousculant le mobilier comme au bon vieux temps. Si vous voulez mon avis, c'est ça qui a fait basculer Colby. Les fantômes. Pendant une quinzaine de jours, cette boîte était une maison de fous,

par plus d'un côté. Du vacarme. Des coups dans les murs. De drôles de lueurs. Des voix marmonnant dans des langues étrangères. Des visages bizarres dans les miroirs. Même un incendie qui a éclaté, paraît-il, par combustion spontanée ! Il a détruit quatre chambres dans l'aile est avant que nous ne puissions l'éteindre. Ça aurait pu faire tomber toute la baraque en flammes sur nos têtes ! Je ne saurais dire qui, du personnel ou des internés, avaient le plus d'hallucinations. J'ai vu diverses choses moi-même, je vous le jure !

— Je n'en doute pas, murmura J en songeant à la lourde commode lancée contre le mur dans la chambre de Blade. Et l'intérêt de Colby pour la sorcellerie a débuté alors que la maison était hantée ?

— Après.

— Après ? Je ne comprends pas...

Il y eut un long silence gêné puis MacMurdo parla comme à contrecœur :

— D'abord, je dois vous dire que Colby avait eu une fille, avant son divorce, alors qu'il terminait ses études à l'université de Californie, à Berkeley.

— Une fille ?

— Oui. Elle s'appelait Jane. Elle avait dix ans quand elle est morte, dans sa chambre donnant sur la baie de San Francisco. Colby me parlait souvent d'elle, de la vue qu'elle avait du pont de Golden Gate. Jane a pris une forte dose de somnifère et elle est morte près de cette fenêtre. Personne n'a pu dire si c'était un suicide ou un accident. Elle n'a pas laissé de mot.

— Mais je ne vois pas le rapport avec...

— La sorcellerie ? Eh bien, parmi tous ces fantômes, ces spectres et ces esprits frappeurs, Jane Colby est arrivée. Le Dr Colby l'a vue. Il lui a parlé. Il faisait de longues promenades avec elle dans les collines.

— Vous voulez dire qu'il le racontait.

— Non, non, c'était vrai. Je le jure. J'ai vu la petite moi-même.

— Vous en êtes sûr ?

— Je ne l'ai jamais vue de près mais une fois, en plein jour, j'ai aperçu au loin le Dr Colby sur le versant d'une colline, qui marchait en tenant par la main quelqu'un ou quelque chose, et quand il est rentré il m'a dit qui c'était. J'étais bien forcé de le croire. Est-ce qu'un homme ne reconnaîtrait pas sa propre fille ?

— Vous me dites que vous avez vu un fantôme en plein jour ?

— Il ne s'agit pas de fantômes ordinaires. Le jour ou la nuit, c'était pareil pour eux. C'est pourquoi, pendant deux semaines, nous avons à

peine dormi deux heures sur vingt-quatre. Il se passait tout le temps quelque chose. Mais vers la fin, tout de même, ça s'est calmé.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien ! Je ne puis que vous répéter ce que la petite Jane Colby a dit à son père.

J se redressa, vivement intéressé.

— Oui ? Oui ?

— Elle a dit qu'elle ne pouvait venir de l'autre côté que pour un court moment. Elle disait qu'elle était coupée de ses racines et qu'une fleur coupée de ses racines doit mourir.

— Bon Dieu ! s'exclama J. Ainsi même un fantôme a des limites !

— Attendez, ce n'est pas tout. Elle a dit que c'était à Colby d'ouvrir la porte et de la garder ouverte. Alors elle reviendrait vers lui et resterait éternellement.

— Et il a versé dans la sorcellerie, pensant que ça pourrait lui ouvrir la porte de l'autre monde !

Pour J, tout cet incroyable méli-mélo commençait à prendre forme, avec une sorte de logique d'outre-monde.

— Vous l'avez dit, murmura MacMurdo. La sorcellerie était très vivace par ici, à l'époque. Elle l'est toujours, d'ailleurs. Le mois dernier, en allant acheter des fournitures en ville, j'ai vu à la télévision, une sorcière interviewée comme si c'était une de ces fichues vedettes de cinéma. Mais le pauvre Dr Colby perdait la foi, bien avant que votre agent ne vienne fouiner par ici et le surprenne sans culotte dans un sacré sabbat de sorcières. Elles lui avaient promis beaucoup mais ne lui avait rien donné qu'un sale rhume de cerveau.

— Et c'est toute l'histoire ? dit J en se frottant le menton d'un air songeur.

— C'est toute l'histoire. Je sais qu'on l'a renvoyé à la clientèle privée, après ça, mais je ne sais pas du tout où il est allé. Et vous ?

— Non, mais d'après ce que vous m'avez raconté, j'ai une petite idée.

— Où qu'il soit, je suis sûr qu'il a continué de chercher une porte pour l'autre monde. C'était un homme fortement motivé, mon cher monsieur. Si vous n'avez plus de questions, dit MacMurdo en se levant, je vais vous dire bonsoir. Je dois me lever tôt, demain matin, comme d'habitude. Le veilleur de nuit vous montrera votre chambre.

J retint le psychiatre.

— Attendez. Une dernière question. Je doute que cela serve à quelque chose, mais pourriez-vous me laisser voir Dexter demain matin ?

MacMurdo s'étonna.

— Comment, vous ne savez pas ? Dexter est mort.

Ce fut au tour de J d'être surpris.

— Mort ! Quand est-il mort ?

— Vendredi dernier. Après des années passées à rester assis comme un animal empaillé, il s'est soudain remis à hurler et à tout casser. Cette crise a pris l'équipe de nuit complètement par surprise. Avant qu'on puisse faire quoi que ce soit pour lui, le pauvre type est mort dans des convulsions. Nous avons pratiqué une autopsie mais à part le fait qu'il était mort, votre Dexter paraissait en parfaite santé. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

— Vendredi, docteur ? À quelle heure ?

— Si je me souviens bien, il était exactement une heure quarante du matin. Je peux vérifier...

— Inutile. Je suis sûr que vous ne vous trompez pas.

— Eh bien bonne nuit, alors, et faites de beaux rêves, autant que vous le pourrez dans ces circonstances.

— Bonne nuit, docteur.

Dexter était mort quelques minutes après le retour de Blade de la Dimension X.

J, hébété, regarda son assiette à moitié vide. Le seul bruit était le crépitement régulier de la pluie sur les carreaux.

CHAPITRE III

Ce matin-là, Londres était gris sous la clarté diffuse d'un ciel bas. Les chaussées luisaient et chuintaient sous les roues des voitures et des camions. Toutes les couleurs étaient étouffées, même le rouge vif des autobus à impériale. Un vent froid, hostile, faisait voler les jupes et les chapeaux.

J se tenait à la fenêtre du premier étage de la demeure ancestrale de Lord Leighton, au 39 Prince's Gate, à Kensington, tirant d'un air morose sur une de ses chères pipes et contemplant les arbres dépouillés de Prince's Gate Crescent.

Derrière lui, dans l'intérieur obscur de la vieille maison, Lord Leighton téléphonait au 10 Downing Street.

— Plus d'expériences ? Mais, monsieur le ministre, ne faites pas l'imbécile ! s'écria le savant bossu de sa voix irascible.

J sourit malgré sa dépression. Bien peu d'hommes avaient l'inferral toupet de traiter d'imbécile le Premier ministre de Grande-Bretagne ! Lord Leighton n'avait jamais eu l'habitude d'exprimer son dépit dans des lettres anonymes au *Times* et, en prenant de l'âge, il se souciait de moins en moins de l'étiquette et des « formes ».

Leighton parvint à se calmer, mais l'effort congestionna sa figure parcheminée.

— Oui, monsieur le ministre, je comprends parfaitement. C'est vous qui tenez les cordons de la bourse... Ayez la bonté de réserver vos platitudes et vos slogans politiques aux électeurs ! C'est eux qui tiennent les cordons de votre bourse !... Comme toujours, vos moindres caprices sont pour moi des ordres... Et bien le bonjour à vous aussi, monsieur !

Leighton raccrocha avec brutalité. J se détourna de la fenêtre.

— Si je comprends bien, le Premier ministre n'est pas content.

Lord L alla se jeter dans un fauteuil Chippendale.

— Nous n'aurions jamais dû lui dire ce qui est arrivé à Blade !

— Il l'aurait appris tôt ou tard, et il aurait été encore plus furieux que nous le lui ayons caché.

Les yeux de Leighton fulgurèrent derrière ses verres épais.

— Il parle de mettre fin une fois pour toutes au Projet Dimension X. Si nous ne pouvons pas ramener Richard Blade à la raison en deux semaines, il nous mettra à la porte du complexe de la Tour de Londres, fermera tout et jettera la clef.

J ressentit un curieux engourdissement. Mille fois il avait espéré, presque prié – et il n'était pas porté sur la prière – qu'un incident surviendrait qui arrêterait ce projet mettant constamment en danger Richard, qu'il aimait comme un fils. Il semblait maintenant que le vœu de J soit prêt d'être exaucé. Pourquoi alors n'était-il pas heureux ? Il s'approcha de la cheminée, prit le tisonnier et se mit à remuer distraitement les bûches.

— Tout ce temps, cette énergie, cet argent gaspillés, marmonna-t-il. Tous ces risques que Richard a pris... pour rien... Avez-vous parlé au Premier ministre de la commode volante ? de ce qui est arrivé au pauvre Dexter ?

— Grands dieux non ! Je ne vous ai même pas dit, à vous, tout ce qui s'est passé !

J remit le tisonnier en place et se redressa.

— Eh bien dites-le, Leighton ! Qu'est-ce que vous attendez ?

— Je vous conseille de vous asseoir, d'abord, mon vieux, répondit le savant avec un mauvais sourire.

J prit un fauteuil et attendit impatiemment. Leighton soupira et, sans le regarder, avoua :

— Depuis le moment où Blade est revenu, le projet n'a cessé d'être assailli par une véritable épidémie de phénomènes de poltergeists.

— Des poltergeists ?

— C'est un mot allemand qui veut dire « fantômes taquins » et il semble bien que tout un bataillon de fantômes taquins ait été lâché dans nos installations. Des meubles ont encore été jetés un peu partout. Le salon de repos est en ruine ! Des marques inexplicables sont apparues sur les murs, comme des égratignures de griffes géantes. Des incendies mystérieux ont éclaté dans tout le complexe hospitalier. Nous avons entendu des bruits bizarres, aussi. Des coups. Des rafales de vent. À toute heure du jour et de la nuit. J'ai moi-même entendu comme des chuchotements dans une langue étrangère, mais quand je me suis retourné il n'y avait personne. L'incident le plus curieux, c'est quand une des infirmières a croisé une petite fille dans un des couloirs. Elles se sont saluées et l'infirmière a mis un moment à se demander comment une petite fille avait pu entrer dans un endroit aussi étroitement gardé, à des dizaines de mètres sous terre. Elle a cherché partout mais la petite fille est restée introuvable.

— Dommage que nous n'ayons pas une photo de la fille du Dr Saxton Colby.

— Hein ? Ah, oui, je vois. Vous pensez que ces deux petites filles ne feraient qu'une ?

— Le contraire me surprendrait, à en juger par notre chance en ce moment.

— J'ai programmé toutes les données sur les poltergeists dans l'ordinateur et nous avons détecté un schéma.

— Un schéma ? Quel genre de schéma ?

— On dirait qu'il y a une sorte de sphère d'énergie dans le complexe. Tout ce qui exige une force colossale, tel que le déplacement de mobilier lourd, se passe près du centre de la sphère. Un peu plus loin, nous avons des phénomènes de basse énergie, les incendies, les égratignures et les bruits bizarres. Tout ce qui se produit sur la périphérie de la sphère peut être jugé strictement mental, les voix, la petite fille et ainsi de suite.

— La petite fille était strictement mentale ?

— Elle devait l'être. Personne ne l'a touchée. C'était peut-être une illusion. L'ordinateur a également décelé une tendance définie, dans tous ces incidents.

— Quelle tendance ?

— La sphère se dilate, lentement mais régulièrement. Ce matin, de bonne heure, nous avons commencé à entendre pour la première fois des murmures dans les salles des ordinateurs. Comme vous le savez, ils sont à trente mètres au-dessus de l'hôpital, plus près de la surface. Cette chose, quoi que ce soit, monte progressivement. À moins qu'elle modifie son taux de croissance, elle devrait commencer à manifester sa présence dans les rues de Londres après-demain en fin de journée, du moins dans le voisinage de la Tour. Ce que nous ferons alors, je n'en ai aucune idée.

— Nous avons au moins des données, comme base de travail.

— Vous aimez les données ? En voilà encore une et je ne crois pas qu'elle vous plaira. Au centre précis de la sphère – le centre exact – nous avons notre ami Blade. Je crois que nous devons affronter la possibilité que Richard soit la source des ennuis.

— Et alors ?

— Pour protéger Londres, nous devons peut-être le tuer.

J posa sa pipe, qui s'était éteinte sans qu'il s'en aperçoive. Elle tomba du cendrier sur le bureau, en répandant des cendres froides. J'avait prévu la direction que prendrait la logique de Leighton, mais maintenant que cette conclusion était exprimée, il se sentait malade

d'horreur.

— Je ne puis l'accepter, dit-il d'une voix blanche.

— Mieux vaut un homme que des centaines.

— Cette chose n'a encore tué personne, Leighton. Elle a endommagé du matériel mais tué personne. Avant de supprimer une vie humaine, nous devons être certains que des vies sont en danger, particulièrement...

— Particulièrement si cette vie est celle de Blade, hein ? L'idée d'un poltergeist s'en donnant à cœur joie dans les salles des ordinateurs comme un éléphant dans un magasin de porcelaine ne peut que me terrifier mais naturellement vous avez raison.

Ces paroles étaient prononcées d'une voix si lugubre, si basse qu'elles étaient presque inaudibles. J compris, avec un frisson, que c'était pour ses ordinateurs bien-aimés que Leighton s'inquiétait, pas pour le peuple de Londres. Il se leva et arpenta la pièce, tête basse, les mains croisées dans le dos.

— Si Richard retrouvait sa raison, toutes ces folies cesseraient. Supposons que ce soit une espèce de possession diabolique.

— Une possession diabolique ! s'écria Leighton avec mépris. Qu'est-ce que vous me chantez là ?

— Ai-je besoin de vous rappeler, mon cher, que quelque chose est passé par Kali avec Blade. Vous ne l'avez pas vu ? Une espèce de nuage bleu lumineux ?

— Si, si, reconnut Leighton de mauvaise grâce.

— Ce nuage pourrait être notre ennemi. Il tire peut-être son énergie de Richard et c'est pourquoi il s'accroche à lui. Si Richard retrouve sa raison, la chose ne pourra plus le garder sous son emprise. Il nous aiderait à le combattre, il est allé dans son territoire, il peut connaître ses faiblesses, si la chose en a.

— Ferguson a essayé tous les traitements connus en psychiatrie. Rien n'y fait.

J vint se planter devant le savant bossu.

— Mais a-t-il essayé les ressources de la simple humanité, mon cher Leighton ?

— Quelles ressources ?

Au moment où il posait sa question, J n'avait aucune idée, du moins sur un plan conscient, des « ressources humaines » dont il allait suggérer l'utilisation mais soudain un plan tout formé jaillit dans son esprit.

— Vous souvenez-vous de Zoé Cornwall ?

— Voyons... Il me semble avoir entendu ce nom-là quelque part.

— C'était la fiancée de Richard au moment où nos expériences ont commencé. Il a dû rompre avec elle, à cause de nos foutues règles de sécurité.

— Oui, je crois que ça me revient. Elle s'est mariée, si j'ai bonne mémoire, avec un comptable.

— Oui Reginald Smythe-Evans, expert-comptable. Un garçon assez convenable, mais bien entendu Richard n'a jamais pu le souffrir. Le jour de son mariage, Richard et moi et quelques autres gars du MI6 jouions à cache-cache avec des espions russes. Grossière impolitesse de notre part, mais nous étions désespérés. Elle le lui a pardonné, elle lui a même demandé d'être parrain de son troisième enfant.

— Son troisième enfant, murmura Leighton. Dieu, comme le temps passe !

— Richard a eu bien des femmes depuis, tant ici que dans les diverses Dimensions X, mais j'ai toujours eu l'impression que Zoé restait pour lui *l'unique*.

— Où voulez-vous en venir, J ?

— Zoé pourrait être la seule chose au monde que Richard n'a pas oubliée. S'il la revoyait, ça donnerait peut-être un choc à sa mémoire, ça le lancerait sur la voie de la guérison.

Lord L parut sceptique.

— C'est une idée... Mais si elle est mariée et heureuse, est-ce que ce serait prudent de souffler, pour ainsi dire, sur des braises mal éteintes ?

— Je ne lui demanderai pas de divorcer, ni rien de semblable, bien entendu. Ce qui est fait est fait. Je voudrais seulement que Richard la voie, lui parle s'il peut parler, ou l'écoute au moins. Comment peut-elle refuser une seule visite ? De nous accorder quelques heures ? Autrefois, Richard était beaucoup pour elle. Je suis certain qu'elle pense encore à lui.

— Savez-vous où elle est ?

— Non, mais je peux la trouver. Le MI6 peut trouver n'importe qui.

J décrocha le téléphone désuet et appela son bureau. Dix minutes plus tard, la communication terminée, il retourna lentement vers la fenêtre. Peut-être était-ce son imagination mais le ciel bas lui parut plus clair. Et n'y avait-il pas un peu de vert sur la branche d'un des arbres dénudés de Prince's Gate Crescent ?

J regarda dehors.

Sur le trottoir, une petite fille d'une dizaine d'années levait les

yeux vers lui, avec une expression à la fois timide et hardie, innocente et rebelle. Ses vêtements, une jupe courte, un chandail, des socquettes et des souliers marron et blanc, étaient curieusement démodés et elle portait ses cheveux blonds tirés en queue de cheval.

J allait lui sourire, de ce sourire vague qu'il réservait aux petits enfants qui aimaient se faire remarquer quand une pensée lui passa par la tête : *Es-tu Jane Colby ?*

La petite fille répondit à la question muette par un hochement de tête.

— Leighton, souffla J. Venez ici, vite.

Avant que le vieux savant bossu ait le temps de se traîner jusqu'à la fenêtre, Jane Colby était repartie en sautillant sur le trottoir et avait disparu.

CHAPITRE IV

Les cloches du grand beffroi de Saint Peter Mancroft, à Norwich, avaient cessé de sonner mais leur écho se répercutait encore quand une svelte jeune femme d'une trentaine d'années sortit de la Royal Shopping Arcade et s'engagea sur la place du marché, en avançant lentement dans la foule, s'arrêtant ici ou là pour acheter des fruits et des légumes. Elle portait un ciré et un suroît jaunes, comme les trois garçons d'âges divers qui la suivaient.

— Maman, laisse-moi le porter.

C'était le plus jeune qui demandait cela, en levant les bras vers le sac de pommes. Elle le lui confia en souriant.

— Si tu veux, Dickie.

Mrs Zoé Cornwall Smythe-Evans regarda tendrement son fils. Dickie ne ressemblait pas à ses frères aînés. Il était d'une surprenante maturité, plus fort, plus solide que les autres à son âge, et toujours d'une exquise courtoisie. Alors que les autres étaient maussades, et peu coopératifs, Dickie était toujours prêt à rendre service.

Les trois garçons avaient le même père ; l'aîné s'appelait Reggie Junior, le cadet Smitty, tous deux tirant leur identité de Reginald Smythe-Evans. Dickie avait été baptisé Edward Thomas Richard mais dès le début, on l'avait appelé Dickie, du nom qu'il tenait de son parrain Richard Blade. Zoé se demandait si ce prénom avait eu une influence sur l'enfant. Elle n'en savait rien mais c'était la seule explication qu'elle trouvait à sa différence de comportement.

La pluie redoubla et Zoé et les garçons durent courir en entrant dans leur jardin, escalader d'un bond le perron avant de pénétrer dans le vestibule. Zoé et Dickie riaient mais les deux autres restaient toujours aussi maussades.

La demeure des Smythe-Evans était une belle vieille maison à colombages, vaguement Tudor, entourée d'arbres et de pelouses.

Mrs Kelly, la vieille bonne, descendait l'escalier et elle regarda Zoé d'un air désapprobateur quand la jeune femme ouvrit la penderie et y accrocha son imperméable, avant d'aider les garçons à ôter leur ciré.

— On a téléphoné pour vous, madame.

— Ah ? Qui donc ?

— Je ne sais pas. Quand j'ai su que c'était un appel longue distance, j'ai passé le téléphone au maître.

— Vous pouvez au moins me dire d'où on appelait ?

— De Londres, madame.

— De Londres ? Je ne connais personne à Londres. Du moins plus maintenant...

De la bibliothèque, de l'autre côté du vestibule, parvint la voix bien modulée, extrêmement civilisée du « maître », Reginald Smythe-Evans.

— C'est toi, ma chérie ?

— Oui, j'arrive.

— Peux-tu venir un moment ?

Seule une personne qui le connaissait très bien aurait pu détecter une certaine tension dans cette voix posée. Zoé entra dans la bibliothèque.

Reginald, assis derrière son grand bureau, leva les yeux. Il était pâle, maigre, commençait à perdre ses cheveux et avait un teint marbré. Il se força à sourire et Zoé fut surprise de voir de la sueur perler à son front.

— Mon Dieu, Reggie, qu'y a-t-il ?

— Si tu veux bien t'asseoir, je vais te le dire.

— Le coup de téléphone ?

— Oui.

— Qui était-ce ?

— Tu te souviens de ce type, ce Richard Blade ?

— Blade ?

— Allons, allons, ma vieille, je sais que tu te souviens de lui. J'ose dire que par moments, quand tu es fâchée contre moi, tu dois regretter de ne pas être sa femme au lieu d'être la mienne. Je suis pas un imbécile, tu sais. Enfin bref, il semble qu'il lui soit arrivé quelque chose.

— Arrivé ? Est-ce que tu cherches à m'apprendre qu'il est mort ?

Reginald écarta d'un geste languissant cette supposition.

— Non, rien de tel. Son patron, un nommé Jay, prétend que ton Mr. Blade est malade. Oui, et il paraît que la seule chose qui pourrait le remettre d'aplomb serait d'avoir une petite conversation avec toi. Follement romantique, non ?

— Reggie, je t'en prie, inutile de faire tant d'histoires. Quoi qu'il y

ait eu entre Blade et moi, c'est fini.

— Rien que des souvenirs, hein ? Peu importe. Je ne suis pas du genre à me retrouver en première page du *Sun*, un pistolet fumant à la main, ma femme et son amant artistement étendus à l'arrière-plan.

Impulsivement, elle s'approcha du bureau et se pencha pour embrasser légèrement son mari sur la joue.

— Tu me comprends, dis-moi ?

— Tout à fait. Oui. Iras-tu voir ce Blade ?

— Pas si tu dis non.

— Je ne suis pas un geôlier, ma chère. Tu es assez grande pour décider toi-même.

— Quel est le numéro de ce Jay ? Nous pourrions le rappeler, pour savoir si c'est grave. Ce n'est peut-être pas vraiment nécessaire que je me dérange.

— Il n'a pas voulu me donner son numéro. S'il est le patron de Richard Blade, son numéro de téléphone doit être aussi secret que tout le reste. Il a dit qu'il rappellerait.

Zoé fouilla sa mémoire. Jay ? Jay ? Soudain, elle se rappela. J ! Le drôle de vieux monsieur sans nom, rien qu'une initiale. Il était à son mariage, à l'arrière-plan, toujours à l'arrière-plan. L'avait-elle connu avant ? Avait-elle revu J depuis ? Elle ne s'en souvenait pas. L'homme était si terne, si gris, si insignifiant...

Quand le téléphone sonna sur le bureau, elle sursauta. Elle bondit, mais Reginald fut plus rapide.

— Allô, Reginald Smythe-Evans à l'appareil... Oui, elle est rentrée...

Il tendit le combiné à Zoé.

CHAPITRE V

La Tour de Londres était officiellement fermée depuis des heures. Les Yeomen de la Garde, dans leur pittoresque uniforme rouge, qui servaient de guides aux touristes étaient partis depuis longtemps. Il ne restait que les deux discrets agents de la Branche Spéciale, qui semblaient attendre un autobus qui ne viendrait jamais.

Quand J et Zoé traversèrent la chaussée, ils s'avancèrent dans la pâle clarté d'un réverbère.

— Bonsoir, monsieur. Vos papiers, s'il vous plaît.

J tendit les siens.

— Et la dame ?

— Elle s'appelle Zoé Smythe-Evans.

Elle montra son permis de conduire à l'agent qui fronça les sourcils.

— Elle est ici sous mon entière responsabilité, déclara J.

— Ça n'est pas du tout régulier, monsieur.

— Je sais.

— Bon... Suivez-moi.

L'agent ouvrit la grille et la referma quand J et Zoé furent entrés. Elle laissa échapper un petit cri de surprise quand il poussa la porte secrète. Ils s'approchèrent de l'ascenseur et Zoé appuya sur le bouton. J sourit.

— Il ne monte pas ? s'étonna-t-elle.

— Il ne vous connaît pas, mon enfant.

J appuya avec son pouce et l'ascenseur arriva quelques secondes plus tard.

— Comment avez-vous fait ça ?

— De la magie, ma chère, de la magie.

Ils plongèrent à une vitesse alarmante et ralentirent. La porte de bronze s'ouvrit.

Dans une antichambre brillamment illuminée, un homme assis à un bureau leva les yeux de son journal. Il portait un uniforme vert et

avait un gros pistolet à la ceinture. Il dévisagea Zoé.

— Nous descendons, Peters, lui dit J.

Peters pressa un bouton sur son bureau. La porte de l'ascenseur se referma et la descente vertigineuse reprit.

— J'aurais préféré sortir là et descendre par l'escalier, dit Zoé.

— Si vous étiez entrée dans ce foyer, vous auriez entendu plus de signaux d'alarme et de sirènes que vous ne pourrez en entendre durant toute votre vie.

— Mon Dieu ! Vous devez conserver ici quelque chose de terriblement précieux. Qu'est-ce que c'est ?

— Les Russes savent qu'il y a quelque chose mais ils ignorent quoi. Vous n'espérez tout de même pas être mieux informée qu'eux.

L'ascenseur ralentit. La porte s'ouvrit.

Lord Leighton et le Dr Ferguson attendaient dans le couloir. Tous deux avaient la mine hagarde et tendue, comme s'ils n'avaient pas dormi depuis longtemps.

Les présentations faites, Ferguson se tourna vers Zoé.

— Par ici, chère petite madame.

Le gros petit psychiatre avait des manières mielleuses avec les femmes. Le bruit courait qu'il en avait séduit un nombre impressionnant, mais J n'avait jamais pu comprendre ce qu'elles trouvaient à cet individu.

— J'espère que vous l'avez préparée à ce qu'elle va voir, J, bougonna Lord Leighton. Oui, chère madame, cela risque d'être un choc pour vous. Richard Blade est loin d'être l'homme que vous avez connu.

— Qu'a-t-il, au juste ? demanda-t-elle, ne craignant pas de montrer son inquiétude puisque son mari n'était pas là.

— Il souffre d'amnésie, accompagnée de crises de violence.

— Il ne vous reconnaîtra sans doute pas, ajouta Ferguson. Franchement, madame Smythe-Evans, je dois vous avertir que je suis très pessimiste, au sujet de votre visite. Elle tient davantage du feuilleton que de la saine procédure psychiatrique. Je m'y serais probablement opposé si j'avais eu mon mot à dire.

— C'est moi qui ai eu cette idée, reconnut J. Si elle ne donne rien, nous devons simplement en chercher une autre.

— Vous croyez qu'en me voyant il pourrait retrouver la mémoire ?

— Précisément, déclara J avec une conviction qu'il n'éprouvait pas.

— J'ai fait installer Blade dans une nouvelle chambre, pendant

que nous... redécorions l'autre, dit le psychiatre avec cette ironie qui exaspérait J. Nous y voilà.

Ils s'arrêtèrent devant une porte fermée, portant le numéro 27.

— Êtes-vous prête, petite madame ? susurra Ferguson.

Zoé se mordit la lèvre et hocha la tête. Le médecin poussa la porte.

Il n'a pas changé ! Ce fut la première impression de Zoé quand elle entra dans la chambre et s'approcha du lit en hésitant. L'infirmité de Blade avait effacé, en même temps que sa mémoire, les traces de l'âge, détendu les muscles, lissé les traits. Elle retrouvait le grand garçon solide, à la fois réservé et courtois qu'elle avait aimé, l'homme qui avait l'air d'un athlète mais savait réciter de la poésie en véritable érudit.

Puis elle le regarda de plus près et se sentit glacée. Les yeux noirs, si vifs autrefois, étaient ternes, sans vie. Et elle remarqua, avec un douloureux serrement de cœur, qu'il était attaché sur le lit.

Le Dr Ferguson s'adressa à un grand infirmier qui montait la garde.

— Vous avez interrompu les sédatifs ?

— Oui, docteur, répondit l'infirmier inquiet.

— Bien. Nous voulons que le pauvre garçon soit capable de réagir, s'il le peut.

— Mais j'ai là le tranquillisant, s'il pique une crise, ajouta l'infirmier en désignant un gros pistolet à fléchettes sur la commode.

Zoé contemplait toujours la figure bronzée inexpressive de Blade.

— Est-ce qu'il peut me voir ? souffla-t-elle.

— Certainement, s'il vous regarde.

— Parlez-lui, madame, conseilla J.

Elle se pencha sur le lit.

— Richard ?

Aucune réaction.

— Richard ? répéta-t-elle, plus fort.

Toujours rien. Ferguson haussa les épaules.

— J'étais sûr que ça ne donnerait rien. Nous ferions mieux de le laisser en paix et...

— Essayez encore ! ordonna J.

— Je t'en supplie. C'est moi, Zoé...

Des larmes lui brouillaient la vue. Elle s'approcha du chevet de Blade et avança la main pour lui caresser la joue.

— Attention, madame, avertit nerveusement l'infirmier.

— Il n'y a pas de danger, trancha Leighton. Il est ligoté comme une momie.

— C'est qu'il est costaud, celui-là, grommela l'infirmier.

— Tu ne me reconnais pas ? implora Zoé. Dick ? Dick... Réponds-moi.

Il tourna imperceptiblement la tête et elle crut lui voir aux lèvres une ombre de sourire.

— Prenez garde, madame ! Il bouge, dit l'infirmier.

— Il bouge ? s'écria-t-elle. Il sourit ! Vous ne le voyez pas sourire ?

— Ne prenons pas nos désirs pour des réalités, conseilla Ferguson mais il s'était rapproché et regardait avec attention la figure de Blade.

— Tu te souviens de moi, Dick ! Je le sais ! Mais tu dois donner un signe, pour les autres. Prouve-le leur !

Les lèvres de Blade s'entrouvrirent.

— Dorset, murmura-t-il.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Leighton.

— Il a dit « Dorset », répondit J.

Zoé saisit les épaules de Blade, enfonçant les ongles dans la grosse toile de la chemise d'hôpital.

— Tu te souviens du Dorset ? Moi aussi ! Te rappelles-tu le cottage, la mer, les petits matins froids, quand je préparais ton petit déjeuner ? Tu te souviens, quand nous allions nager au lever du soleil ? Et nos longues promenades sur la lande...

Richard Blade hurla.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il a ? cria-t-elle, soudain alarmée.

Il hurla encore et elle eut l'impression qu'il prononçait un mot, un mot qu'elle n'avait jamais entendu, dans une langue inconnue qui ne ressemblait à rien.

— Ngaa ! glapit-il, la figure convulsée d'horreur. Ngaa ! Ngaa !

Blade semblait regarder quelque chose, au-dessus de l'épaule gauche de Zoé. Elle se retourna mais ne vit rien.

— Ngaa ! Ngaa ! Ngaa !

Il commença à s'agiter, se tournant et se retournant autant que le lui permettaient les courroies. L'infirmier saisit le pistolet à fléchettes.

— Reculez, madame ! Il devient violent !

— Ces sangles le retiendront, assura Leighton mais il y avait de l'incertitude dans sa voix.

— Doucement, Blade. Du calme. Dites-nous ce que vous voyez, dit Ferguson. Nous sommes tous là avec vous. Quoi que ce soit, nous vous protégerons.

Brusquement, Richard se tut. Ses yeux avaient retrouvé leur éclat. Il les regarda tous à tour de rôle rapidement, et Ferguson poussa un soupir de soulagement.

— Ça va mieux. Nous pouvons parler...

Avant qu'il puisse terminer sa phrase, Blade se souleva, tirant sur ses liens, ses muscles ressortant comme des cordages, la figure congestionnée par l'effort, de la sueur perlant sur son front.

— Reculez tous ! cria l'infirmier en levant le pistolet d'une main tremblante.

— Taisez-vous, voyons, et posez ce jouet ! protesta Lord Leighton. Blade ne peut pas se détacher.

— Il le peut ! Il le peut ! insista l'infirmier affolé.

Soudain, une des sangles céda avec un craquement explosif, puis une autre et encore une. Blade aspira profondément et redoubla d'efforts, en grondant.

Zoé sentit une main grasse lui empoigner le bras et l'entraîner.

— Venez, madame, marmonna Ferguson. Vite !

J et Leighton reculaient aussi. L'infirmier visa et pressa la détente. La fléchette, tirée à bout portant, se planta dans l'épaule de Blade. Avec un rugissement de rage démente, Blade se débarrassa des dernières sangles maintenant son torse. Seules ses jambes restaient attachées.

L'infirmier tira encore.

Blade retomba sur un coude, l'air surpris.

— Allez chercher du renfort, docteur, haleta l'infirmier.

— Tout de suite.

Ferguson battit en retraite vers la porte, sans lâcher Zoé, en la tirant avec lui que cela lui plaise ou non. J et Leighton n'étaient pas loin derrière.

Dans le couloir, Ferguson appuya sur le bouton de l'interphone et cria au micro :

— Infirmiers au 27 ! Infirmiers au 27 ! Vite ! Tous les hommes disponibles à la chambre 27 !

Sur le lit, Blade se calmait, ses mouvements se ralentissaient, sa figure redevenait inexpressive ; pourtant il semblait toujours voir quelque chose au-dessus de lui, près du plafond.

— Pauvre Dick, murmura Zoé. Terrifié par quelque chose qui

n'existe pas...

J rit amèrement.

— Nous ne pouvons rien voir mais il y a quelque chose là, c'est indiscutable.

Zoé regarda une dernière fois Blade, maintenant inerte, les yeux fixés sur on ne savait quoi, et puis des infirmiers arrivèrent en courant, s'engouffrèrent dans la chambre et claquèrent la porte.

CHAPITRE VI

Reginald Smythe-Evans avait tenu à accompagner sa femme à Londres, avec les trois enfants et Mrs Kelly. Mais en rentrant à l'hôtel, Zoé n'y retrouva pas sa famille. Sur la table de chevet, il y avait un petit mot de son mari :

Zoé chérie, Mrs Kelly et moi emmenons les enfants au cinéma. Nous devrions être de retour entre minuit et une heure. R.

Elle soupira. Reginald savait très bien que les garçons devaient se coucher tôt. Demain, Reggie Junior et Smitty seraient insupportables, si Dickie, lui, résistait en bon petit soldat. La vengeance de Reginald, pensa-t-elle.

C'était toujours comme ça : un mélange subtil de mesquinerie et de ruse. Si elle l'accusait, il ferait l'innocent : « Je n'aurais jamais pensé que tu sois fâchée », ou « Je ne pensais pas à mal », ou encore « Ne sois pas paranoïaque ! »

Reginald n'aimait pas qu'elle voie Blade, pas même dans les circonstances actuelles où la raison du malheureux était en jeu, mais jamais il n'aurait eu l'audace de le lui interdire. Il préférerait la punir à sa façon.

Elle regarda la pendulette. Il était déjà plus d'une heure du matin. Que manigançait Reginald ? Allait-il garder les enfants debout jusqu'à l'aube, et puis se présenter la gueule enfarinée avec une explication ridicule. « J'ai pensé qu'une fois dans leur vie ils devaient voir le soleil se lever sur Londres » ? Oui, c'était tout à fait son style.

Mais à ce moment, elle entendit des voix joyeuses dans le couloir. Tout allait bien. Elle poussa un grand soupir de soulagement et s'assit sur le bord du large lit. Un instant plus tard la porte s'ouvrit et Reginald entra, tout sourire, en compagnie de trois petits garçons fatigués mais heureux et d'une Irlandaise réprobatrice.

— Alors, ma chérie, dit-il en posant un petit baiser sur la joue de Zoé. Tu l'as guéri ?

— Non, avoua-t-elle tristement. Je crois que j'ai aggravé son état.

Mrs Kelly allait pousser les enfants dans la chambre voisine mais Zoé se tourna vers eux.

— Vous avez aimé le film, les petits ?

— Oh oui ! s'écria Dickie, les yeux brillants.

— Bof, fit Reggie Junior.

— C'était cucul, dit Smitty.

— Qu'est-ce que ça racontait ? demanda Zoé.

— Des histoires de monstres, répondit Dickie.

— Un crétin de dinosaure qui piétinait des figurants, dit Reggie avec mépris.

— Je voyais bien que c'était pas vrai, ajouta Smitty.

— Moi, je l'ai trouvé épatant, déclara Dickie, pas du tout impressionné par la critique de ses frères.

— Tous les enfants adorent les monstres, affirma Reginald.

— Parle pour toi, papa, bougonna Reggie.

— C'était formidable, maman, répéta Dickie. Il était plus grand qu'une tour !

— Ils se sont faits une petite amie, tu sais, dit Reginald. Il y avait une petite fille au cinéma. Elle était assise à côté de Dickie et elle lui parlait à l'oreille. Très bizarre. Elle ne devait pas avoir plus de douze ans mais elle était toute seule.

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté, Dickie ?

— Ah, maman, elle disait toutes sortes de choses horribles. Elle disait qu'elle était d'un autre monde, qu'elle allait faire des esclaves de tout le monde en pénétrant dans les cerveaux. Elle disait qu'elle avait des centaines et des centaines de frères et de sœurs, chez elle, d'où elle venait, et qu'ils allaient tous venir à Londres pour s'emparer de notre esprit.

Zoé devina que Dickie était profondément troublé mais s'efforçait de le cacher. Mrs Kelly renifla :

— Sûr que c'est des sales films comme ça qui fourrent ces idées biscornues dans les petites têtes, madame, vous et le maître vous devriez faire attention à ce que vous laissez voir aux petits, ou un jour il vous raconteront les mêmes sornettes et ils s'en iront courir les cinémas tous seuls au milieu de la nuit !

— Allons, allons, dit Reginald. N'exagérons pas.

Mais Zoé, un bras autour des épaules de Dickie, le sentait trembler.

— Est-ce que le dinosaure t'a fait peur, mon chéri ?

— Oh non. C'est la petite fille. Le dinosaure était épatant.

— Au lit, les enfants, dit impatiemment Mrs Kelly.

— Maman, reprit Dickie, la petite fille a dit qu'elle allait tuer des gens, des tas de gens.

— Tant que ce ne sera pas nous, dit Reginald avec satisfaction. Et maintenant, il est temps de vous coucher, les enfants.

Dickie avait d'autres choses à raconter mais Reginald et Mrs Kelly l'entraînèrent avec ses frères dans la chambre voisine. Reginald revint, en dénouant sa cravate.

— Je suppose que nous rentrerons demain à Norwich.

— Il faudrait que je reste encore un peu, chéri. On pourrait avoir besoin de moi.

— Eh bien, nous resterons tous.

— Non, les enfants, au moins, doivent rentrer.

— Et moi ?

— Fais ce que tu veux. Mrs Kelly est très capable de s'occuper d'eux sans ton aide.

— Alors je resterai ici.

— Pour me surveiller ?

— Ridicule. J'ai entière confiance en toi. Mais j'ai certaines affaires à régler à Londres et je profite de cette occasion, c'est tout. Oui, Mrs Kelly peut ramener les enfants à Norwich et nous resterons tous les deux. J'espère que ce Blade se remettra vite. Les hôtels ne sont pas bon marché, tu sais.

— J m'a assuré que notre chambre et notre pension seront payées par le gouvernement.

— Ah parfait ! Nous pourrions récupérer au moins en partie ce que nous payons en impôts... Où est mon pyjama, ma vieille ?

— Dans la valise noire, répondit Zoé d'une voix morne.

Une fois au lit, la lumière éteinte, Reginald s'endormit immédiatement. Zoé, malgré sa fatigue et l'heure tardive, resta éveillée, les yeux grands ouverts, écoutant le murmure de la ville.

Peu à peu, elle eut la désagréable impression d'être observée, comme s'il y avait quelqu'un dans la chambre. Elle essaya de se raisonner mais la sensation persista, de plus en plus forte, au point qu'elle put la localiser au pied de son lit. Elle regarda mais elle ne vit rien dans la vague clarté filtrant à travers les rideaux tirés. Une lueur rougeâtre palpitait régulièrement, révélant une enseigne au néon au-dehors.

— Il n'y a personne, se dit-elle. Je me fais des idées.

Reginald se tourna sur le dos et se mit à ronfler. Ces ronflements, qui agaçaient généralement Zoé, lui parurent curieusement rassurants.

Soudain, au pied du lit, une voix chuchota son nom.

— Zoé ?

Elle se redressa brusquement, clignant des yeux dans la pénombre, surprise mais pas effrayée. La voix désincarnée lui paraissait amicale, familière... Elle l'avait déjà entendue, elle ne savait où.

Après un silence, la voix reprit, tout bas :

— La mer est étale, le clair de lune baigne le détroit...

Elle reconnut un ver de *La plage de Douvres* mais, surtout, elle reconnut la voix.

— Richard ? murmura-t-elle.

Il n'y eut pas de réponse. Elle attendit longtemps mais n'entendit plus rien que le bourdonnement ordinaire de Londres la nuit.

Prenant soin de ne pas réveiller son mari, elle se leva et s'habilla en silence, en pensant : « Je vais aller faire un tour dans la rue. Alors la voix pourra me parler sans déranger Reginald. »

Elle n'éprouvait toujours aucune crainte. La voix était celle de Richard. Richard ne lui faisait pas peur. Cela devait avoir un rapport avec son travail secret. Une nouvelle forme de radio, peut-être.

Elle prit la clef de la chambre et sortit sans bruit, puis elle marcha rapidement vers l'ascenseur dans le couloir brillamment éclairé.

Zoé avait vu Tower Bridge et la Tamise, les lourds camions de maraîchers apportant leurs produits aux marchés de Londres. Elle avait vu les épaves, les clochards ivrognes traînant comme des somnambules. Elle avait vu le ciel pâlir à l'approche de l'aube.

Elle n'avait pas vu Richard et n'avait plus entendu sa voix ni senti sa présence invisible. Le monde, à son amère déception, était redevenu normal.

Le seul incident de son vagabondage nocturne avait été le passage de voitures de police et de pompiers fonçant à grand bruit dans la direction opposée. Elle n'y avait pas prêté grande attention.

En retournant vers son hôtel par un autre chemin, elle sentit une odeur de fumée et perçut des cris lointains et elle n'y prit pas garde non plus.

Mais soudain, tournant le coin d'une rue, elle vit à deux cents mètres son hôtel entouré de pompiers, d'énormes nuages de fumée noire sortant des fenêtres.

— Mon Dieu, souffla-t-elle et elle se mit à courir.

Haletante, échevelée, elle fendit la foule massée sur le trottoir.

— Laissez-moi passer ! hurlait-elle. Mes enfants sont dans cet

hôtel !

Elle joua des coudes, bouscula des badauds qui résistaient et l'injuriaient. Elle avait presque atteint le cordon de policiers maintenant les curieux à distance quand un homme apparut et l'appela :

— Madame Smythe-Evans !

— Oui ! Oui, c'est moi !

— Vous ne me reconnaissez sans doute pas mais...

Si, elle le reconnaissait. C'était un des agents en civil qui montaient la garde à la Tour de Londres, un des gardiens du projet secret. Elle se précipita vers lui.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'il y a ? cria-t-elle.

— Nous gardions votre chambre, vous savez. Question de routine. Les ordres de J. Et un de nos hommes vous a suivi cette nuit, mais vous ne l'avez peut-être pas remarqué.

Il était très pâle, dans le petit jour, et semblait chercher à gagner du temps. Il hésita, et finit par expliquer :

— L'incendie a éclaté dans vos chambres. C'était comme une explosion. Une bombe incendiaire, pour ainsi dire. J'étais en face, de l'autre côté du couloir. J'ai eu tout juste le temps de m'échapper...

— Qu'est-ce que vous racontez ? Mon mari... Mes enfants... Sont-ils...

— Je suis désolé, madame. Vos enfants, votre mari, votre bonne... Je ne vois pas comment ils auraient pu s'en sortir...

Une saute de vent rabattit la fumée sur eux et Zoé fut aveuglée et prise d'une quinte de toux. Les larmes aux yeux, elle se cramponna à l'agent, qui toussait aussi. Des policiers leur crièrent de reculer.

— Dickie ! gémit Zoé. Dickie ! Dickie !

CHAPITRE VII

J pressa le bouton de marche arrière, attendit un moment, appuya sur l'arrêt, puis sur celui de la marche avant. Pour la quinzième fois, la cassette repartit. Une sorte de reniflement animal monta du haut-parleur.

— Le ronflement de Reginald, murmura J.

Lord Leighton hocha la tête d'un air distrait.

— Notre agent mérite des félicitations, reprit J. Il lui a fallu une grande présence d'esprit pour songer à emporter la cassette alors que tout flambait autour de lui.

— Oui, bien sûr, marmonna le vieux savant mais son esprit était ailleurs.

J et lui s'étaient enfermés dans un des laboratoires, à côté de la salle de Kali, pour discuter de l'incendie de l'hôtel et de ce qu'ils devaient faire maintenant. Ils étaient assis l'un en face de l'autre, dans la lumière bleuâtre des tubes fluorescents, devant une table d'acier sur laquelle était posé le magnétophone, un petit appareil perfectionné pas plus gros qu'un paquet de cigarettes mais qui reproduisait les moindres sons aussi fidèlement que la plus complexe des chaînes stéréos. Ils entendirent un grincement de sommier.

— Reginald se réveille, murmura J.

— Oui...

Puis ce fut une exclamation de surprise.

— Il s'aperçoit que sa femme n'est pas là...

Reginald marmonnait à voix basse mais J ne pouvait comprendre ce qu'il disait. Le sommier grinça encore. Puis ce fut un léger bruit de pas, une porte qui s'ouvrait, un froissement d'étoffe.

— Il a ouvert la penderie, il enfile sa robe de chambre, dit J.

Reginald s'exclama distinctement, d'une voix coléreuse et soupçonneuse :

— Où diable est-elle partie ?

— On va frapper, maintenant, prédit J.

La cassette reproduisit les coups à la porte, trois.

— Qui ça peut être ? marmonna Reginald.

Il traversa la chambre, passant tout près du microphone dissimulé. Il ouvrit la porte.

— Qu'est-ce que tu veux, petite fille ?

J se pencha, l'oreille tendue. Non, l'enfant ne disait rien. Il aurait donné cher pour entendre sa voix.

— Leighton ! Attention ! Écoutez ça !

Brusquement, Reginald s'exclamait :

— Mon Dieu ! Ta main ! Elle est en feu !

Et puis ce fut le grondement des flammes, un souffle puissant, un rugissement comme celui d'un haut fourneau... et le silence. J arrêta le magnétophone.

— Vous voulez écouter encore une fois, Leighton ?

— Non, non, ça suffit, merci, murmura vaguement le vieux savant.

— Il y a longtemps que je vous connais, Leighton. Vous me cachez quelque chose, je le sens.

Leighton soupira.

— Oui, vous avez raison. Mais avant que je vous le dise, il faut que vous me fassiez une promesse.

— Laquelle ?

— Promettez-moi de ne pas détruire Kali.

J examina un moment le bossu, avant de répondre :

— Vous avez ma parole.

— Et autre chose.

— Oui ?

— Ne répétez pas au Premier ministre ce que je vais vous dire, du moins pas encore.

— D'accord.

De nouveau, Lord L soupira, en évitant le regard de J.

— Ce matin, Richard a eu encore une crise. Il s'est complètement débarrassé de ses liens, il a mis son lit en pièces, sans cesser de hurler ce même mot, « Ngaa, Ngaa ». Il a enfoncé sa porte verrouillée et il était déjà loin dans le couloir quand les infirmiers ont pu lui décocher des tranquillisants. J'ai l'impression que notre garçon devient plus ou moins immunisé.

— Je ne vois pas...

— Cette crise s'est produite au moment précis où l'incendie a éclaté dans l'appartement des Smythe-Evans.

— Une coïncidence.

— Croyez-vous ? Et si je vous disais qu'au même instant Kali s'est mis en marche tout seul ?

— Mis en marche ? Comment est-ce possible ?

— Kali n'est pas comme ses prédécesseurs. Avec Kali, nous avons fait le dernier pas, du contrôle manuel à l'automation totale.

— Mais il doit bien y avoir quelqu'un pour pousser le bouton Départ !

— Non. Kali peut se mettre en marche tout seul. Comme ce matin.

— Uniquement parce qu'un être humain l'a programmé.

Le vieux savant secoua la tête.

— Pas du tout. Je vois qu'il faut que je vous donne des explications. Je croyais que vous aviez compris mais je m'aperçois que ce n'est pas le cas. Dès le début, nous avons parlé d'ordinateurs de la première génération, de la deuxième, de la troisième. Savez-vous ce que ça veut dire ?

— Quelque chose comme les modèles A, B et C, sans doute ?

Leighton sourit ironiquement.

— Si ce n'était que ça ! Un ordinateur de la deuxième génération est programmé par un ordinateur de la première, un ordinateur de la troisième génération par un de la deuxième et ainsi de suite.

— Vous voulez dire que Kali a été programmé par un autre ordinateur, lequel était...

— Vous avez compris.

— Combien de générations séparent Kali d'un programmeur humain ?

— Soixante-quinze.

— Mon Dieu, souffla J.

— Kali est infiniment plus complexe qu'un cerveau humain. Aucun cerveau ne peut penser aussi bien ni aussi rapidement. Aucun cerveau ne peut espérer comprendre Kali. Kali est passé dans un tout autre ordre de grandeur. Un chien ou un chat peut me regarder construire un élément électronique mais la pauvre bête est incapable de comprendre ce que je fais, en dépit de tout son flair et de toute son attention. Le cerveau de Kali est au nôtre ce qu'est le nôtre à côté de celui d'un animal.

Ses actions demeureront toujours un mystère pour nous, à cause de nos limitations biologiques.

— Nous pouvons toujours le débrancher.

— C'est encore une chose que nous ne pouvons pas faire, mon

cher J.

— Tiens donc ? Et pourquoi pas ?

— Tout ce qui s'est passé, les poltergeists, les voix, les fantômes si vous voulez, cela arrive parfois sans l'aide de Kali. Je crois que la chose qui est passée par Kali en même temps que Richard peut quelquefois se manifester dans notre monde sans le secours de l'ordinateur, bien qu'affaiblie. Sans Kali, cette chose que Richard appelle Ngaa peut nous atteindre mais nous, nous ne pouvons l'atteindre qu'avec l'aide de Kali. Kali n'est pas la porte par laquelle le Ngaa pénètre dans notre dimension. Cette porte, c'est Blade !

Le vieux savant se tut un moment, ses yeux jaunes perdus dans le vague, son grand front soucieux. Enfin il murmura :

— Tout concorde. Quand le pauvre Dexter a été envoyé en Écosse, le Ngaa y est allé avec lui. Ça n'est pas resté ici, comme ça l'aurait fait si c'était lié à l'ordinateur... Bon Dieu, je crois que nous sommes sur le bord d'une découverte !

J contempla sombrement Leighton.

— Nous avons au moins une raison de nous rassurer un peu. Si le Ngaa agit de la même façon que lorsqu'il est passé par l'ordinateur avec Dexter, nous pouvons nous attendre à ce que les pouvoirs de la créature diminuent peu à peu.

— Je ne compterais pas là-dessus.

— Pourquoi ?

— Cette fois, quand Kali s'est mis en marche, quelque chose en est sorti.

— Comment ça, quelque chose ?

— Je ne l'ai pas vu, et pourtant j'étais dans la salle à ce moment, mais c'est enregistré sur nos instruments. Je peux vous montrer les graphiques si...

— Au diable les graphiques, Leighton ! Dites-le moi simplement. Qu'est-ce que c'était ?

Dans la lumière blafarde des tubes fluorescents, la figure de Leighton était celle d'un mort.

— C'était de l'énergie pure, J, l'équivalent de centaines de milliers de volts.

En sortant de l'ascenseur, J fut accueilli par le D^r Ferguson. Le psychiatre portait une chemise hawaïenne encore plus flamboyante que d'habitude mais il n'y avait rien de flamboyant dans son regard traqué.

— Comment va madame Smythe-Evans ? demanda J.

— Elle supporte bien le choc. Cette femme a du courage. Je lui ai proposé un calmant, pour l'aider à surmonter le pire, mais elle a refusé.

— Je peux la voir ?

— Rien ne s'y oppose. Elle se repose mais je ne crois pas qu'elle dorme. Chambre huit. Par ici.

J suivit Ferguson dans le couloir.

— Les insanités des poltergeists ont recommencé, vous savez, pires que jamais. Je pensais que ça se calmerait avec le temps, mais...

— Que s'est-il passé ?

— Quelque chose a soulevé un grand classeur dans mon bureau et l'a jeté à travers le mur dans le couloir. Et est-ce que Leighton vous a parlé des choses qui se sont cassées aussi en haut, près de Kali ?

— Non. Il pense que si je savais combien tout devient grave, je le priverais de son beau jouet électronique.

— Une riche idée, ça ! J'espère que c'est ce que vous ferez ?

— Je n'en ai pas l'intention.

— Pourquoi diable ?

— Je veux essayer autre chose, d'abord.

— Faites n'importe quoi, J ! N'importe quoi ! Je suis censé tout guérir ici, mais je me sens tout prêt à aller me faire interner en Écosse !

Ils s'arrêtèrent devant la chambre huit.

— À moins que je me trompe fort, dit J, vous aurez la paix ici demain matin.

Le médecin considéra J avec un scepticisme évident, puis il ouvrit la porte.

— Une visite, madame Smythe-Evans, annonça-t-il avec une gaieté forcée.

— Faites entrer, murmura-t-elle d'une voix morne.

— J'espère que je ne vous dérange pas, dit J. Si vous préférez vous reposer...

— Je ne peux pas dormir. Entrez donc.

Elle était au lit, soutenue par des oreillers, en chemise d'hôpital. J tira une chaise et s'assit à son chevet. Ferguson s'excusa :

— J'ai des choses à faire. Si vous avez besoin de moi, il y a une sonnette...

Il s'inclina légèrement, sortit à reculons et ferma la porte.

— Je n'aime pas cet homme, dit Zoé. Il croit qu'il suffit de prendre un comprimé pour que tout aille bien.

— Une superstition courante dans son métier.

— Parlez-moi de l'incendie. Y a-t-il eu beaucoup de morts ?

— Vingt-sept, aux dernières nouvelles, et je ne sais pas combien de blessés.

— Vingt-sept morts... murmura-t-elle en fermant les yeux. Je dois être très égoïste. Ce chiffre ne me dit rien du tout.

— Pas plus égoïste que le reste du monde, ma chère amie, simplement un peu plus franche.

— Je ne pense pas à tous ces pauvres gens qui ont été brûlés vifs. Je ne pense même pas beaucoup à mon mari, et pourtant il était bon. Je sais que certains le trouvaient ridicule, mais le plus, souvent il était bon, on pouvait compter sur lui. C'est une chose rare, une vertu mésestimée. Et pourtant, j'ai eu beau essayer, je n'arrive pas à fondre en larmes à cause de Reginald. Serais-je anormale ?

— Non.

— Je vais vous choquer plus encore. Mes enfants. Mrs Kelly. Sont-ils parmi les vingt-sept morts ?

J hésita puis il hocha la tête.

— Hélas oui.

— Vous en êtes sûr ?

— Ils étaient... assez méconnaissables mais mes hommes ont pu les identifier... par leurs dents. Votre dentiste est venu de Norwich avec leurs radios. Il a été très serviable...

— Voyez comme je suis égoïste ? Je ne pense même pas à eux, pauvres petits... À part Dickie. Dickie n'était pas comme les autres.

J crut qu'elle allait éclater en sanglots mais elle se secoua un peu et rouvrit les yeux.

— Vous voyez ? Égoïste jusqu'à l'os ! Reginald m'en accusait souvent, il disait que je ne pensais qu'à moi, que je n'aimais que moi. C'est dommage qu'il ne puisse pas être là pour se féliciter d'avoir raison, comme toujours.

— L'égoïsme, comme vous dites, est un avantage dans une situation pareille, dit J avec tact. Vous pouvez envisager les choses calmement, songer à l'avenir...

— L'avenir ? Je n'ai pas d'avenir !

— Vous croyez cela, mais...

— Je n'ai jamais travaillé. J'ai été, malheureusement, une épouse absolument fidèle et je n'ai pas d'amant attendant en coulisse de

m'enlever pour m'offrir une nouvelle vie, meilleure. Je ne mourrai pas de faim, bien sûr. Il y a encore pas mal d'argent dans les coffres des Smythe-Evans, en dépit des frais de succession. Mais un avenir ? C'est un bien grand mot pour décrire les années que je passerai dans cette horrible vieille maison de Norwich, à écouter des échos et à vieillir discrètement.

— Ce n'est sûrement pas aussi grave.

— Non ? Pouvez-vous imaginer une seule personne au monde qui offrirait un emploi à une femme de mon âge, sans expérience ?

— Oui, fort bien.

— Qui ?

— Moi, ma chère amie. Au nom des Services spéciaux de Sa Majesté, département MI6.

— Vous avez fini par perdre complètement la raison, mon cher J, dit Lord Leighton, plus amusé que fâché.

Le Dr Ferguson, avec moins de bonne humeur ; fut d'accord :

— C'est un diagnostic de profane, mais je le confirme.

J, Leighton et le psychiatre étaient dans ce qui restait du bureau de Ferguson. Le médecin était assis derrière sa table de travail, J près du trou béant dans le mur et le savant à côté du classeur cabossé qui avait été remis à sa place dans le fond de la pièce.

— C'est vous, reprit Leighton très agité, qui de nous tous avez toujours le plus vivement insisté sur les enquêtes de sécurité, l'habilitation au secret et toutes ces sornettes et maintenant...

— C'est tout simple, Leighton, interrompit J sans se troubler. Nous avons besoin d'elle. Elle a pu obtenir une réaction de Richard...

— Une réaction violente, intervint Ferguson.

— Oui, mais une réaction tout de même. Au point où en sont les choses, absolument tout dépend de la guérison de Richard. Par conséquent, je pense que nous devons travailler en contact étroit avec elle, ne rien lui cacher, et comment le pourrions-nous si elle ne faisait pas partie de notre équipe ?

Il bourra posément sa pipe, l'alluma et tira de petites bouffées de fumée bleue. Ferguson soupira.

— Je vois qu'il est inutile de discuter avec vous. Il va falloir que je m'habitue à avoir une inconnue dans les jambes, sans expérience ni aptitudes, qui se mêle de ci et de ça, qui pose des questions absurdes...

— Pas du tout, du tout, assura J. Mrs Smythe-Evans quittera votre domaine ce soir. Et moi aussi.

— Mais votre ami Blade...

— Richard viendra avec nous.

Ferguson faillit s'étrangler.

— Écoutez un peu ! Mon malade...

— Votre malade doit être éloigné du voisinage de Kali, insista J. Vous devez bien le comprendre. D'après le peu que nous savons de ce Ngaa, il va probablement suivre Richard. Nous devons éloigner le Ngaa de l'ordinateur pour l'empêcher de se recharger périodiquement, de devenir plus fort, plus puissant et plus dangereux. Il ne s'agit plus d'un inconvénient « taquin », messieurs. Cette chose a tué vingt-sept personnes d'une manière particulièrement horrible. Elle pourrait encore tuer, à n'importe quel moment, et nous n'avons aucun moyen de nous défendre. Elle pourrait être dans cette pièce, écoutant tout ce que nous disons. Elle pourrait lire dans nos pensées. Oui, je crois probable que cette créature devine les pensées. Je crois qu'elle peut aussi projeter des images, créer des illusions. Nous devons absolument éloigner Richard d'ici, le plus loin possible. Même l'Écosse me semble encore trop près.

— Si je comprends bien, vous me déchargez de l'affaire, grommela Ferguson.

— Pour le moment.

— Et qui me remplacera ?

— Il n'y a qu'un seul homme tant soit peu familiarisé avec les manières de Ngaa. Le Dr Saxton Colby.

— Colby ? Je croyais qu'il avait été chassé pour conduite inconvenante !

Lord Leighton rit mais J répondit très sérieusement :

— En effet, mais c'est quand même l'homme qu'il nous faut. Il a eu plus d'expérience qu'aucun de nous avec le Ngaa et il a eu le temps d'y réfléchir. Je suis sûr qu'il est parvenu à d'intéressantes conclusions.

— Hum, fit Lord L. Mais qu'est-il devenu ? Où est-il allé ?

— Je crois le savoir, dit J et il désigna le téléphone sur le bureau de Ferguson. Si je ne me trompe pas, ce téléphone devrait sonner d'un instant à l'autre.

— C'est ridicule ! protesta le psychiatre. Pourquoi voulez-vous que...

Le téléphone sonna. Ferguson décrocha vivement.

— Docteur Ferguson. Vous voulez parler à J ?

En marmonnant, il tendit l'appareil.

— Ici J. Vous vous souvenez de moi ?

J entendit une voix familière, un peu déformée par la distance mais bien reconnaissable.

— Naturellement. Vous m'avez fait traquer par vos agents ?

— Non, pas du tout, docteur, répondit J, amusé. Ma Bell – comme l'appellent les Américains – vous a trouvé pour moi. J'ai pensé que vous aviez pu vous installer à Berkeley, en Californie, à cause de votre fille. Notre standardiste a demandé les renseignements téléphoniques de Berkeley, c'était tout simple.

— Ainsi vous êtes au courant de ma fille...

— Le docteur MacMurdo m'a tout raconté.

— Alors vous devez être doublement heureux d'être débarrassé de moi, sachant que je suis non seulement dépravé mais fou à lier !

— Pas du tout, docteur. Pour moi, au contraire, vous êtes totalement justifié.

Il y eut un long silence, puis Colby reprit de sa voix bien modulée que ses malades devaient trouver apaisante :

— Vous ne trouvez pas que c'est un peu tard ? Je me suis fait une vie nouvelle ici. Je ne pourrais pas retourner en Angleterre ni même travailler pour vous, si je le voulais, et en plus je n'en ai aucune envie. Pourquoi m'appellez-vous ?

— J'ai vu votre fille.

— Jane ?

— Oui.

— À Londres ?

— Oui.

— Ma fille est morte, monsieur. Elle est morte il y a longtemps, ici à Berkeley.

Il y avait maintenant de l'appréhension dans la voix du médecin, une peur réelle.

— Je sais. Néanmoins, je l'ai vue.

— J'ai étudié cette affaire pendant des années, monsieur. Autrefois je croyais, comme vous, que je l'avais vue, mais je suis maintenant convaincu que ce que je prenais pour elle était autre chose, pas un fantôme mais une chose infiniment plus dangereuse.

— Entièrement d'accord.

— J'ai changé d'avis ! s'écria impulsivement Colby. Je vais aller à Londres. Je le dois !

— Ce n'est pas nécessaire, docteur. Nous allons chez vous et nous

amènerons – euh – Jane avec nous. Nous aurons besoin d’une chambre pour... quelqu’un. Une chambre avec une bonne serrure et, si possible, un grillage autour du bâtiment.

— Je comprends parfaitement. J’exerce toujours ma profession. J’ai ici une petite clinique privée, dans les collines de Berkeley, une maison ancienne qui était autrefois une école de danse. Nous avons des serrures sur toutes les portes et un haut grillage solide. Jamais personne n’est sorti sans ma permission.

— Parfait. Nous prenons l’avion et nous serons chez vous dans quelques heures.

— Je vous attendrai à l’aéroport.

— Je vous en serais reconnaissant, docteur. Et pourriez-vous venir avec une ambulance équipée pour maîtriser un... un patient indiscipliné ?

— Nous en avons une.

— Ma secrétaire vous téléphonera notre heure probable d’arrivée. Au revoir, Colby, et merci de nous avoir pardonné.

J raccrocha puis il téléphona à sa secrétaire de prendre des dispositions pour leur vol. Cela fait, il se tourna vers Ferguson.

— Je veux que Blade soit inconscient, jusqu’à ce que nous ayons décollé, totalement inconscient. Comprenez-vous, docteur ? S’il devient violent sur la route de l’aéroport, j’ai peur que nous ne puissions pas le maîtriser.

— Il peut dormir pendant tout le voyage, si vous voulez.

— Très bien, alors arrangez-vous pour qu’il dorme jusqu’en Californie, si c’est sans danger pour lui, bien entendu.

Après s’être laissé soudoyer, l’infirmier musclé parut le regretter. Il regarda Zoé avec inquiétude et elle s’efforça de le rassurer.

— Je ne risque rien. S’il se passe quelque chose, je vous appellerai.

À contrecœur, il sortit dans le couloir et la laissa seule avec Blade.

Elle s’approcha du lit, pieds nus, en chemise d’hôpital. Blade dormait, couché sur le côté. Il était libre de se tourner et de se retourner.

Ferguson avait fait ôter les sangles puisqu’elles ne résistaient pas à la force prodigieuse de Blade. Tout le personnel hospitalier était maintenant armé de pistolets à tranquillisant. Ces calmants puissants permettaient seuls de le maîtriser quand il piquait une de ses crises.

Zoé se pencha en hésitant sur le visage qu’elle connaissait si bien.

Elle l'avait souvent regardé dormir, autrefois... Maintenant, les années défilaient, sombraient dans l'irréalité. Elle avait eu un mari, des enfants... Était-ce vrai ? Elle avait eu – elle avait encore – une maison dans une petite ville du nord de l'Angleterre. Même cela devenait vague dans son esprit, comme un rêve. Se souvient-on de ce qu'on fait dans une salle d'attente ? Se rappelle-t-on des actes qui servent à tuer le temps ?

— Richard, souffla-t-elle.

Il ne bougea pas. Combien de fois l'avait-elle contemplé ainsi, au petit matin, dans le paisible cottage du Dorset, en écoutant le bruit du ressac ? Combien de fois s'étaient-ils cité des vers de poèmes célèbres, en cherchant à « coller » l'autre ? Elle songea à *La plage de Douvres* de Matthew Arnold.

— Dick... ?

Il continua à dormir. Zoé ferma les yeux, essayant de se rappeler le poème. Du fond des ans, les vers lui revenaient.

« Les eaux sont calmes ce soir... »

La suite ? Elle avait oublié.

— « La mer est étale, le clair de lune baigne le détroit », dit Blade.

Zoé poussa un cri et recula. Richard la regardait, ses yeux noirs graves mais lucides.

— Bonjour, ma chérie, murmura-t-il d'une voix enjouée.

— Comment... comment te sens-tu ? bredouilla-t-elle craintivement.

— Très bien. Mais j'ai fait un fichu cauchemar. Un de ces rêves compliqués qui n'en finissent pas, un désastre après l'autre. Tu avais épousé un crétin de comptable et il y avait une machine qui m'envoyait constamment dans des enfers. Inutile d'en parler, dit-il en riant. Rien de tout cela ne pourrait arriver, n'est-ce pas ?

— Non... Non, bien sûr.

Blade se souleva sur un coude et regarda autour de lui avec perplexité.

— Mais où sommes-nous ? On dirait un hôpital.

— Oui. Tu... tu as eu un accident.

— Quel genre d'accident ?

Elle chercha une réponse plausible mais ne trouva rien. Soudain, Blade lui prit la main.

— Attends ! Je crois me souvenir... Un nuage bleu. Du feu. Une douleur. Ah, mon Dieu ! Le Ngaa ! Le Ngaa ! Non ! Il entre dans ma tête !

— Lâche-moi, Dick, implora Zoé, mais les doigts d'acier de Blade se resserrèrent. Lâche-moi, je t'en prie !

Il se mit à hurler, sans la lâcher, à se tordre sur le lit, les traits convulsés par la terreur. Elle perdit l'équilibre et tomba sur lui.

— Au secours ! cria-t-elle. Au secours !

Brusquement, Blade la lâcha et retomba sur son oreiller, les yeux ouverts mais fixes, mornes. Zoé recula en chancelant, à demi aveuglée par les larmes.

— Dick !

Il ne répondit pas, il ne parut même pas l'entendre.

La porte s'ouvrit brusquement et l'infirmier se précipita, pistolet tranquilisant au poing.

— Il pique encore une crise ?

— Ne tirez pas ! Il s'est calmé...

Zoé, les jambes molles, sortit de la chambre. Dans le couloir, J, Lord Leighton et Ferguson accouraient. Elle se jeta dans les bras de J.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Il m'a parlé...

— Blade ? Il vous a parlé ?

— Il avait l'air parfaitement normal, mais il pensait qu'il était encore au temps où nous... où nous...

La voix de Zoé se brisa.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Ferguson.

— Il a récité un vers d'un poème, celui que j'avais entendu dans ma chambre d'hôtel, le soir... le soir de l'incendie.

Elle se demandait si c'était réellement Richard Blade qui lui avait parlé, à l'instant, ou *quelqu'un d'autre*...

CHAPITRE VIII

L'avion atteignit son point fixe, fit demi-tour, vibra au grondement de ses puissants réacteurs et s'élança sur la piste luisante de pluie.

J prit sa blague à tabac et se mit à bourrer sa pipe, bien que les voyants « Éteignez vos cigarettes » et « Attachez vos ceintures » soient toujours allumés au-dessus de la porte du poste de pilotage. L'appareil vira sur l'aile et J put voir du coin de l'œil le tracé des lumières de balisage très loin au-dessous, voilé de brume. Puis Londres apparut, scintillant comme une pelletée de braises jetées sur un immense âtre noir.

La ville disparut sous les nuages. Des gouttes de pluie apparurent à l'extérieur des hublots.

J prit son briquet.

— Vous permettez que je fume ?

Zoé, assise à côté de lui, leva les yeux vers le voyant lumineux et sourit.

— Bien sûr, ça ne me gêne pas.

Il se carra plus confortablement et inclina son fauteuil. Zoé ferma les yeux. Les lumières étaient tamisées.

Bourré de sédatifs, Blade dormait à l'arrière de l'appareil, ligoté sur une couchette, surveillé par un infirmier et deux solides agents du MI6 armés de pistolets tranquilisants. Il n'y avait pas d'autres passagers. Les trois hommes d'équipage, le pilote, le co-pilote et le navigateur étaient enfermés dans le poste de pilotage. L'avion portait l'insigne de la Royal Air Force mais tout le monde à bord appartenait à la Branche Spéciale.

La porte, sous les voyants, s'ouvrit et un homme en combinaison de vol apparut. Il s'avança dans la travée entre les sièges inoccupés. C'était le pilote, le commandant Ralston. Il se pencha au-dessus de Zoé et chuchota à J :

— Pourriez-vous venir un instant au poste de pilotage, s'il vous plaît ?

J scruta la figure impassible du pilote, pour chercher un indice de

ce qui n'allait pas, mais il ne vit rien. Il déboucla sa ceinture.

— Des ennuis ? demanda Zoé en battant des paupières.

— Rien de grave, madame, assura le commandant.

J le suivit à l'avant. Le poste de pilotage n'était éclairé que par les nombreux voyants du tableau de commande et du pupitre de navigation. Le navigateur se retourna pour saluer J. C'était un garçon mince, barbu, qui s'appelait Bob Hall.

— Bonsoir, Bob, répondit J. Que se passe-t-il ?

Hall se pencha sur son pupitre, sa mine soucieuse illuminée de vert par l'écran radar.

— Une petite énigme, monsieur. Un blip sur le radar. Quelque chose nous suit.

J regarda l'écran. C'était vrai.

— La tour de contrôle l'a capté aussi, dit le commandant Ralston. Elle nous a avertis, alors ce n'est pas un mauvais fonctionnement de nos appareils.

— C'est à quelle distance ? demanda J.

— Environ deux kilomètres et ça se rapproche, répondit Bob Hall. Quoi que ce soit, c'est rapide mais, autant que nous puissions le déterminer, c'est plus petit qu'un appareil normal.

Le co-pilote, Floyd Salas, un petit homme brun, sec et nerveux, bougonna :

— Ça pourrait être un missile sol-air à tête chercheuse.

— Voilà une pensée réconfortante ! s'exclama Hall. On peut toujours compter sur Salas pour voir le bon côté des choses.

— Je ne crois pas que ce soit un missile, murmura gravement J.

— Devons-nous faire demi-tour ? demanda Ralston.

— Non. C'est justement ce que la Chose espère.

— La... La Chose, monsieur ?

— Nous n'avons aucun moyen de l'observer ? demanda J. Un contact visuel direct ?

— Pas tant que nous resterons dans le plafond bas, répondit le commandant en jetant un regard vers l'avant où rien n'était visible à part leurs reflets déformés par les vitres.

— Eh bien, montez plus haut, ordonna J.

Le commandant prit sa place aux commandes ; J s'assit et s'attacha derrière lui sur un strapontin.

Bob Hall informa la tour de contrôle du changement d'altitude et reçut l'autorisation.

L'appareil pencha et commença à monter rapidement. Ralston jeta un coup d'œil à l'altimètre.

— Nous devrions émerger d'une seconde à l'autre.

Ils attendirent et Hall annonça :

— Le blip est toujours sur le radar. Je crois... Oui, la Chose a changé de cap pour nous suivre. Ça nous rattrape. Plus qu'un kilomètre et demi et ça se rapproche.

— Qu'est-ce que je vous disais ? grogna Salas. C'est un missile à tête chercheuse.

Personne ne lui répondit.

— Un kilomètre deux cents et ça se rapproche, dit Hall, d'une voix un peu chevrotante. Les parasites sont terribles. Je comprends à peine la tour de contrôle.

— La Chose semble pouvoir brouiller les transmissions radio, marmonna J.

— Un kilomètre... je crois, rapporta Hall.

— Comment ça, vous croyez ? s'étonna le commandant. Vous êtes censé savoir !

— Désolé, commandant. Le radar aussi fonctionne mal.

J remarqua qu'une multitude de blips apparaissaient sur l'écran, comme des lucioles, ne formant aucun schéma cohérent.

Au même instant, l'avion émergea de la couche de nuages dans l'air raréfié de la basse stratosphère. La lune était pleine, les étoiles plus brillantes et plus nombreuses qu'elles ne l'étaient pour les Londoniens au sol. La surface nuageuse s'étendait à l'infini, de tous côtés, comme un vaste désert blanc moutonnant.

J colla sa figure contre le hublot pour essayer de regarder derrière et plus bas.

— Je ne pense pas que vous pourrez voir cette Chose, dit Hall. Ça monte derrière nous, dans notre angle mort.

— Virez sur l'aile, alors. Je veux la voir.

Le commandant parut inquiet.

— Si nous virons, nous perdrons de la vitesse.

— Tant pis. D'ailleurs, nous n'avons pas l'air de pouvoir distancer cette Chose. Elle nous rattrapera un peu plus tôt, c'est tout. Virez, Ralston !

Le commandant obéit.

La zone de nuages qu'ils venaient de quitter apparut, d'un vague rouge pâle reflétant les lumières de Londres.

Soudain, une sphère de feu bleu-blanc surgit du plafond bas et s'éleva vers eux. La couleur était la même que celle que J avait vu sortir du coffrage de Kali, le jour du retour de Blade, mais en beaucoup plus étincelant. Le Ngaa – car ce devait être le Ngaa – paraissait palpiter et crépiter d'énergie.

— Superbe, souffla J.

Le Ngaa était beau, en effet, comme une étoile filante.

L'avion se redressa et le Ngaa disparut dans l'angle mort.

— Avez-vous déjà vu quelque chose de pareil ? s'exclama Salas stupéfait.

J hocha lentement la tête.

— Oui, pendant la guerre.

Il y en avait eu bien d'autres depuis mais ils comprirent tous qu'il parlait de la Seconde Guerre mondiale. Le commandant Ralston s'étonna.

— Vous avez vu quelque chose comme ça pendant la guerre ?

— Oui... J'étais dans un bombardier de la RAF au-dessus de l'Allemagne, pour être parachuté derrière les lignes ennemies. J'en avais entendu parler par des gars de la RAF mais je n'y croyais pas, je prenais ça pour des légendes, comme les korrigans. Ces feux suivaient souvent les escadres de bombardement alliées en mission au-dessus des pays de l'Axe, et les aviateurs les appelaient les Chasseurs Foo. Oui, cette nuit-là, j'en ai vu un exactement comme ça, mais plus petit et moins brillant.

Dans ces missions, pensait J, les hommes étaient soumis à une très forte tension. Est-ce que la tension mentale ou émotionnelle pourrait éveiller les mêmes pouvoirs endormis que le fait Kali ?

Hall, les yeux fixés sur l'écran radar, interrompit ses réflexions.

— Votre Chasseur Foo, si c'en est un, émet des ondes radio sur les longueurs d'onde du radar et à voir comment elles s'enregistrent, je dirais que ce vieux Foo est une sorte de champ électromagnétique, rien de solide. Et il doit être de dix à quinze fois plus gros qu'il en a l'air. Sa partie extérieure est visible, rien que de l'énergie pure et au-delà du spectre visible, dans les ultra-violets, les infrarouges et encore au-delà. Mais ce n'est qu'une idée. Ce fichu radar devient fou ! Je ne peux plus dire, même approximativement, à quelle distance il est ni où il se situe par rapport à nous.

— Le radar empire ?

— De seconde en seconde !

— Alors Foo doit se rapprocher, estima J. Nous devons être déjà à l'intérieur de son bord externe.

— Le voilà ! s'exclama Salas, le co-pilote.

De son côté, l'aile s'illumina d'une lumière bleue clignotante et la boule de feu bleu-blanc apparut, à quelques centaines de mètres à peine, dérivant avec une lenteur trompeuse. Les instruments du tableau de bord indiquaient des impossibilités et J remarqua que les poils sur le dos de sa main se dressaient et ondulaient, comme c'était arrivé déjà, quand Blade était revenu de son dernier passage dans la Dimension X.

Comme s'il faisait la course avec un avion lamentablement inférieur, le Ngaa passa en tête, les doublant avec une aisance déconcertante, et les distança rapidement. Les instruments redevinrent plus ou moins normaux, les poils de J retombèrent. Le commandant Ralston poussa un soupir de soulagement.

— Il va nous laisser tranquilles... Oh, oh !

Le Ngaa ralentissait. Il décrivit une courbe étincelante et revint sur eux à toute vitesse.

— Il va nous éperonner ! cria Salas.

— Cramponnez-vous ! avertit Ralston en virant vertigineusement sur l'aile pour éviter la collision.

Le Ngaa les frôla et passa. Salas marmonnait en espagnol, peut-être une prière.

— Mais que fait donc cette sacrée boule de feu ? s'exclama le commandant.

— Mr. Foo essaye de communiquer avec nous, à sa façon, dit J. Je crois qu'il cherche à nous persuader de faire demi-tour et de rentrer chez nous.

— Ce que Foo veut, Foo l'aura, déclara Ralston avec ferveur et sa main retomba sur le levier entre lui et Salas.

— Non, attendez, protesta J. Nous pouvons battre Mr. Foo.

— Vous êtes fou ? hurla Salas. Si cette boule de feu touche les réservoirs, nous sauterons comme une bombe !

— Mr. Foo ne fera pas ça, affirma J. Nous avons Richard Blade à bord et Foo a besoin de lui.

Le Ngaa revenait sur l'avant.

— Le revoilà, gémit Ralston.

— Cette fois, ne l'évitez pas, ordonna J. S'il veut nous rentrer dedans, laissez-le faire.

Ralston hésita un instant et soupira.

— À vos ordres...

— *Madré...*, souffla Salas.

Le Ngaa accélérât droit sur eux, aussi éblouissant qu'une lampe à souder. J se prépara à l'impact. Ralston était figé, les deux mains crispées sur les commandes.

Le poste de pilotage fut baigné d'une lumière bleu-blanc aveuglante et... *le Ngaa les traversa !*

Il n'y eut aucune secousse mais J eut vaguement conscience d'un mouvement violent dans la lumière, comme une rafale de vent silencieuse, une tornade de néant, et dans ce néant il y avait une conscience, un esprit plus vieux que le temps, d'une intelligence si différente de celle des hommes que les mots « supérieure » ou « inférieure » n'avaient plus de sens. Pour la définir J éprouva, un instant, une sorte d'émotion sans nom qu'aucun homme n'avait jamais ressentie. Et il distingua, fugace comme le souvenir d'un cauchemar, une cité faite de matière vivante, suspendue, palpitante, dans un ciel violet sous un soleil rouge sombre, au-dessus d'une planète dénudée, calcinée. Et il sut, parce que le Ngaa le savait, qu'un jour, bientôt, ce soleil rouge exploserait.

Puis, inexplicablement, le Ngaa disparut.

J cligna des yeux larmoyants. Il avait mal à la tête et ne comprenait pas. Le commandant Ralston était pâle, le regard vitreux, toujours pétrifié. Salas fermait les yeux. Au pupitre de navigation. Bob Hall avait l'air hébété. L'avion continuait de voler sur son cap. La pleine lune brillait, impassible. Enfin J murmura :

— Vous n'avez rien ?

Les autres hochèrent la tête, incapables de parler.

— Où est-il passé... ?

— Je ne sais pas, répondit le commandant en retrouvant l'usage de la voix.

Ils fouillèrent des yeux le ciel mais le Ngaa n'était nulle part en vue.

— Dieu soit loué, murmura Bob Hall.

Brusquement, la porte s'ouvrit et Zoé surgit, échevelée, les yeux fous.

— Richard ! cria-t-elle. Il s'est détaché !

J déboucla précipitamment sa ceinture.

— Et l'infirmier ? Les deux gardes ?

— Il les a tués !

J se leva et se tourna vers la porte ouverte. Blade, en chemise d'hôpital, avançait lentement dans la travée, en se retenant aux dossiers des sièges. Malgré la pénombre, on distinguait les taches de sang sur sa chemise.

Je n'ai pas d'arme, pensa J en revoyant son revolver d'ordonnance Webley, accroché dans la penderie de son bureau. C'est aussi bien. Je ne voudrais pas faire de mal à Richard... J avait peur, certes, mais pas trop.

— Vous voulez que je tente un looping ? proposa Ralston à mi-voix. Ça devrait...

— Non, pas encore, répondit J et il franchit la porte avec un calme apparent. Richard ! Qu'est-ce qui vous arrive, jeune galopin ?

Blade s'arrêta, l'air perplexe. Puis son expression changea, devint étrangère, opaque, et se modifia encore. J eut la très nette impression que deux personnalités en conflit luttaienent pour contrôler Blade.

— Richard, répéta-t-il. Vous me reconnaissez. Je suis J.

— J ?

Blade ferma les yeux, vacilla et faillit tomber. J avança encore d'un pas.

— Vous vous souvenez de moi. Je le sais. Allons, venez, assez de sottises.

Inquiet, J vit Blade serrer les poings. Il était capable de tuer un homme d'un seul coup de poing et J le savait. Tuer était un travail de routine pour un agent de la Branche Spéciale.

J distingua une singulière lueur bleuâtre, palpitante, plus brillante autour de Richard mais qui glissait sur toutes les surfaces, parfois d'un bleu si foncé qu'elle devenait presque invisible, parfois si claire qu'elle était presque blanche. C'était d'une étrange beauté, comme une aurore boréale, un reflet dans une grotte sous-marine. Ici et là une petite étincelle volait en arc entre deux objets métalliques et dégagait une forte odeur d'ozone. *Le Ngaa est là*, pensa J.

À peine audible dans le grondement des réacteurs, il perçut un crépitement irrégulier et, en tendant l'oreille, il crut entendre des voix, une multitude de chuchotements. Il ne savait pas ce que disaient les voix mais le murmure devenait de plus en plus fort.

Richard fit deux pas et s'arrêta. L'avion vira de bord et le clair de lune illumina sa figure comme un projecteur. Il ferma les yeux en se détournant de la vive clarté, ses traits à moitié dans l'ombre, de la sueur brillant sur son front. J vit que Blade se débattait désespérément, plus qu'il n'avait jamais dû lutter contre aucun de tous les ennemis affrontés durant sa vie.

— Ressaisissez-vous, Richard ! dit J avec fermeté. Vous le pouvez.

Blade parla. J se pencha pour comprendre les mots marmonnés.

— Oui, je crois que je peux. *Le Ngaa est fort*, si fort.

— Mais vous êtes plus fort.

— Je suis plus fort. Oui. Oui.

Blade ouvrit les yeux et ce fut bien Richard qui regarda J.

— Encore un peu, Richard. Luttez encore un peu.

— Oui. Oui !

Brusquement, de partout et de nulle part, jaillit un cri incohérent. J ne le perçut pas avec ses oreilles mais avec son esprit. Puis il y eut un tourbillon de brouillard iridescent, un scintillement de flamme blanche glacée, une sensation de vitesse vertigineuse et la brume s'éleva brusquement vers le plafond pour traverser l'acier comme s'il n'y avait aucun obstacle.

Du poste de pilotage, Bob Hall cria :

— Le truc est de nouveau sur le radar, il nous suit mais semble se laisser distancer.

Blade chancela d'un côté et tomba sur un siège, la tête dans les mains en respirant à grands coups. J se pencha sur lui.

— Ça va, Richard ?

— Pas tellement. Je me sens affreusement faible. Bon Dieu, J, savez-vous que j'ai failli vous tuer ? Le Ngaa m'y forçait mais j'ai vu que c'était vous alors j'ai résisté.

— Aviez-vous déjà essayé de le combattre ?

— Oui, mais je n'avais pas réussi. J'avais peut-être besoin de... d'une plus forte motivation. Pour tout vous dire, je commençais à croire que cette chose était omnipotente.

— Elle peut encore vous attaquer.

— Oui, mais je sais maintenant que je peux la battre, ce qui devrait tout changer.

— Je l'espère. Je l'espère de tout mon cœur.

J n'était pas homme à manifester son émotion mais il posa une main sur l'épaule de Blade.

— Et maintenant, monsieur ? demanda le commandant Ralston.

— Mettez le cap sur les États-Unis. Nous procédons comme prévu.

Blade essaya de se lever mais retomba sur son siège.

— J'aimerais rester et causer avec vous, mais...

— Vous feriez mieux de regagner votre couchette, lui dit J.

Zoé s'approcha.

— Viens, Dick. Laisse-moi t'aider, murmura-t-elle sans pouvoir maîtriser le frémissement de sa voix.

CHAPITRE IX

— Puis-je fumer, docteur ?

— Je vous en prie.

J alluma sa pipe et tira dessus d'un air songeur, en contemplant par la haute fenêtre la ville-jardin de Berkeley, la baie étincelante et au-delà le pont de Golden Gate. Le soleil de l'après-midi brillait dans un ciel sans nuage qui avait l'air anormalement bleu après les brumes de Londres.

— Vous l'avez examiné ? demanda-t-il enfin.

— Oui.

— Qu'en pensez-vous ?

— Le pronostic est favorable, répondit le Dr Colby. Certainement plus favorable que dans le cas de ce pauvre Dexter. Votre Blade paraîtrait tout à fait normal à part un détail.

— Lequel ?

— Il vit dans le passé ou, pour être plus précis, il semble avoir perdu une période d'une dizaine d'années.

— Perdu ?

— Oublié. Refoulé. Dans son idée, il est beaucoup plus jeune, il n'est jamais allé dans la Dimension X, il est très satisfait de sa carrière dans les Services secrets britanniques. Il est amoureux et fiancé avec Zoé Cornwall, une Zoé Cornwall qui n'a jamais épousé Reginald Smythe-Evans, qui n'a jamais eu d'enfants, qui n'est pas veuve.

J se détourna de la fenêtre.

— Mais, docteur, dans l'avion il semblait tout se rappeler, même le Ngaa.

— Il ne se souvient de rien de ce qui s'est passé dans l'avion. Après tout, il a tué de ses mains trois hommes de sa propre organisation ! Ça ne doit pas être facile à affronter. Et c'est le Ngaa qui le rend amnésique. Pour le moment, le mot Ngaa ne signifie absolument rien pour lui.

J examina le psychiatre, en se demandant s'il pouvait se fier à son

jugement.

S'il ne s'était pas consacré à la psychologie, le Dr Saxton Colby aurait pu être acteur. Il avait la voix grave, bien posée d'un comédien, le visage expressif, le corps souple et les gestes pleins d'aisance d'un habitué des planches. J savais, d'après son dossier, qu'il avait été élevé dans le milieu du théâtre et que son père avait été un célèbre interprète de Shakespeare.

J avait connu des acteurs et quelques grandes vedettes de cinéma. Au mieux, ils n'étaient occupés que d'eux-mêmes et pourtant c'était là un homme qui avait rompu avec ce monde pour vouer sa vie à soigner son prochain. Oui, J avait confiance en lui.

Colby se carra dans son fauteuil de cuir, en croisant ses longues jambes.

— On progresse en ce moment de deux pas en avant, pour un pas en arrière...

— Si seulement nous en savions davantage !

— Ce serait plus facile, reconnu Colby. À première vue, Dexter et Blade semblent être les deux seuls cas connus de ce syndrome particulier.

— Comment ça, « à première vue » ?

J arpentait nerveusement la pièce et le psychiatre pivotait dans son fauteuil pour le suivre des yeux.

— Vous connaissez les œuvres de Charles Fort, cet auteur américain qui a beaucoup étudié le Paranormal ?

— Oui. J'ai même lu son ouvrage, *Wild Talents*, et je n'ai pu éviter de remarquer la ressemblance entre ses « événements fortéains » et les manifestations du Ngaa.

— Alors vous saisissez ce que cela implique ? Le Ngaa a déjà fait plusieurs passages dans notre univers. Et il peut continuer dans l'avenir. J'ai beaucoup travaillé sur ce phénomène. Je crois l'avoir étudié mieux que personne et j'ai découvert que d'autres m'avaient précédé dans cette voie, pour tenter de découvrir la véritable nature de cette créature, si on peut appeler « cela » une créature. Charles Fort n'était pas le seul, loin de là. D'autres, selon moi, se sont encore beaucoup plus approchés de la vérité.

— Qui, par exemple ?

Colby fouilla parmi le désordre de papiers et de livres, sur son bureau, et y prit une liasse.

— Je ne sais pas qui a écrit cette brochure mais je me doute que c'est un occultiste du début du siècle nommé de Castries.

J prit la liasse d'une vingtaine de feuillets et le titre attira son

attention : *Mégapolisomancie*. Il haussa les sourcils.

— Castries avait une hypothèse. Il pensait que ce que nous appelons des fantômes ou des événements fortéains étaient causés par une espèce d'êtres paramentaux, attirés par les grandes villes, qui se nourrissaient de l'énergie vitale de la foule. Je crois qu'il tenait là une partie de la vérité. Le Ngaa paraît aimer les grandes villes, mais on l'a vu fonctionner au-dehors.

— Où avez-vous trouvé ça ? demanda J en feuilletant le document, lisant une phrase ici et là.

— J'ai fait partie d'une société occulte appelée les Rose-Croix. Leur siège international est tout près d'ici, à San José. J'y suis monté de niveau en niveau jusqu'à celui où j'étais autorisé à lire les ouvrages de leur bibliothèque secrète, des livres qu'ils ne montrent pas au public ni même aux novices. J'y ai découvert beaucoup de choses mais ceci était tellement intéressant que je me suis permis de recopier les passages les plus importants.

— « Des tombeaux gargantuesques ou de monstrueux cercueils verticaux d'humanité vivante, un bouillon de culture pour les pires des entités paramentales », lut J à haute voix. Exactement le genre de charabia qu'on peut s'attendre à trouver dans la bibliothèque d'une société secrète marginale lunatique.

— Riez, riez, dit gravement Colby, mais si vous allez au fond des choses vous découvrirez que ce que vous appelez des sociétés secrètes marginales lunatiques ont trempé dans tous les grands bouleversements de l'histoire. Il y avait des francs-maçons dans la révolution américaine, des rose-croix dans la révolution française, la Société Vrîl qui soutenait Hitler. Il y a eu Raspoutine, le comte de Saint-Germain, et bien d'autres. Vous êtes bien placé pour savoir qu'il existe des choses qu'on ne révèle pas à l'homme de la rue.

— Hum. Oui. C'est vrai...

J fouilla distraitement parmi les livres et les papiers et finit par prendre *The Star Rover*, de Jack London.

— Malgré tout, ceci est davantage mon style.

— Ah oui ! Le dernier ouvrage important de London. L'histoire d'un homme qui voyageait librement dans l'espace et le temps, comme notre ami Blade. London était un ami de De Castries et le pivot d'une coterie littéraire dont faisaient partie le poète George Sterling, des écrivains comme Ambrose Bierce et Clark Ashton Smith ; ils fondèrent en 1909 le prestigieux California Writers Club. Il y en avait d'autres dans le groupe dont le nom n'est pas passé à la postérité, injustement éclipsés par les membres les plus célèbres. Nora May French, par exemple. Et il y a eu une sorte de scandale, à propos de la fondation

du club, auquel tous ces auteurs font allusion sans jamais rien expliquer. Castries, Bierce, Smith, London, French, Sterling... Ils savaient quelque chose, J ! Ils savaient quelque chose sur la Dimension X et sur le Ngaa !

— Comment pouvez-vous en être si sûr ?

— Tout cela faisait partie de ce que London appelait « la recherche d'une explication naturelle du surnaturel ». Sa mère était médium, vous savez, ce qui ne l'a pas empêché de subir l'influence de la dialectique matérialiste marxiste. Pour lui, une harmonisation du spirituel et du matériel était une nécessité psychologique. Les autres, chacun à sa façon, éprouvaient le même besoin. La recherche était en partie un passe-temps, en partie une obsession et elle les a conduits à fouiller dans l'occulte. Avec H.P. Lovecraft, avec qui Smith entretenait une correspondance suivie, ils ont échafaudé l'hypothèse de créatures prisonnières dans une autre dimension, qui auraient jadis régné sur la Terre et cherchaient à revenir la conquérir. Selon cette hypothèse, les tentatives de ces créatures pour passer dans notre monde expliquaient tous les divers incidents bizarres attribués généralement au surnaturel. Ces écrivains formaient une sorte de confrérie, vouée au secret, et, si jamais l'un d'eux sentait le Ngaa venir, au suicide.

— Au suicide !

— Oui. Ils ont découvert entre autres choses que le Ngaa, dans certaines conditions, a le pouvoir d'enlever quelqu'un de notre dimension pour l'emmener dans la sienne. Pour parer à un tel enlèvement, la mort était la seule défense.

— Que leur est-il arrivé à tous, finalement ?

— Je ne sais pratiquement rien de De Castries. C'est une figure si obscure qu'il pourrait être un personnage de fiction, inventé par les autres, ou un pseudonyme. Wolf House, le manoir de Jack London dans la Vallée de la Lune, a été incendié et totalement détruit dans la nuit, la veille du jour où London devait s'y installer. Cet incendie demeure inexpliqué. Peu de temps après, London est mort et ses admirateurs débattent encore pour savoir si c'était une mort naturelle, un suicide ou un assassinat. Nora May French et George Sterling se sont empoisonnés. Ambrose Bierce a envoyé une carte postale à un ami, du Mexique, disant « Priez pour moi – très fort », puis il a disparu sans laisser de traces, bien que le gouvernement des États-Unis l'ait recherché pendant des années.

— Et Clark Ashton Smith ?

— Après une brève carrière d'auteur de contes fantastiques, il a abandonné la littérature et s'est fait ermite, passant son temps à sculpter d'horribles statues de monstres, étrangement réalistes.

Le soleil couchant dorait la façade grise – jadis blanche – de la maison de santé, un vaste bâtiment de style pseudo-grec de trois étages. La porte principale s'ouvrit et Zoé et Blade sortirent en clignant des yeux au soleil. Ils traversèrent l'étroite terrasse, entre les colonnes corinthiennes cannelées flanquant l'entrée, et descendirent les marches de marbre.

Richard prit Zoé par la main et ils avancèrent dans l'allée. Des herbes folles poussaient entre les vieilles dalles. Zoé entendit derrière elle des pas discrets mais elle ne se retourna pas. Elle savait que deux gardiens la suivaient, armés de l'éternel pistolet à fléchettes tranquilisantes.

Près du grand mât du drapeau, épais comme un bras d'homme, ils s'arrêtèrent. Richard leva les yeux :

— Je ne vois pas le bon vieil Union Jack.

Il n'y avait aucun drapeau.

— Je doute que quelqu'un pense à le hisser, répondit Zoé en riant.

— Cet endroit est bien une possession britannique, n'est-ce pas ? Comme une ambassade ? demanda Blade, mi-sérieux mi-taquin.

— Pas vraiment, Dick. Et je ne crois pas que le D^r Colby veuille attirer l'attention.

— Tu as parfaitement raison, bien sûr.

Blade saisit le mât et le secoua. Le mât resta fermement planté mais remua imperceptiblement.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'exclama-t-elle.

— Rien.

Il se détourna, l'air songeur, un énigmatique sourire aux lèvres. Il y avait des gouttes de sueur sur son front, bien qu'il fasse frais. Zoé se demanda s'il avait essayé de déraciner le mât, et pourquoi. Elle contempla le torse puissant de Blade. Il portait un tee-shirt et un pantalon blancs et des chaussures de tennis. S'il voulait faire quelque chose d'aussi fou, il en avait la force. Il remarqua qu'elle l'examinait et sourit encore.

— Viens, Zoé. Allons explorer le parc de notre prison.

— Ce n'est pas une prison !

— Alors partons.

— Tu sais bien que nous ne le pouvons pas, Dick.

— Je m'en tiens à ce que j'ai dit, mon amour. C'est une prison.

— C'est une clinique. Tu es ici pour te remettre.

Il se remit en marche, en la traînant par la main.

— Je ne suis pas malade. Et tu n'es pas une infirmière.

C'était une allusion à la blouse blanche qu'elle portait. Ils étaient tous deux arrivés d'Angleterre sans bagages et la clinique leur avait prêté des uniformes du personnel.

Blade s'arrêta de nouveau et regarda entre des eucalyptus et des pins le pont de Golden Gate se profiler dans le couchant.

— Je ne peux pas croire que le KGB construirait un second pont de Golden Gate rien que pour moi.

— Que veux-tu dire ?

— J dit que tu es un agent, maintenant, alors je peux te parler de tout, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Les Russes ont un département appelé TWIN, jumeau. Ils y entraînent des agents pour qu'ils se comportent et pensent comme les nôtres, et leur ressemblent. Ainsi, le moment venu, ils peuvent envoyer un de leurs doubles pour remplacer l'un de nous. Il y a des villes d'entraînement, en Russie, qui sont la réplique exacte de villes d'Angleterre ou des États-Unis.

— Et tu as pensé que c'était une réplique de Berkeley, quelque part en Union soviétique ?

Zoé était stupéfaite. Ce genre de raisonnement, cette paranoïa professionnelle, tout cela était nouveau pour elle.

— L'idée m'est venue, ma chérie, avoua Blade d'un ton léger. Mais même avec leur budget, les Russes ne construiraient rien d'aussi grandiose. Je suis prêt à croire, pour le moment du moins, que nous sommes où tu dis et que tu es qui tu dis que tu es.

— Eh bien, merci quand même !

Richard se remit à marcher et elle dut courir pour le rattraper.

— J'ai toujours aimé Berkeley, murmura-t-il. J et moi sommes déjà venus, une fois. Il te l'a raconté ? Une petite mission en collaboration avec la CIA. Il se passe des tas de choses, par ici. Un espion peut voir beaucoup, rien qu'en louant une chambre sur les hauteurs et une longue-vue. Quand un bâtiment de guerre vient mouiller là dans la baie, c'est inutile de chercher à le cacher.

Ils arrivèrent devant le haut grillage couronné de barbelés.

— Est-ce que c'est électrifié ? demanda Blade.

— Je ne sais pas.

— Sans doute pas. Mais ça n'a pas d'importance.

Il longea le grillage, à grands pas, et Zoé se hâta derrière lui.

— Dick ! Où vas-tu ?

— Faire ma promenade de santé, tiens. Tu dis que je suis malade.

Eh bien, quoi de meilleur pour moi qu'une bonne marche au grand air ?

Elle le rattrapa et il lui encercla la taille d'un bras musclé, en courbant la tête pour l'embrasser sur le front. Elle éprouva une bouffée d'une émotion qui aurait dû être morte depuis longtemps mais qui revenait, plus vivace que jamais. Cette douloureuse ambivalence ! Tantôt elle se sentait protégée et en sécurité, tantôt vulnérable et craintive, comme si Richard était un ancien dieu capable à la fois d'accomplir des miracles de guérison et d'exiger des sacrifices humains.

Comment pourrait-elle l'apaiser, lui rendre son calme ?

Son corps ! Cela le satisferait. Ce corps l'avait toujours satisfait autrefois. Comme c'était curieux, pensait-elle, d'aimer un homme et de le craindre aussi !

— Ah, Dick ! souffla-t-elle.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et lui offrit ses lèvres. Elle savait que s'il la tuait, cela lui serait égal. Ce serait très bien.

Autour d'eux, la nuit tombait. Un avion passa dans le ciel avec ses feux clignotants, rouge, vert, blanc, rouge, vert, blanc. Doucement, Zoé se dégaugea de l'étreinte de Blade.

— Veux-tu venir dans ma chambre ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

Il hocha la tête mais sa figure était dans l'ombre et elle ne put voir son expression.

Ils retournèrent vers la maison. Zoé remarqua, en passant, les deux gardiens vêtus de blanc cachés derrière des arbustes, le pistolet tranquilisant à la main.

Quand Richard Blade sortit de la chambre de Zoé le lendemain, peu avant midi, J et deux gardiens attendaient patiemment dans le couloir.

— Ah bonjour, J, dit Blade en souriant.

— Bonjour, Richard. Vous avez l'air bien reposé.

— Je me sens en pleine forme.

Blade bâilla et s'étira. Effectivement, avec son tee-shirt et son pantalon blancs, il avait l'air parfaitement en forme, physiquement du moins.

— Vous avez rendez-vous avec le Dr Colby, ce matin. Vous l'avez oublié ?

Blade claqua des doigts.

— Bon Dieu, c'est vrai ! Ça m'est complètement sorti de la tête. Je suis vraiment navré, vraiment. Pourquoi ne me l'avez-vous pas rappelé ?

J baissa les yeux, l'air gêné.

— Je pensais que vous ne vouliez pas être dérangé.

— Toujours un parfait gentleman, J. Comme c'est agréable à notre époque décadente !

Dans ces moments-là, Blade était aussi charmant qu'un panda géant apprivoisé. J ne pouvait rester fâché contre lui.

— Allons, venez déjeuner, Richard. Colby vous fixera un autre rendez-vous, certainement.

— Ce serait gentil de sa part.

Il n'y avait pas l'ombre d'un sarcasme dans la voix de Blade et pourtant J lui jeta un coup d'œil aigu. Ses traits étaient parfaitement impassibles, presque trop. J compris, avec un malaise, que la ruse animale de Richard revenait beaucoup plus vite que sa mémoire.

Ils descendirent en silence, les deux gardes à quelques pas derrière eux.

Quand ils entrèrent dans la salle à manger ensoleillée, J remarqua que Blade regardait de tous côtés, embrassant tous les détails d'un seul regard pénétrant. Les tables rectangulaires. Les assiettes de carton et les couverts en plastique. Les nappes en papier. Les patients, dont certains se retournaient pour dévisager les nouveaux venus. Les médecins et les infirmières à la plus grande table. Que cherche-t-il ? se demanda J.

Colby leur fit signe en souriant. Ils passèrent entre les deux rangées de tables. Le murmure des conversations reprit. Quelques patients déjeunaient déjà, d'autres attendaient d'être servis. Des garçons de salle faisaient la navette entre la salle à manger et la cuisine, en courant. Trop peu de personnel. J vit là une indication de la pauvreté de cette clinique, une opération marginale du point de vue financier.

Colby se leva et leur serra la main. J remarqua (et il était sûr que Blade le remarquait aussi) que le maigre psychiatre avait les mains moites.

— Asseyez-vous, dit Colby d'une voix enjouée. Et où est la charmante madame Smythe-Evans ?

— Elle dort encore, répondit Blade en tirant une chaise.

Colby se rassit.

— Je suis sûr qu'elle pourra se faire servir plus tard.

— Sans aucun doute, répondit Blade.

J et lui étaient en face de Colby, les patients derrière eux. D'un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, J s'assura que les deux gardiens étaient là, puis il vit que Blade l'observait et se sentit embarrassé, sans savoir pourquoi.

Un silence tomba, que Blade rompit enfin :

— Ainsi, il y a plus de dix ans que je suis cinglé, n'est-ce pas ?

Colby sursauta.

— Qui vous a dit ça ?

— Si vous vouliez garder le secret, vous auriez dû vous débarrasser de tous les calendriers.

— Il n'y a pas si longtemps que vous êtes... cinglé, comme vous dites, murmura J.

— Combien de temps, alors ?

— Un peu plus d'une semaine.

Colby regarda fixement J, comme pour l'inviter à se taire.

— Il vaut mieux que ces choses se dévoilent dans des conditions contrôlées, au cours de la thérapie. Est-ce que votre mémoire commence à revenir, monsieur Blade ?

— C'est donc d'amnésie que je souffre. Non, je crains que ma mémoire ne revienne pas, mais j'ai des yeux pour voir.

Et des yeux très vifs, pensa J. Il se demanda depuis combien de temps Blade faisait l'idiot et observait, observait. D'ailleurs, il était bien capable de feindre de ne se souvenir de rien, même si sa mémoire était revenue. C'était un agent secret bien entraîné, bon Dieu ! Tromper était son affaire. Et ils ne pouvaient s'appuyer que sur les quelques réflexions isolées et peut-être trompeuses de Blade.

J le regarda, de profil, tentant de percer le secret de cette figure impassible.

— Est-ce que j'ai tué quelqu'un ? demanda brusquement Blade.

Colby se raidit mais ne répondit pas. J resta sans voix. Blade hocha lentement la tête.

— Je vois que oui.

— Comment l'avez-vous deviné ? demanda le psychiatre.

Blade, avec sa fourchette en plastique, désigna les deux gardiens.

— Vous me surveillez de trop près. Vous avez tous peur de moi. Je savais que j'avais dû faire quelque chose d'effroyable. Qui ai-je tué ?

— Ce n'était pas votre faute. Il vaut mieux que nous n'en parlions pas maintenant, bredouilla Colby, qui était devenu très pâle.

Blade était le seul à sourire, à la table.

CHAPITRE X

Le soir, après le dîner, Zoé et Blade montèrent, les gardiens habituels sur leurs talons, deux solides hommes en blanc armés de pistolets tranquilisants.

— Est-ce qu'ils te surveillent constamment, Dick ?

Il sourit ironiquement.

— Quand je suis enfermé dans ma chambre, la nuit, ils se contentent de jeter un coup d'œil toutes les demi-heures.

— Ils t'enferment toutes les nuits ?

— Oui. On m'enferme et on me surveille. Je suis sûr qu'il y avait quelqu'un devant ta chambre toute la nuit dernière, dit-il et il désigna une porte devant laquelle ils passaient. Ils gardent leurs armes là-dedans. Tu remarqueras le cadenas à combinaison. C'est une erreur.

— Une erreur ?

— De leur part. Colby garde ici des hommes des Services spéciaux et beaucoup d'entre nous savent s'y prendre, avec les serrures à combinaison. Le bon docteur est très bien dans sa partie mais le MI6 a bien fait de se débarrasser de lui. Il est trop négligent.

Blade ouvrit la porte de sa chambre et fit entrer Zoé. Quand il eut refermé il s'immobilisa un moment, un doigt sur les lèvres, puis il se détendit.

— Ils ne nous ont pas enfermés. Ça veut dire qu'ils vont monter la garde là dehors, dit-il en allant à la fenêtre. Tâche de ne pas dire d'obscénités. Nous ne voulons pas choquer la personne de service au poste d'écoute.

— Au poste d'écoute ?

— Bien sûr. Nous devons partir du principe qu'il y a des micros cachés, ici. Et naturellement les gros barreaux de la fenêtre sont équipés d'un système d'alarme. N'est-ce pas rassurant de voir qu'on prend si bien soin de nous ?

Elle le rejoignit à la fenêtre, regardant la couleur disparaître du ciel. Il lui enlaça les épaules et, une fois de plus, elle éprouva cette émotion ambivalente qu'il éveillait toujours en elle. Il était comme un

ours en cage, chaleureux, apparemment docile, mais pas apprivoisé, peut-être même dangereux. Méditait-il son évasion ? Une évasion était-elle possible ? Non, Richard Blade lui-même ne pourrait s'échapper de cette maison !

Il interrompit brusquement ses réflexions.

— Au dîner, Colby t'a appelée Mrs. Smythe-Evans. Est-ce que tu t'es mariée, pendant ces années que j'ai oubliées ? demanda-t-il nonchalamment, comme s'il parlait de la pluie ou du beau temps.

— Oui, mais tu dois bien comprendre...

— J'avais l'impression que tu allais te marier avec moi.

— Ce n'était pas possible !

— Pourquoi ?

— Tu étais un inconnu. Tout en toi était secret. Mais malgré cela, j'étais prête. C'est toi, une fois le premier enthousiasme passé, qui a reculé.

Une grimace imperceptible passa sur la figure de Blade et il ferma un instant les yeux.

— Je me rappelle des choses. Plus que je ne l'ai laissé voir. Je me souviens de bribes depuis... je ne sais pas. Mais je les chassais. C'est trop insensé pour être vrai.

— Tu t'es souvenu de quoi ?

— D'un appareil. Une espèce d'ordinateur qui m'envoie dans des univers inconnus.

— Ce n'est pas insensé, Dick. C'est vrai. C'est cet appareil qui a détruit notre amour, mais bien sûr je ne le savais pas à ce moment.

— C'est vrai ? Les hommes d'épée ? Les sociétés primitives ? Les monstres ? Je n'ai pas fait de cauchemars ?

— Tout est vrai.

Brusquement, le front de Blade se couvrit de sueur.

— Et le Ngaa ? Le Ngaa est vrai aussi ?

Il lâcha Zoé et recula, en l'observant avec attention. Elle lui prit la main.

— Oui, murmura-t-elle. Tu te souviens du Ngaa ?

— Non... Si... Je crois... Je vois une ville planant dans un ciel rouge sombre... un soleil agonisant... une planète calcinée dessous... une boule de feu bleu-blanc... des couloirs comme des cathédrales de cristal... un chaos de rêves. Ah, Zoé ! Soudain ma tête est pleine d'images, d'impossibles images ! Est-ce que j'ai réellement été là-bas ? Chez le Ngaa ?

— Oui ! J'aimerais tant te dire que le Ngaa n'est qu'un rêve, mais

je ne peux pas. C'est réel et c'est dangereux. Et il t'a suivi ici. Est-ce que tu t'en souviens aussi ?

Blade hocha lentement la tête, la figure sombre au crépuscule.

— Oui, je me souviens. J'étais dans un avion, au-dessus de Londres. Le Ngaa m'a attaqué, a pénétré dans mon esprit. Mais je l'ai chassé ! Bon Dieu, j'ai gagné la bataille !

Elle se jeta à son cou.

— Ah Dick ! C'est vrai ! Il faut que nous allions le dire à J et au Dr Colby !

Mais Blade la retint quand elle alla vers la porte et lui prit les épaules.

— Pas encore. Laisse-moi travailler seul à mes souvenirs, pendant un moment encore. Si je suis dérangé, ils pourraient m'échapper.

Est-ce qu'il s'adresse à moi ? se demanda-t-elle. Ou à ces microphones cachés qu'il imagine ?

— Ça ne te dérangerait pas si... si je restais avec toi ce soir ? hasarda-t-elle.

Il la contempla longuement, puis il demanda, l'air perplexe :

— Mais tu es mariée, n'est-ce pas ? Il me semble même me souvenir que tu as des enfants.

Elle ne put soutenir son regard et se détourna.

— Je suis veuve. Tu ne te souviens pas ?

— Non, je...

— Mes enfants sont morts, tués par le Ngaa. Tu ne t'en souviens pas non plus ? murmura-t-elle les yeux pleins de larmes. Tu ne te rappelles pas comment tout ce que j'avais, toute ma vie soigneusement et péniblement organisée, a été calciné en une seule nuit ? Je t'envie ton amnésie. Dieu, que je voudrais oublier ! Tout oublier !

L'engourdissement dans lequel elle avait sombré depuis l'incendie la quittait enfin, remplacé par une douleur insoutenable. Elle s'arracha à l'étreinte de Blade et alla se jeter en sanglotant sur le lit.

Blade s'approcha, lui posa une main sur l'épaule et murmura :

— Je ne peux pas te rendre ce que tu as perdu, mais je peux peut-être te venger. Le Ngaa est puissant, oui, mais pas omnipotent. Je crois pouvoir le tuer.

Elle se redressa et le serra contre elle en criant :

— Non, Dick ! N'essaye pas de lutter seul contre cette Chose ! Elle te tuera !

Désespérément, elle l'embrassa mais il restait lointain, l'esprit ailleurs.

— Ça ne me tuera pas. Je connais sa faiblesse.

« Il a déjà un projet », se dit-elle. Alors elle l'embrassa encore, avec passion, et cette fois il lui rendit son baiser. Ils firent l'amour à moitié habillés, comme s'ils craignaient de ne pas avoir assez de temps. Quand elle quitta la chambre de Blade pour regagner la sienne, elle entendit les gardiens fermer sa porte à clef.

Le « standardiste » leva les yeux quand J entra et il commença à ôter ses écouteurs.

— Non, non, dit J, je ne fais que passer.

Déçu, l'agent désigna l'amplificateur sur la table.

— Il ne se passe rien. Que des ronflements. Blade dort comme un cheval ivrogne. Vous voulez écouter ?

— Non merci.

— Quelle heure est-il ?

J tira sa montre de gousset.

— Un peu plus de deux heures.

— Vous ne trouvez pas curieux, monsieur, que les gens s'imaginent que les agents secrets mènent une vie si passionnante ? Ils ne se doutent pas qu'on s'ennuie à crever, la plupart du temps.

— S'ils le savaient, nous ne pourrions jamais recruter personne, mon vieux.

— Non, sans doute.

— Bon, eh bien bonne nuit.

— Bonsoir, monsieur.

J ouvrit la porte. La clinique était tellement silencieuse qu'on pouvait entendre nettement le bruit lointain d'un train de marchandises traversant Berkeley. J était quelque peu soulagé, maintenant que plusieurs de ses hommes, arrivés par avion de Londres, avaient pris la relève pour surveiller Blade. Le personnel de Colby n'avait pas l'esprit particulièrement vif et on ne pouvait être franc avec ces gens.

— Attendez, monsieur ! dit soudain l'agent à l'écoute.

J rentra dans la pièce et ferma la porte.

— Qu'y a-t-il ?

— Blade parle en dormant.

— Si ce n'est que ça...

— Non, non, il crie. Le Ngaa ! Le Ngaa ! Il s'agite beaucoup. Écoutez-le !

— Non, je ne... Oh, si vous y tenez.

J accepta les écouteurs et les plaça sur ses oreilles.

Il reconnut le murmure de Blade mais ne put comprendre ce qu'il disait, à part le mot « Ngaa ». Les ressorts du lit grinçaient violemment.

Soudain, le silence se fit. J allait ôter les écouteurs quand Blade se remit à parler, cette fois clairement, comme un homme bien éveillé.

— Le Ngaa, dit-il calmement, sans aucune crainte.

J perçut alors un son qu'il allait entendre et réentendre dans ses cauchemars jusqu'à la fin de ses jours, la voix du Ngaa, semblable au vent, au murmure des feuilles, à une vaste multitude de voix chuchotantes murmurant en chœur :

— Oui, nous sommes le Ngaa.

— Que voulez-vous ? demanda Blade.

— Ouvre-nous la voie. Laisse-nous passer.

— Jamais !

— Nous sommes à notre porte. Laisse-nous passer.

— Non.

— Nous t'avons bien servi. Nous avons supprimé ton rival, nous avons tout organisé comme c'était autrefois quand tu étais heureux. Maintenant tu dois respecter ta part de l'accord.

— Je n'ai conclu aucun accord.

— Si ! Dans ton subconscient ! Nous lisons tes désirs, nous écoutons tes prières muettes et parce que nous ressemblons beaucoup à l'être que tu appelles Dieu, nous avons répondu. Veux-tu autre chose ? Ne dis rien. Nous le verrons dans ton esprit et nous l'exaucerons. Nous exaucerons tes vœux, quels qu'ils soient. Mais comme nous te servons, tu dois nous servir. Évade-toi ! Nous t'aiderons. Retourne à Londres. Mets l'ordinateur en marche et viens à nous. Aide-nous à envahir ta dimension de tout notre pouvoir, à nous installer dans ton monde. Notre planète est morte et notre soleil agonise. Ta planète est verte et tentante. Ta planète a de l'air, de l'eau, de la vie. Viens vers nous ! Viens !

— Non.

La multitude de chuchotements faiblit.

— Tout ce que tu désires, consciemment ou dans tes rêves, nous pouvons te le donner. Viens. Viens...

Ils étaient maintenant à peine audibles.

— Votre temps s'écoule plus vite que le mien, Ngaas, et votre temps touche à sa fin. Je n'irai pas vers vous. Je vous laisserai dans

votre ville de cristal dans le ciel, au-dessus de la planète que vous avez calcinée et privée de toute vie, je vous y laisserai mourir.

Les Ngaas répondirent dans un faible soupir :

— Tu changeras d'avis, Richard Blade, et bientôt.

Quand il n'entendit plus rien, J ôta les écouteurs. Il s'aperçut alors que les poils sur le dos de sa main étaient dressés et ondulaient. Surpris, il regarda autour de lui. La pièce fut baignée, un instant, dans une pâle clarté bleue.

La lueur s'éteignit. Les poils se couchèrent. Le Ngaa, apparemment, était parti.

— Suivez-moi, ordonna J.

L'agent le suivit dans le couloir, dans l'escalier, jusqu'à la chambre de Blade.

— Richard ! appela J. Vous allez bien ?

— Très bien, répondit Blade.

J ouvrit la porte et entra. Blade avait allumé la lampe de chevet et il était assis dans son lit, soutenu par les oreillers. Il considéra J avec amusement.

— Ainsi, vous avez bien caché des micros ici.

— Naturellement ! Me prenez-vous pour un imbécile ? Le Ngaa était-il là, à l'instant ?

— Vous l'avez entendu parler, n'est-ce pas ?

— Oui, grommela J. J'ai entendu aussi que vous lui parliez comme si votre mémoire était complètement revenue.

— En effet.

— Et vous ne m'en avez rien dit !

— Le dernier maillon vient à peine de se mettre en place. Je sais pourquoi je ne me souvenais de rien. Le Ngaa ! Le Ngaa m'a parlé tout bas, là-bas dans la cité de cristal, en me répétant inlassablement les mêmes choses, en me montrant des visions, ou des rêves ; en me faisant croire que c'était la réalité. Le Ngaa m'a hypnotisé ! Voilà *l'explication*. Le Ngaa m'a hypnotisé pour que j'oublie, et puis a tenté de m'hypnotiser pour que j'obéisse mais j'ai résisté. Le Ngaa a envoyé des visions d'horreur, d'épouvantables cauchemars tirés de mon propre subconscient, pour me forcer à obéir mais j'ai résisté. Je ne sais comment, je lui ai résisté. La Chose n'a rien pu contre moi.

— La Chose ?

— Le Ngaa n'est pas un être vivant.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il n'y a rien de comparable dans notre dimension mais c'est un

peu comme un esprit désincarné, stimulé par des moyens artificiels, un peu comme... comme un ordinateur.

Blade se réveilla avec un sentiment de satisfaction et resta un long moment allongé, contemplant le plafond. Le soleil inondait sa chambre. Des oiseaux chantaient. Au loin, il entendait le bruit de vaisselle du petit déjeuner.

J'ai gagné, pensa-t-il.

Le temps était contre le Ngaa. Il deviendrait de plus en plus faible, il finirait par perdre sa faculté de se manifester dans le continuum espace-temps normal. Alors, piégé dans sa propre dimension où une minute terrestre équivalait à de nombreuses heures ultra-dimensionnelles, le Ngaa serait un jour détruit par la nova de son soleil.

Victoire automatique !

Un Blade plus jeune, plus téméraire, aurait pu être déçu du manque d'action et d'aventure, mais il avait appris la valeur d'une victoire qui n'épuisait pas les ressources, qui ne le laissait pas moins apte à relever les défis de l'avenir.

On frappa à sa porte.

— Entrez !

La clef tourna dans la serrure et J apparut, en glissant la clef dans la poche de son gilet.

— Bonjour, Richard. Vous avez bonne mine.

— Je me sens très bien.

— Assez bien pour affronter un enquêteur du gouvernement ? Assez bien pour convaincre ce type que vous avez toute votre raison ?

— Un enquêteur du gouvernement ? s'étonna Blade en se levant.

— Oui. Peut-être plusieurs. Le Premier ministre nous a donné un ultimatum. Si vous n'avez pas recouvré suffisamment la raison pour passer tous les tests, il mettra fin une fois pour toutes au projet Dimension X. La date limite est dans quatre jours seulement. En attendant, vous restez enfermé ici. En particulier, vous ne devez sous aucun prétexte retourner à Londres ou avoir quoi que ce soit à faire avec l'ordinateur Kali. Ce sont les ordres !

Blade enfila son pantalon et son tee-shirt blancs.

— Saine précaution, mais guère nécessaire. Pourquoi voudrais-je retourner vers Kali ? Et même si je le voulais, comment est-ce que je m'échapperais de votre petite prison douillette ? Comment est-ce que je parviendrais d'ici jusqu'en Angleterre ? C'est typiquement britannique de la part du Premier ministre de m'interdire de faire

quelque chose que je ne veux et ne peux pas faire !

— Heureux de voir que vous le prenez comme ça, mon vieux, dit J en lui donnant une claque sur l'épaule. Vous êtes complètement remis, on dirait ?

— Complètement.

— Parfait ! Après le petit déjeuner, je téléphonerai à Downing Street pour leur dire d'envoyer immédiatement leurs examinateurs. Nous arracherons le projet à la destruction à la dernière seconde, dans le plus pur style des mélodrames victoriens !

Une chaleur et une exubérance surprenantes remplaçaient la réserve habituelle de J. Blade fronça les sourcils.

— Et ensuite, la représentation continuera à la Tour de Londres ?

— Naturellement. Vous n'êtes pas d'accord ?

— Je crois qu'il ne serait pas prudent d'utiliser Kali avant assez longtemps. Du moins pas avec le programme actuel.

— Ah ? À cause du Ngaa ?

— Précisément. Le Ngaa est puissant, dangereux et... et désespéré. Pouvons-nous prendre le risque de lui ouvrir une porte pour qu'il entre dans notre dimension ?

— Certainement pas.

Les deux hommes sortirent ensemble de la chambre. Deux gardiens attendaient dehors. Même à présent, alors que Richard Blade était redevenu lui-même, J prit la précaution absurde de fermer la porte à clef.

Ils descendirent à la salle à manger.

Blade regarda autour de lui, avec une soudaine inquiétude.

— Où est Zoé ?

Colby, à la table principale, leva les yeux.

— Je ne l'ai pas vue ce matin. Elle doit être encore dans sa chambre.

Blade tourna les talons et se précipita dans l'escalier. Les gardiens sursautèrent et mirent la main à leur pistolet tranquilisant, mais J leur fit signe de ne pas tirer. Blade passa devant eux si vite qu'il faillit les renverser et monta quatre à quatre, J haletant sur ses talons.

Blade interpella un employé qui passait dans le couloir.

— Avez-vous vu Mrs. Smythe-Evans ?

Interloqué, l'homme le regarda.

— Oui, bien sûr.

— Dans sa chambre ?

— Non, elle est sortie il y a deux minutes.

— Où est-elle allée ?

— Elle est descendue par l'escalier de service, mais c'est curieux que vous me posiez cette question.

— Curieux ? Pourquoi ?

— Mais... Parce qu'elle était avec vous, monsieur Blade.

Le cœur serré d'appréhension, Blade bouscula l'employé et se rua dans l'escalier de service. À la stupéfaction du personnel de la cuisine, il bondit entre les tables, les réfrigérateurs et les fourneaux et fit irruption sur le perron de derrière.

À demi aveuglé par le soleil, il faillit trébucher et tomber sur les marches puis il s'arrêta, une main abritant ses yeux, pour regarder du côté des tennis et des bois de pins et d'eucalyptus. Il n'y avait personne en vue. Il jura tout bas.

Puis il entendit un rire familial, dans le lointain, venant du jardin. Le rire de Zoé !

Alors que les gardiens arrivaient, rouges d'avoir couru, sur le perron, Blade repartit en courant et contourna la maison.

Il passa à côté du mât sans drapeau, galopa sur les dalles disjointes de l'allée, vers le portail où il apercevait des gardiens armés en uniforme vert, qui se tournaient dans sa direction.

Puis il vit Zoé.

Elle était presque au portail, marchant d'un pas léger, avec sa blouse blanche d'infirmière, le dos tourné. Un grand homme musclé, en tee-shirt et pantalon blancs, marchait à côté d'elle. Blade n'eut pas de mal à le reconnaître.

— Moi-même, souffla-t-il en pensant : *Et pourtant pas moi ! Le Ngaa !*

Blade se remit à courir en hurlant :

— Zoé ! Zoé ! Attends !

Elle s'arrêta, tourna la tête et ses yeux s'arrondirent.

— Zoé ! cria Blade. Ne pars pas avec lui !

Elle le regarda, puis son regard perplexe se posa sur l'homme à côté d'elle.

L'homme se retourna, et sourit triomphalement, avec le visage de Blade. Il saisit Zoé par le bras. Elle poussa un cri perçant et tenta de se dégager.

Désespérément, Blade força son allure.

Il allait les atteindre quand, dans un bruit de détonation, ils disparurent.

Fou d'angoisse et de douleur, Blade se jeta à plat ventre sur les dalles, à l'endroit où ils avaient été, les mains crispées sur les herbes folles poussant dans les fissures.

Les herbes étaient noircies et cassantes, comme calcinées, et les dalles encore brûlantes...

Blade sentit une odeur, faible mais distincte, une âcre senteur d'ozone.

CHAPITRE XI

Londres et Berkeley ont un point commun : le brouillard.

Le climat normal de Berkeley, c'est le brouillard d'été et la pluie d'hiver. Mais une longue période de sécheresse avait tout bouleversé et changé la météorologie en théorie des jeux de hasard. La brume montait tous les soirs, malgré la saison, et au lieu de venir de l'océan elle s'amassait par les froides nuits sans vent au-dessus des marais à l'est de Berkeley pour cascader à l'aube par les cols de la chaîne côtière sur la ville endormie et la baie de San Francisco.

Blade, étendu sur son lit tout habillé et bien réveillé, regardait le brouillard derrière ses vitres.

Et ronflait.

Les ronflements étaient destinés à J et à quiconque occupait le poste d'écoute. Le brouillard était-il assez opaque maintenant ?

Bientôt, il allait commencer à se dissiper avec les premiers rayons du soleil.

Il était temps de passer à l'action.

Ronflant toujours de bon cœur, Blade se leva avec précaution et, en chaussettes, alla sans bruit jusqu'à la porte. Il interrompit une seconde ses ronflements pour écouter, puis il commença à dévisser les plaques des gonds, celles du haut d'abord.

Il retourna jusqu'à son lit pour prendre la taie d'oreiller, dans laquelle il mit ses chaussures de tennis et s'allongea un moment avant de se retourner lourdement pour donner l'impression qu'il changeait de position en dormant.

Il cessa de ronfler et attendit.

Rien ne se passa.

Il se releva et retourna sans bruit à la porte. D'une poche il tira un bout de fil de cuivre, qu'il avait extrait du fil électrique de sa lampe de chevet. Il était très mince, juste quelques brins tordus soigneusement séparés du reste, mais il était sûr que ce serait assez solide pour ce qu'il comptait en faire.

Blade enroula le fil de cuivre autour du gond et ouvrit doucement

la porte de ce côté-là. La chambre, heureusement pour lui, n'avait pas été prévue pour la détention d'un prisonnier résolu à s'évader. Colby n'avait pas pris la peine de « fortifier » la pièce.

Blade se glissa dans la pénombre du couloir, puis à l'aide du fil, il ramena la porte de manière à ce que l'on ne puisse voir, de l'extérieur, que les vis des gonds avaient été enlevées. Souriant avec satisfaction il tira sur le fil de cuivre et le fourra dans sa poche.

Toujours en chaussettes il se dirigea rapidement vers le débarras où étaient rangés les pistolets tranquillisants. Le cadenas à combinaison ne lui posa pas de problèmes ; à la première tentative, le déclic imperceptible lui échappa et il dut recommencer. Mais la deuxième fois il s'ouvrit aisément.

Il entra et trouva six pistolets. De ses mains puissantes, il en tordit légèrement les canons pour les empêcher de tirer juste, sauf pour le sixième qu'il laissa intact et fourra dans sa taie, ainsi que plusieurs boîtes de fléchettes tranquillisantes. Il se disait que si elles avaient été préparées pour lui, elles devraient être assez puissantes pour endormir instantanément n'importe qui.

Se souvenant que le gardien n'allait pas tarder à passer pour jeter un coup d'œil à sa chambre, Blade quitta le débarras, le referma rapidement et descendit par l'escalier de service à la cuisine obscure. Guidé surtout par ses souvenirs, il se faufila entre les tables et les fourneaux jusqu'à l'office où, de mémoire (avant même de s'être remis à parler, il avait tout observé avec attention) il trouva le système d'alarme et le neutralisa.

Il ouvrit ensuite la porte de service et se glissa dehors. Jusque-là, tout allait bien.

Il enfila ses chaussures de tennis, attacha la taie d'oreiller à sa ceinture et descendit du perron. Ramassé sur lui-même, il contourna la maison, s'arrêta au coin pour regarder et écouter, et s'avança dans le jardin.

Il aperçut au loin une tache de lumière diffuse près du portail, où les gardiens parlaient à voix basse. Il ne put entendre ce qu'ils disaient mais le ton ennuyé révélait qu'ils ne se doutaient absolument pas de ses intentions. Blade considéra le brouillard, l'éclairage. Une vague lumière jaunâtre tombait du perron de devant mais ne suffisait pas à illuminer ce qui l'intéressait, le mât du drapeau.

Il courut sur les dalles de l'allée et l'empoigna fermement. Le mât était mieux planté qu'il ne s'y attendait mais après trois bons tiraillements, les pieds bien plantés de chaque côté, il réussit à le déraciner, avec un léger bruit de craquement.

Il eut peur que les gardiens l'aient entendu, mais non, ils

continuaient de parler sur le même ton.

Blade, tenant le mât à deux mains, courut sur les dalles disjointes vers le grillage. En pénétrant sous les arbres, d'un côté de l'allée, il se fia de nouveau à sa mémoire pour le guider. Dans la nuit et le brouillard, ses yeux ne lui étaient pas d'un grand secours. Il savait que le grillage se dressait un peu plus loin, couronné de barbelés.

Il posa par terre la base du mât puis il l'inclina avec précaution, pour chercher par où il devait le tenir. Là ? Non, un peu plus haut. Voilà.

Il le souleva, le soupesa pour trouver le bon équilibre, puis, le tenant parallèle au sol, il se remit en marche vers la clôture invisible en prenant garde de ne rien frôler avec sa perche.

Le grillage surgit du brouillard, exactement là où il espérait le trouver.

Il le mesura des yeux puis recula pour prendre son élan. Le saut devait être parfait la première fois. Il n'aurait certainement pas une seconde chance.

Blade pivota, balança le mât en position, aspira profondément et s'élança. Même à présent, courant à toute vitesse, il faisait très peu de bruit, moins que les gardiens lointains qui venaient d'éclater de rire, probablement à la suite d'une grasse plaisanterie.

La clôture se dressa dans le brouillard.

La pointe du mât s'abaissa, s'enfonça dans la terre. Blade, solidement accroché, s'éleva dans les airs et, au sommet de l'arc, il repoussa le mât et se projeta en avant.

Les barbelés lui griffèrent le coude au moment où il plongeait.

En atterrissant il tenta un roulé-boulé de parachutiste mais le sol le frappa avec une violence qui lui coupa la respiration et lui fit voir trente-six chandelles. Sans l'épaisse couche d'aiguilles de pin, il aurait facilement pu s'enfoncer une côte.

De l'autre côté du grillage, le mât tomba bruyamment.

La conversation des gardiens se tut.

Le faisceau d'une torche se balançait à droite et à gauche dans le brouillard. Blade roula sur lui-même et s'immobilisa à plat ventre en entendant des pas lourds. Les gardiens s'approchaient. Leur lumière passa au-dessus du mât à terre mais ils ne parurent pas le voir.

— Il n'y a rien, dit le premier.

— Bof, y a toujours des drôles de bruits par ici, la nuit. C'était peut-être une biche. Il y en a beaucoup qui descendent en ville, à cause de la sécheresse. Il n'y a plus rien de vert dans la forêt.

— Ouais, probable. Ça devait être une biche.

Les deux hommes rebroussèrent chemin vers le portail. Blade respira.

Quand il eut repris haleine, il s'éloigna en rampant, écoutant la conversation assourdie des gardiens, escalada une clôture de bois et retomba comme un chat dans une cour. Il longea une petite villa et se trouva dans une rue étroite et sinueuse où des voitures étaient garées, deux roues sur le trottoir, faiblement éclairée par de rares lampadaires.

Blade, son anxiété remplacée par de la jubilation, ne pouvait croire que son évasion avait été si facile. Il choisit une direction au hasard et se mit à courir, à longues foulées régulières de coureur de fond, s'arrêtant de temps en temps pour se tapir dans des buissons quand ses yeux ou ses oreilles l'avertissaient de l'approche d'une voiture.

Quand il eut couvert ainsi quatre à cinq kilomètres, il arriva en vue d'une petite maison à un étage. Par la grande baie, il aperçut à l'intérieur la lumière clignotante d'un écran de télévision.

Blade se mit au pas, entra dans le jardin, monta sur le perron et sonna à la porte. Il entendit une bête rugir à la télévision, une femme hurler et puis des pas. Un judas s'ouvrit à hauteur de ses yeux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda une voix bourrue.

Blade recula pour que l'homme puisse le voir, en expliquant :

— Je m'appelle Howard Devere. Je suis ambulancier. Nous avons eu un accident, un peu plus loin sur la route. Est-ce que je pourrais téléphoner, s'il vous plaît ?

— Ma foi... Bon, d'accord, entrez.

L'homme ouvrit de mauvaise grâce, après avoir tiré des verrous et décroché une chaîne de sûreté.

— Le téléphone est là dans le vestibule.

Blade passa devant lui, en remarquant qu'il était chauve, d'âge plus que mûr, et portait un tee-shirt décoré d'une image de Donald Duck.

— J'ai vu de la lumière chez vous, n'est-ce pas...

— Ouais, grommela l'homme en bâillant. Je ne pouvais pas dormir alors je me suis relevé pour regarder ce truc de la Créature. Vous savez ce que c'est ?

— Oui, je sais ce que c'est.

Blade décrocha le téléphone. L'homme restait là, espérant sans doute écouter la conversation.

— Vous permettez ? dit sèchement Blade et l'homme se retira dans son salon en marmonnant.

La télévision continuait de rugir, de hurler et de diffuser une musique discordante.

Blade forma un numéro, en se disant : « Ça fait quinze ans. J'espère qu'ils fonctionnent toujours à ce numéro. »

Il obtint une réponse à la deuxième sonnerie.

— Tomcat Skip Tracer Service.

La voix était cultivée, légèrement méprisante. Dieu soit loué, pensa Blade, et puis il se dit qu'il avait eu tort de s'inquiéter. Le Tomcat Skip Tracer Service était la couverture d'une agence clandestine de la CIA. Une fois ouvert, un commerce de couverture de la CIA ne ferme jamais, même s'il ne gagne pas d'argent et ne sert pas à grand-chose comme instrument de renseignements, le principe étant qu'un jour, peut-être, il sera utile.

— Ici Richard Blade. J'ai besoin d'aide. Pouvez-vous me mettre en communication avec Ordway ?

Il y eut un silence, puis la voix au bout du fil observa :

— Ça fait un bail qu'on n'a plus eu de vos nouvelles, Dick.

— Si je fais bien mon boulot, vous n'êtes pas censés entendre parler de moi.

— Très juste. D'accord, je vous passe Ordway, mais j'espère que vous avez vraiment de gros pépins. Sinon vous allez en avoir. Ordway n'aime pas qu'on le dérange quand il dort.

Dans l'ancienne salle de gymnastique de l'école de danse, qu'on avait transformée pour lui en bureau provisoire, J était au téléphone, le front soucieux. La lumière crue accentuait son teint plombé et ses yeux cernés.

— Lord Leighton. C'est vous ? demanda-t-il.

— Bien sûr que c'est moi. Qui voulez-vous que ce soit ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas. Écoutez, Leighton...

— Vous paraissez bouleversé, mon vieux. Est-ce qu'il y a eu encore une catastrophe, là-bas ?

J soupira et s'épongea le front.

— Précisément. Deux nouvelles catastrophes, même.

— Une à la fois, s'il vous plaît, en me permettant de respirer entre les deux. Laissez-moi savourer pleinement la première avant de m'assener la seconde.

J nota avec irritation que l'amère ironie de Leighton se réveillait dans les moments de tension.

— La première, c'est Zoé. Elle a disparu.

— Une fugue, probablement, pour s’amuser un peu.

— Non. Elle a littéralement disparu, évaporée sous les yeux de témoins.

— Que me chantez-vous là ? Un tour de passe-passe, un truc magique pour vous ridiculiser.

— Le magicien, dans ce cas, était le Ngaa.

— Je vois. C’est différent. Est-ce que le Ngaa a imaginé d’autres mauvais tours ?

— Celui-là ne vous suffit pas ?

— Vous parlez de deux catastrophes. Quelle est l’autre ?

— Blade a disparu aussi.

— Comme ça ? Devant des témoins ?

— Non, il s’est évadé.

Leighton pouffa.

— Vraiment ? Sous le nez du chef du MI6 et d’une brigade de nos meilleurs barbouzes ? Évadé d’une clinique de haute sécurité ? Eh bien bravo !

— Ce n’est pas de notre faute. Cette bâtisse n’a jamais été faite pour retenir un homme comme Blade. Ah, si seulement j’avais insisté pour qu’on mette une véritable porte à sa chambre !

— Il se serait évadé quand même. Vous le savez bien. Il lui aurait fallu dix minutes au lieu de cinq ou je ne sais combien, mais qu’une porte soit décente ou indécente, ça n’a jamais empêché ce garçon de partir s’il le voulait.

— Vous avez sans doute raison, mais vous devez bien comprendre que pour nous, ça change tout. Nous ne pouvons pas faire venir ces enquêteurs du Premier ministre pour examiner Blade, maintenant.

— Qu’est-ce que vous voulez que j’y fasse ?

— Arrêtez-les ! Faites-les patienter, je ne sais pas !

— Mon cher ami, ils sont déjà partis. Ils doivent être au milieu de l’Atlantique, maintenant.

— Mon Dieu !

— Deviendriez-vous dévot ? On dit qu’il n’y a pas d’athées en première ligne et, dans un sens, nous y sommes, n’est-ce pas ?

— Bon Dieu, Leighton, comment pouvez-vous plaisanter ?

— J’ai renoncé à tout espoir. Vous devriez essayer. C’est épataant pour les nerfs.

— Renoncé ? Mais...

— Si vous en avez fini avec vos catastrophes, j’aimerais vous

parler des miennes.

— Ah non ! Ne me dites pas...

— Mais si, mais si. Le bon docteur Ferguson, l'homme aux effroyables chemises hawaïennes, a été pris d'une crise aiguë de patriotisme, il s'est précipité à Downing Street et il a tout déballe.

— Alors le Premier ministre est au courant...

— Du Ngaa ? Oui !

— Mon Dieu !

— Voilà que ça vous reprend ! Vous commencez à m'inquiéter, J.

— Le Premier ministre, Leighton ! Comment a-t-il réagi ?

— Comme on pouvait s'y attendre. Il met fin au projet. Vous pouvez oublier la date limite. Vous pouvez tout oublier. Dans un peu plus de vingt-quatre heures, les casseurs du Premier ministre seront ici avec des marteaux d'enclume pour démolir Kali et réduire en charpie le laboratoire souterrain. Vous voulez me demander ce que je compte faire ? Rien du tout. Je bois, J. Je bois un excellent cognac. Quand les hommes du Premier ministre arriveront, ils me trouveront ivre-mort ou carrément mort, ou, au pire, dans un état avancé de delirium tremens. Je vous recommande vivement ce remède, J. Quant à votre ami Blade, je vous suggère d'appeler tout simplement la police ou les sheriffs locaux, sheriffs adjoints, prévôts et autres gardiens de l'ordre chargés de faire régner la justice au Far-West. Qu'ils lâchent donc leurs chiens ! Je suis sûr qu'ils auront débusqué Blade en un rien de temps.

— Mais la sécurité...

— La sécurité ? s'esclaffa Leighton. Mais, mon cher ami, la sécurité suppose qu'il nous reste des secrets à garder !

J entendit un tintement de verre et un glouglou. Il se sentait soudain inexplicablement vieux, fatigué. Si le projet est supprimé, se demanda-t-il, comment est-ce que Leighton va vivre ?

— Avez-vous encore de mauvaises nouvelles pour troubler la retraite bien méritée d'un vieillard ? grogna Lord L.

— Ma foi non.

— Alors, avec votre permission, je vous quitte.

Et le vieux savant raccrocha.

J resta un moment hébété, le combiné à la main, puis il raccrocha aussi.

Leighton a raison, se dit-il, je devrais avertir la police. Un avis général de recherches devrait aboutir à l'arrestation de Blade en quelques heures. Après tout, il ne pouvait quitter le pays sans argent

ni passeport, et avec cette absurde tenue blanche, il se ferait remarquer n'importe où. Blade était armé, bien sûr, mais seulement d'un pistolet à air comprimé tirant des fléchettes tranquillisantes qui ne pouvaient toucher personne à plus de cinq ou six mètres. Il ne pouvait aller loin. Fort probablement, il devait encore se cacher dans le quartier.

Pendant un instant, J envisagea la possibilité que Blade pourrait retourner à Londres. Mais comment ? Et même s'il y arrivait, il n'avait aucun moyen de pénétrer dans le complexe souterrain. Et s'il y parvenait il n'y trouverait que des ruines.

Cependant, si Blade pensait que le Ngaa, avait emporté Zoé dans sa propre dimension... J chassa cette pensée, mais elle revint avec insistance. Oui, alors Richard pourrait fort bien tenter de gagner Londres...

Soudain, J comprit que Blade aurait un moyen.

Il ferma les yeux, cherchant dans ses souvenirs un numéro de téléphone qu'il n'avait pas formé depuis quinze ans. Espérant que sa mémoire était fidèle, il décrocha.

— Tomcat Skip Tracer Service.

— Ici J du MI6. Pouvez-vous me mettre en communication avec Ordway ?

— Tout de suite, monsieur.

J poussa un soupir de soulagement et se félicita de sa mémoire. Il entendit divers déclics, puis une sonnerie. Ordway, naturellement, n'était pas dans le même immeuble que le Skip Tracer Service. Il pouvait être n'importe où au monde.

— Allô ?

La voix était familière, aimable, presque douce avec un soupçon d'accent du Sud.

— Ordway ?

— Lui-même.

— Ici J du MI6.

— Oui, j'ai reconnu votre voix. J'ai reçu un rapport, m'apprenant que vous étiez dans la région de la baie de San Francisco. Vous êtes dans la minable clinique de Saxton Colby, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet...

Ordway aimait toujours se vanter, comme tous ces crétins de la CIA, pensa J. Un agent britannique n'aurait jamais révélé qu'il savait que J était dans la région. Un agent britannique se serait assuré que l'information était à sens unique.

— Je pensais bien que vous téléphoneriez si vous en aviez le temps. Vous voulez qu'on dîne ensemble ? Pour parler du bon vieux temps ?

Ordway était charmant, comme toujours. Charmant, charmant ! Mais jamais tout à fait un gentleman.

— Non, répondit J en essayant d'être encore plus charmant. Je vous appelle à cause d'un petit problème que nous avons.

— Ah oui ?

— Vous vous rappelez Richard Blade ? Le garçon qui était avec moi la dernière fois ?

— Un sacré agent. Je ne peux pas l'oublier.

— Oui. Certainement. Nous l'avions ici à la clinique de Colby... en observation et pour... un traitement.

— Vous m'en direz tant ! C'est assez dramatique, ça.

— Non, non, rien de bien grave. Simple fatigue nerveuse, il a besoin de repos...

J était embarrassé. Il n'aimait pas mentir à propos de Blade, mais il sentait que la vérité ne serait pas crue. Son compromis pourtant manquait de la conviction et de la sincérité que l'on met dans un mensonge bien préparé.

— Je suis navré mais je ne...

— En un mot, Ordway, il s'est échappé et nous aimerions le retrouver. Il risque de blesser quelqu'un, ou lui-même. Il n'a pas toute sa tête à lui, voyez-vous.

— Je comprends.

— J'ai pensé que puisqu'il était un de vos vieux amis, pour ainsi dire, il pourrait essayer de vous contacter.

— Ça me paraît raisonnable.

— Alors, vous avez eu de ses nouvelles ?

— Non.

— S'il vous fait signe, voulez-vous m'appeler ?

— Naturellement.

— Je vais vous donner le numéro.

— Je l'ai déjà, si vous êtes encore à la clinique.

— Oui, j'y suis, et pourriez-vous repasser la consigne ? Le faire chercher par vos hommes ? J'ai sa photo et ses empreintes.

— Moi aussi.

Cette assurance exaspéra J mais il répondit tout à fait calmement :

— Ne lui faites pas de mal, Ordway, mais amenez-le nous dès que

vous pourrez.

— Vous pouvez compter sur moi.

— Merci.

— De rien. Je suis heureux de travailler de nouveau avec vous, mon cher J.

Après avoir raccroché, J réfléchit un moment avant de rassembler son courage pour appeler un autre numéro.

— Allô ? C'est bien la police de Berkeley ?

Glen Ordway de la CIA repoussa le téléphone d'un air songeur et regarda son invité, confortablement assis dans un fauteuil de cuir noir sous une toile cubiste de Picasso.

— Que prendrez-vous ? demanda-t-il avec un grand sourire.

— Une fine à l'eau, répondit Richard Blade.

CHAPITRE XII

Glen Ordway était un mulâtre, petit, nerveux, un mélange racial idéal pour le travail de renseignement dans un monde où, de plus en plus, les choses sérieuses se passaient dans les pays qu'il est convenu d'appeler du Tiers Monde. Ordway pouvait être un Africain parmi des Africains, un Arabe parmi des Arabes, un Espagnol d'origine mauresque parmi des Espagnols, un Sud-Américain en Amérique du Sud et même un Oriental en Extrême-Orient ou un Italien en Italie. Il n'avait pas besoin de maquillage ni de déguisement, simplement d'une petite adaptation d'attitude et de langage. Il parlait couramment vingt-sept langues. Comme il était maintenant aux États-Unis, il avait l'accent, les manières et l'aspect d'un Noir américain, du moins quand il se promenait dans les rues d'Oakland où il avait un appartement.

Ses voisins le prenaient pour un musicien de *jazz*, fort probablement, ou encore pour un proxénète de haut vol, avec son pantalon bleu pâle, son blazer marine, sa chemise de soie blanche, ses chaussures à semelle plate-forme et ses immenses lunettes noires.

— Votre verre, Blade, dit Ordway avec un accent britannique.

Comme toujours, et presque inconsciemment, il copiait la façon de parler et de se comporter de la personne avec qui il était.

— Merci, Glen. Et pas seulement pour le verre, dit Blade en jetant un coup d'œil au téléphone blanc à touches, posé gracieusement sur le bureau design en acier noir.

— Vous ne souhaitez pas être retrouvé, par conséquent vous ne le serez pas, répondit Ordway et il leva son verre de whisky. À la déroute du MI6 !

Ils trinquèrent et burent une gorgée.

— J'espère que ça ne vous causera pas d'ennuis.

— Aucun, assura l'homme de la CIA. Vous savez bien que nous ne portons pas la Vieille Firme dans notre cœur. (La Vieille Firme, c'était le surnom donné aux services secrets britanniques.) Mon chef de groupe m'accordera probablement dix bons points pour ça. Lui et moi sommes d'accord sur bien des choses, y compris l'opinion que votre chef est un âne pompeux qui devrait être à la retraite depuis

longtemps.

Glen vida son verre et alla au bar se resservir.

— Je suppose que vous comptez disparaître de la circulation pendant un moment. Je peux vous fournir un passeport et des papiers à un nouveau nom, ainsi qu'un nouveau passé. Nos plasticiens peuvent vous donner une nouvelle figure, si vous en avez besoin. Et si vous cherchez du travail, la Compagnie se fera un plaisir d'employer un garçon comme vous. Où aimeriez-vous refaire surface ? En Amérique du Sud ? En Europe ? En Afrique ?

Blade leva les yeux, sourit et murmura :

— En Angleterre.

— En Angleterre ? Vous êtes cinglé, mon vieux ! Vous me faites marcher, ou quoi ?

— Non. En Angleterre, aussi près de Londres que possible.

— Vous savez, je vous crois. C'est juste assez fou...

— Je comprends vos doutes mais je vous assure que je sais parfaitement ce que je fais.

— Vous vous jetez comme un agneau dans la gueule du lion britannique !

— C'est inévitable. Il y a quelque chose que je dois faire.

— À votre aise. Il me faudra une semaine pour vous procurer les faux papiers et vous obtenir un billet d'avion.

— Je n'ai pas une semaine.

— Quand voulez-vous partir ?

— Aujourd'hui.

— Mais les papiers...

— Je n'en ai pas besoin.

— Les billets...

— Avec votre aide, je n'en aurai pas besoin non plus.

— Mais comment... ?

Blade se leva.

— Je sais que vous effectuez régulièrement des missions aériennes d'espionnage au-dessus de la Russie, en partant de quelque part en Californie pour une base américaine proche de Londres.

Glen le considéra froidement, la tête penchée de côté.

— Vous n'êtes pas censé savoir ça, mon vieux Dick.

— De temps en temps, par hasard, le MI6 découvre quelque chose. Je veux une place dans cet appareil. Pouvez-vous arranger ça ?

Après un long silence, Ordway hocha la tête.

— Oui, je peux l'arranger. Vous voulez un aller-retour ?

— Non, Glen, répondit Blade sans croiser le regard du mulâtre. Je pense que ce sera un voyage sans retour.

Blade eut son premier aperçu de l'avion espion du haut du ciel, quand Glen survola le terrain en plein désert.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda l'agent de la CIA en se tournant à demi pour regarder Blade.

— Pas mal. Pas mal.

Quelques instants plus tard, ils atterrirent et roulèrent vers l'énorme masse d'un bombardier géant ; l'avion espion était perché sur le dos du bombardier comme s'il était son enfant. Contrairement au « père » qui portait l'insigne de l'US Air Force, le « bébé » était peint en noir mat, sans la moindre inscription et aucun matricule. Glen arrêta son avion dans l'ombre de l'aile du grand appareil, coupa le contact, se détacha et, repoussant le toit ouvrant, il sauta à terre. Blade le suivit.

Un rampant en combinaison marron agita le bras.

— Salut, Glen !

— Salut, vieux.

— Nous vous avons attendus. J'espère que vous vous rendez compte que vous nous retardez de dix minutes.

— Qu'est-ce que dix minutes ? rétorqua Ordway en riant.

Blade regarda autour de lui et remarqua les hangars parfaitement camouflés qui semblaient être les seuls bâtiments de la base, du moins les seuls à la surface. Il comprit, avec une admiration toute professionnelle, qu'une fois le terrain débarrassé des avions il devait être complètement invisible du ciel et même du sol. À perte de vue, dans toutes les directions, il n'y avait que le désert avec des montagnes bleues indistinctes à l'horizon, frémissant dans une brume de chaleur. Il n'y avait pas un souffle de vent et le silence était tel que le crissement de ses bottes sur le sable faisait l'effet d'une profanation. Il ôta son casque et s'épongea le front de sa manche. Glen le présenta au rampant.

— Richard Blade. Mark Williams.

Blade ôta un gant. Il serra une main poisseuse de sueur. Il commençait à regretter de n'avoir pas gardé son pantalon et son tee-shirt blancs, au lieu de les échanger contre la combinaison vert olive que Glen lui avait prêtée. De tout ce qu'il avait emporté de la clinique, il ne lui restait plus que la taie d'oreiller incongrue contenant le pistolet tranquilisant.

— Allez, allez, ne perdons plus de temps, grommela Williams en consultant sa montre.

— D'accord.

Glen se dirigea vers l'échelle qui pendait du ventre du bombardier. Les trois hommes montèrent puis, par une autre échelle, gagnèrent le petit avion posé sur le dessus. Glen présenta Blade au pilote.

— Richard Blade. Chris Rasmussen.

Rasmussen ne jeta qu'un coup d'œil à Blade, sans lui tendre la main. Visiblement, il le considérait comme un intrus indésirable.

Ordway aida Blade à s'attacher. Son siège était juste derrière Rasmussen et il n'y en avait pas d'autres, bien que l'intérieur de l'appareil soit étonnamment vaste. Rasmussen se pencha sur ses instruments, apparemment trop occupé pour faire attention au passager imposé.

Ordway claqua l'épaule de Blade puis, avec Williams, il redescendit.

Quelques minutes plus tard, le bombardier décolla, l'avion espion sur son dos. Blade se pencha pour regarder l'ombre difforme du double appareil courir et rapetisser sur les dunes. Dans les écouteurs de son casque, il entendit la voix enjouée d'Ordway :

— Mark et moi sommes ici en bas dans l'oiseau papa. Tout va bien, Blade ?

— Pas de problèmes.

— Tous les systèmes go, grogna Rasmussen.

Ils montèrent en chandelle et virèrent sur l'aile. Ordway reprit :

— C'est le dernier mot que je peux vous dire pour le moment, mon vieux. D'ici deux secondes, papa enverra bébé voler de ses propres ailes. Nous ne parlons pas à bébé par radio, puisqu'il est censé ne pas exister.

— Je comprends.

— Il y a un pub à Londres qui s'appelle le *Globe*. Vous connaissez ?

— Oui.

— Si jamais vous avez besoin de me contacter, laissez un message au *Globe*. Je le recevrai dans les huit heures.

— Je ne l'oublierai pas, Glen.

Rasmussen entama le compte à rebours.

— Dix, neuf, huit...

À zéro, il y eut une secousse. Bébé volait de ses propres ailes.

CHAPITRE XIII

La barque de Blade dérivait lentement sur la Tamise noire, sous le viaduc du chemin de fer de la gare de Cannon Street. Un train aux lumières à peine visibles passa en grondant. Blade entendit sonner dix heures à un clocher. Il savait que les touristes et les Yeomen de la garde avaient quitté la Tour de Londres mais il ne prit pas les avirons, il ne tenta pas d'accélérer la progression de sa petite embarcation. Il aurait bientôt besoin de toutes ses forces, de tous ses muscles, de toutes les cellules de son cerveau.

Il se laissa dériver, en se reposant, au gré de la marée.

Derrière lui, le viaduc se fondit dans la brume.

London Bridge apparut devant lui, un défilé de phares diffus, dans un concert d'avertisseurs. Le brouillard se dissipa légèrement et pendant un instant Blade put distinguer sur sa droite la silhouette de la cathédrale de Southwark. Puis la brume s'épaissit.

Il frissonna. Le gros pardessus qu'il portait ne le protégeait guère du froid mais, Dieu merci, il n'y avait pas de vent. Sous le manteau, il n'avait qu'un short de bain. Son corps était enduit de la tête aux pieds de graisse noire, une maigre protection contre les intempéries mais qui le rendait moins visible.

Il examina son matériel, entassé dans le fond de la barque. Il avait son pistolet tranquilisant, toujours dans la taie d'oreiller, une arme silencieuse ; c'était important dans cette situation où tout dépendait de la surprise. Et puis elle n'était pas meurtrière. Blade n'avait pas envie de tuer ses camarades.

Il y avait ses palmes de plongeur, sa ceinture plombée et son masque, cadeaux de la CIA, comme la barque.

C'était tout mais cela devait suffire.

Blade dégagea un aviron du tolet et le plongea silencieusement dans l'eau, pour s'en servir comme d'une godille. Il ne pouvait se permettre le moindre grincement de tolets. La barque vira et se dirigea lentement vers la rive gauche. Entre les coups d'aviron, Blade s'immobilisait et laissait l'embarcation dériver sur son erre.

London Bridge passa au-dessus de lui et l'âcre odeur des vapeurs

d'essence remplaça provisoirement celle de la mer, la senteur iodée unique d'un fleuve qui, même aussi loin de la côte, va et vient au rythme des marées.

Pour la centième fois, Blade passa son plan en revue.

Assez curieusement, ce n'était pas un plan tout neuf, ourdi pour cette occasion, mais une vieille idée, ou plutôt une variante d'un vieux projet. Depuis des années, Blade s'amusait à imaginer des moyens de voler les bijoux de la Couronne, bien gardés – du moins tout le monde le supposait – dans la tour Wakefield, directement derrière l'entrée secrète du projet Dimension X. Il n'avait jamais sérieusement envisagé de mettre ce plan indélicat à exécution mais il s'était souvent dit, avec une certaine nostalgie, que l'Angleterre avait perdu un bon voleur le jour où J l'avait recruté pour le MI6.

Il connaissait, par exemple, les habitudes des agents du MI6 de garde de nuit à la Tour, il savait qu'ils ne vérifiaient la porte dite du Traître qu'une fois toutes les demi-heures, il savait, et l'avait fait observer plusieurs fois, que ces gardes n'avaient pas compris combien la Tour de Londres était vulnérable du côté du fleuve. Pour eux, la Tamise était aussi sûre qu'un mur ; pour Blade, elle était une porte d'entrée grande ouverte.

Il savait aussi que, de leur poste, les agents ne pouvaient pas voir la Porte du Traître.

Il fronça les sourcils en constatant que le brouillard s'éclaircissait un peu.

Il aperçut sur sa gauche la Tour Blanche centrale illuminée par des projecteurs, entourée par les tours plus basses du complexe de la Tour de Londres.

Et il vit, près de ce qui devait être la Porte du Traître, deux lumières mouvantes. Des torches électriques. Elles s'éloignaient de la porte. Les gardes devaient avoir terminé leur inspection. Blade se félicita d'avoir si bien calculé son heure.

Le brouillard s'épaissit de nouveau, mais la barque ne pouvait le conduire plus loin sans attirer l'attention. Il était temps de prendre un bain.

Il ôta le pardessus et se mit aussitôt à claquer des dents.

Il boucla la ceinture plombée, enfila les palmes, puis le masque qui couvrait ses yeux et son nez mais pas sa bouche. Il noua la taie d'oreiller à son short. Tout en se préparant, il respirait profondément, assez vite, pour augmenter sa réserve d'oxygène dans le sang jusqu'à ce que la tête lui tourne un peu.

Enfin, prenant son courage à deux mains, il se glissa vers l'arrière de la barque et, lentement, avec précaution, se mit à l'eau. La Tamise

était glacée mais il se força à supporter le froid.

La Tour Blanche illuminée reparut, plus près que la première fois. Blade s'orienta sur elle, s'emplit les poumons et plongea, cassé à la taille, les pieds en l'air.

Dans l'obscurité, sous la surface, il n'y avait pas moyen de se faire une idée de la direction. Blade nagea comme un robot programmé, suivant un cours préparé à l'avance, se fiant à sa mémoire pour suppléer à ses sens. Il savait qu'il avait un peu plus d'une minute avant de devoir remonter à la surface. Il avala sa salive, pour égaliser la pression.

Avec des battements de pieds vigoureux, il partit dans une direction qu'il espérait bonne.

Blade avait un sens de l'heure extrêmement développé, soigneusement cultivé, et quand ce sens lui dit qu'une minute s'était écoulée, il dégrafa sa ceinture plombée, la laissa couler et dériva sans remuer un seul muscle, permettant à sa flottabilité naturelle de le soulever lentement, très lentement, vers la surface.

Sa tête émergea.

Il roula sur le dos et aspira à grands coups, avec bonheur, tout en s'orientant.

Oui, il était tout près de la berge de la Tour.

Oui, il était abrité par cette berge du poste probable des gardes.

« Dieu soit loué », pensa-t-il et il continua à respirer avec application.

Il distinguait au loin sa barque, presque invisible dans l'obscurité et la brume. Le courant l'entraînerait bientôt en aval. Il se retourna sur le ventre, en respirant plus normalement, et se soutint à la surface par des mouvements presque imperceptibles. Lui aussi dérivait, au-delà de l'endroit où il espérait aborder. Il se laissa couler.

Comme il s'y attendait, il toucha le fond.

En souriant malgré le froid, en grelottant, il marcha à contre-courant.

Là, exactement comme prévu, l'Escalier de la Reine montait hors de l'eau. Il s'assit sur une marche pour ôter ses palmes et son masque. Il n'en aurait plus besoin. Sans bruit, il les plongea dans l'eau noire et les lâcha.

Quand il eut complètement repris haleine, il monta. Il savait qu'au sommet de l'escalier il serait à découvert mais pas pour longtemps.

Arrivé en haut il s'accroupit, attendant que le brouillard s'épaississe, l'oreille tendue pour guetter les gardes. Il n'y avait aucun bruit, à part le murmure de la ville et de temps en temps un coup

d'avertisseur. Il se redressa et regarda autour de lui.

Le brouillard l'enveloppa.

Il se leva d'un bond et courut en maintenant le pistolet tranquilisant pour qu'il ne cogne pas contre sa cuisse. Il sauta une barrière et se retrouva sous l'arche de la Porte du Traître.

Appuyé contre la grille, il écouta.

Rien.

Il regarda de tous côtés.

Rien que le brouillard.

À tâtons, il trouva le gros cadenas à combinaison, au centre de la grille, pendant au bout d'une chaîne. Il se mit à l'œuvre.

C'était facile. Une fois déjà il avait vu ouvrir le cadenas et il avait une petite idée de la combinaison. Il y eut un faible déclic et il s'ouvrit.

Blade poussa la lourde grille qui grinça. Il se figea. Apparemment, personne n'avait entendu. Il se glissa à l'intérieur, récupéra la chaîne et referma le cadenas.

Dans la lumière jaunâtre de l'unique ampoule, il traversa le vestibule et trouva la porte secrète. Elle s'ouvrit aisément.

Arrivé devant la porte de bronze de l'ascenseur, il se demanda si l'empreinte de son pouce était toujours programmée dans la mémoire de l'ordinateur. Pourquoi pas ? Tout le monde le croyait à l'autre bout du monde. Pourquoi prendrait-on la peine de reprogrammer les systèmes ?

Il appuya sur le bouton, sans trop savoir ce qu'il ferait si l'ordinateur le rejetait.

Dans un murmure, l'ascenseur arriva et la porte coulissa sans bruit.

Blade entra dans la cabine et la porte se referma.

L'ascenseur plongea. Blade ouvrit sa taie et en tira le pistolet, en se posant des questions. Y aurait-il un garde à l'entrée du complexe, à côté de l'ascenseur ? Quelquefois il y en avait un, parfois non. Les Services spéciaux étaient devenus assez négligents, accordant trop de confiance aux systèmes électroniques ultra-sophistiqués. Blade les avait avertis mais personne ne l'avait écouté. Il allait maintenant leur faire une démonstration.

L'ascenseur ralentit et s'arrêta. La lourde porte de bronze s'ouvrit.

Il y avait un gardien au bureau vert olive, dans l'antichambre brillamment illuminée, qui lisait un magazine, un garçon maigre en combinaison verte. Quand il releva la tête, surpris, Blade reconnut Bill

Jemison, un des techniciens de Lord Leighton.

— Salut, Bill, dit-il nonchalamment en sortant de l'ascenseur dans la bonne chaleur des installations souterraines.

— Par exemple, Blade ! Je ne savais pas que vous étiez revenu des États.

— Leighton m'a rappelé pour une mission.

Blade remarqua l'interphone sur le bureau et se dit qu'il ne faudrait pas que Jemison appuie sur un bouton et donne l'alerte.

— Je vois que vous êtes déjà tout graissé, dit le technicien.

— Ça gagne du temps.

— Je suis heureux de vous revoir en pleine forme. Je me suis laissé dire que le dernier voyage avait été dur. D'après Ferguson, vous alliez être hospitalisé longtemps.

Ce bon vieux Ferguson, pensa ironiquement Blade.

— C'était moins grave qu'on ne le pensait. Je vais très bien, maintenant.

Jemison s'adossa en soupirant.

— Ainsi, c'est une dernière mission, hein ? Avant qu'ils baissent le rideau pour de bon... Il faudra qu'elle soit rapide si vous voulez revenir avant que les gars du Premier ministre arrivent dans la matinée pour arracher les prises une fois pour toutes.

— Dans la matinée ? Ah oui, bien sûr.

Blade entendait parler pour la première fois de la nouvelle date limite mais il dissimula son étonnement. Il se demanda si cela modifiait son projet et jugea que non, ce n'était pas possible.

— Je vais avertir Leighton que vous êtes là, dit Jemison.

Il se pencha en tendant la main vers le bouton de l'interphone.

Blade leva le pistolet tranquilisant qu'il cachait derrière lui et tira. Un léger sifflement, comme celui d'un chat en colère, et la fléchette se logea dans le cou de Jemison.

Le technicien se tourna vers Blade, l'air stupéfait, puis ses yeux se voilèrent et il s'affaissa sur sa chaise. Blade le saisit au moment où il allait tomber et l'installa avec précaution, la tête sur ses bras repliés sur le bureau. Le temps pressait quand même. D'un instant à l'autre, quelqu'un pouvait venir, essayer de réveiller Jemison et alors ce serait la corrida !

Blade courut dans le long couloir souterrain. Derrière les portes closes régnait un silence anormal, comme si le projet était déjà sabordé. Pourquoi travaillerait-on, en sachant que ce serait pour rien ?

Mais les sentinelles électroniques montaient toujours la garde,

suivaient les moindres mouvements de Blade, l'examinaient, le mesuraient, l'écoutaient, l'identifiaient comme un des rares hommes qui pouvaient suivre ces couloirs sans déclencher de sonneries d'alarme. À la fin du dernier passage, une porte massive s'ouvrit automatiquement et Blade entra dans la salle centrale des ordinateurs.

Les minuscules voyants clignotant sur les pupitres indiquaient qu'ils n'étaient pas en activité mais en attente. L'éclairage était tamisé mais Blade distinguait un reflet de chrome là, une surface de plastique ici, de grands appareils d'un vert mat couverts de boutons, de cadrans, de manettes, d'écrans verdâtres lumineux.

Soudain, Blade sursauta en entendant un ronflement animal, amplifié par les parois de roche nue. Un ronflement ! Il s'avança et découvrit, vauté dans un fauteuil devant une console d'imprimante, le corps difforme et bossu de Lord Leighton. Il y avait trois bouteilles vides sur le pupitre, d'autres par terre. L'air empestait l'alcool.

Blade s'approcha. Il vit sur la table une feuille de diagramme et plusieurs crayons. Leighton aurait-il travaillé à un projet tout en buvant ? Il lut le titre : « Programme Kali 280 ». Blade n'avait jamais su comment programmer les ordinateurs mais avec le temps il avait appris à lire en partie les diagrammes du vieux savant. Il parcourut les colonnes, cherchant quelque chose qui lui expliquerait le but de cette programmation.

Il trouva.

Dans l'encadré réservé à la taille et au poids de la personne à envoyer dans la Dimension X, il découvrit non pas ses mensurations mais celles de Leighton ! Lord L avait travaillé à une programmation pour s'expédier lui-même dans la Dimension X ! Ce vieil homme fragile entendait se lancer dans une expédition qui provoquait la folie et la mort de voyageurs plus jeunes et plus forts que lui. Et s'il y survivait, comment reviendrait-il une fois que le Premier ministre aurait détruit le complexe ? Mais naturellement Leighton ne voulait pas revenir ! Son projet bien-aimé saccagé, que lui resterait-il dans ce monde ?

Sans bruit, Blade passa à côté du savant endormi.

La lourde porte de la salle de Kali, le saint des saints, s'ouvrit devant Blade et resta ouverte, pour l'attendre. Il entra avec une sorte de crainte respectueuse. La porte se referma. Pour la première fois de sa vie, Blade était seul avec l'ordinateur, sans J, sans ce vieux gnome de Lord L. Il lui semblait sentir, comme jamais auparavant, la présence de quelque chose... non, de *quelqu'un*. L'ordinateur avait peut-être été une simple mécanique, dans le temps, au début du projet, mais maintenant il était devenu bien plus que cela.

Kali n'était plus un appareil.

Kali était une personne.

Comme s'il marchait vers un autel, Blade s'approcha du tableau de commande. Un petit voyant rouge brillait tel un rubis au-dessus des deux uniques boutons actifs, « Arrêt Programme » et « Départ Programme ». Kali était en attente. Kali attendait Blade. Il posa le pistolet tranquilisant, sachant que Kali ne le transporterait pas. Il ôta son short de bain. Il savait par expérience qu'il ne le suivrait pas non plus dans les mondes inconnus, dans d'autres continuums d'espace-temps, d'autres univers. Kali ne le prendrait que tout nu, pour le faire renaître nu sur un différent niveau d'existence.

Sans hésiter, Blade poussa le bouton « Départ Programme ». Le voyant rouge s'éteignit. Un chronomètre à lecture directe s'alluma et les chiffres verts se succédèrent, entamant le compte à rebours.

Blade retourna vers le centre de la salle où se dressait l'espèce de sarcophage enguirlandé de fils multicolores, tandis que Kali dévidait à toute vitesse les séquences préliminaires.

Il y entra, s'adossa contre le métal froid et pensa au Ngaa. *Je viens, Ngaa. Plus rien ne peut m'en empêcher !*

Et il pensa à Zoé. Pendant un long moment, il songea à Zoé.

Le chronomètre continuait de clignoter, égrenant les secondes, Quatorze. Treize. Douze.

Soudain, Blade entendit la porte de la salle s'ouvrir. Il tourna la tête.

Lord Leighton était sur le seuil, vacillant comme un ivrogne.

Derrière les verres épais, les yeux du savant bossu étaient ronds comme ceux d'un hibou, des pupilles noires bordées de jaune. Sa figure parcheminée était blême, son halo de cheveux blancs ébouriffé, sa blouse verte plus fripée et sale que jamais. Il fit un pas sur ses jambes difformes, faillit tomber, se raccrocha d'une main crochue au coin de la porte.

Il ne prononça qu'un seul mot, mais ce mot fut un cri, réveillant des échos sous les voûtes de pierre.

— *Non !*

Blade le regarda, sans pouvoir rien faire. Il était trop tard pour sortir du coffrage, pour essayer de retenir Leighton. Dans un instant la porte se fermerait et Blade ne voulait pas être à l'extérieur à ce moment.

S'appuyant contre le mur, Lord Leighton chancela vers le bouton « Arrêt Programme ». Blade voyait la sueur luire sur le grand front ridé.

Huit. Sept. Les chiffres se succédaient toujours.

À six, la lourde porte du coffrage claqua, plongeant Blade dans les ténèbres. Un bourdonnement sourd s'éleva. Il se demanda ce que faisait Leighton... Son imagination lui montra le doigt noueux du vieux savant tendu vers le bouton de l'arrêt.

Et puis les ténèbres se transformèrent en une lumière dorée éblouissante.

CHAPITRE XIV

Chaque voyage dans la Dimension X était différent et pourtant tous avaient des aspects communs. Il y avait d'abord une période de visions démentes, de rêves, accompagnés d'une peur égalée seulement dans les plus monstrueux des cauchemars, et puis des sensations de mouvement, de vitesse incroyable. Elles étaient suivies d'autres sensations, physiques, subies avec un singulier détachement. Du froid. De la chaleur. Une douleur intolérable qui, cependant, ne faisait pas mal. À chaque fois, Blade avait pris toutes ces choses passivement, en les laissant se succéder.

Il ne pouvait plus se permettre ce luxe.

C'était parce qu'il avait commis une erreur de jugement que le Ngaa avait pu le prendre au piège. Le Ngaa, maître de l'illusion, lui avait fait croire qu'il était encore entre les dimensions, alors que depuis un moment il était déjà arrivé de l'« autre côté ». Il avait profité de l'attitude passive de Blade pour établir un contrôle hypnotique et Blade n'avait pas pu s'en libérer avant cette nuit dans l'avion, survolant Londres, quand le Ngaa lui avait ordonné de tuer J. Il avait résisté mais même alors le contrôle ne s'était relâché que progressivement et peut-être exerçait-il encore une influence sur son subconscient.

Il faut que je distingue l'illusion de la réalité, se dit Blade, sinon le Ngaa sera vainqueur.

Parfois il atterrissait dans un nouvel univers avec toute sa lucidité mais le plus souvent il restait inconscient pendant un temps indéterminé, avant de se réveiller dans un environnement inconnu et généralement dangereux. Cette fois, il ne devait pas perdre connaissance. Le Ngaa savait qu'il arrivait.

Blade pensa : Je suis éveillé en ce moment, je dois rester éveillé.

La lumière dorée passait en rafales dans le silence total tandis qu'il tombait de plus en plus vite dans des nuages de gaz ou de poussière étincelants. Il tombait en chute libre. Un terrible vertige le menaçait, mais il le chassa en se répétant : c'est une illusion !

La lumière semblait contenir des visages, des corps nus. Ils

passaient comme des éclairs, en le contemplant avec angoisse. Illusion, se dit Blade.

Mais leurs yeux étaient si creux, leurs corps si décharnés par la maladie, la famine et l'âge, leurs têtes étaient des têtes de mort. Pourrait-il y avoir des camps de concentration dans le vide entre les univers ? Une inquisition ? Des pestes ? Des chasses aux sorcières ? Illusion ! Illusion !

Il commença à entendre leurs voix, leurs gémissements de douleur incohérents.

Illusion !

Incohérents ? Blade crut distinguer des mots.

— Au secours ! criaient-ils. Au secours ! Viens à notre aide !

La lumière dorée changeait, baissait, devenait moins vive, d'un bleu terne et Blade sentit le froid, un froid infini à côté duquel la plongée dans la Tamise glacée avait été une baignade de plein été.

— Au secours ! Au secours ! criaient les voix.

Comment pourrait-il les repousser ? Il était un être humain et eux aussi.

Mais l'étaient-ils ? Un instant avant de tendre une main vers une des créatures qui défilaient, il remarqua les dents.

Les dents ! Longues, tachées de rouge brunâtre.

Ce n'était pas des êtres humains mais des vampires !

— Au secours ! hurlaient-ils maintenant, en montrant les dents, en riant, en raillant.

Illusion ! Mais là, entre un continuum espace-temps et un autre, les illusions pourraient-elles tuer ? Peut-être, si on y croyait.

Je ne dois pas croire, je ne dois pas dormir !

Dormir !

À cette pensée, Blade se sentit soudain las, fatigué comme un vieillard qui ne peut faire un pas de plus, qui doit s'allonger et se reposer même s'il ne devait plus jamais se relever.

La lumière devint plus sourde, plus violacée. La ruée des vampires ralentit. L'observaient-ils de leurs yeux rouges luisants ? Attendaient-ils qu'il s'endorme ?

Je m'en fiche, si seulement je peux me reposer un peu.

Sa lucidité lui échappait. Le temps même paraissait s'arrêter.

Blade se secoua.

Non ! C'est une illusion ! Tout cela n'est qu'une illusion !

Les vampires reculèrent, en grondant de fureur. Ils étaient si

nombreux ! Des milliers ! Des millions !

Blade hurla :

— Illusion ! Illusion ! Vous n'êtes qu'une illusion !

CHAPITRE XV

Blade se matérialisa en l'air et tomba sur le sol d'une vaste salle ovoïde. Il chancela, faillit perdre l'équilibre, puis attendit en serrant les dents que l'effroyable douleur dans sa tête se calme un peu. Il était ramassé sur lui-même en position de combat mais il savait qu'il serait incapable de se battre, du moins pour le moment. Où était le Ngaa ?

Il reconnaissait la salle où il se trouvait mais la dernière fois il l'avait vue à travers un voile d'illusion hypnotique. L'illusion n'avait jamais été parfaite. Il avait toujours eu conscience, dans un recoin de son esprit, de la réalité cachée derrière chaque mirage. Maintenant, la vue de cette salle lui rappelait les impressions qu'il avait eues à la première visite. Surtout, il savait où le Ngaa était et ce que c'était.

Devant lui s'ouvrait une porte circulaire et au-delà s'étendait un long couloir faiblement éclairé. Au bout de ce corridor, au centre précis de cette ville d'outre-monde, il y avait une salle intérieure au plafond immense, baignée d'une clarté bleue étincelante qui ne projetait pas d'ombres. Au milieu de cette salle se dressait une structure délicate en verre multicolore, complexe comme un nautilaire, dix fois plus haute qu'un homme, lumineuse et palpitante, se nourrissant des énergies illimitées des machines d'antimatière sous le sol.

C'était l'esprit du Ngaa, ou les esprits puisque ça contenait sous une forme électroniquement codée la conscience réunie de toutes les créatures vivant sur la planète du Ngaa quand, dans la nuit des temps, le soleil était éclatant et les forêts vertes. Cet esprit, comme un récif de corail, n'était ni mort ni vivant mais résidait dans des limbes ombreux entre la vie et la mort. C'était conscient et, en même temps, ce n'était qu'une espèce de machine, une machine infiniment plus complexe que toutes celles que l'homme pourrait construire – plus complexe que Kali – si bien qu'elle transcendait les limitations habituelles d'une machine et, à sa façon, pensait et avait ce que l'on pourrait appeler une personnalité.

Blade se souvenait...

Il se rappelait la brume mouvante, éternellement changeante qui

planait sur cette tour de verre, la brume qui était un champ électromagnétique, un nuage d'énergie presque vivant. Ce nuage pouvait se déplacer loin du cerveau mais ne pouvait exister sans lui. Le nuage pouvait prendre n'importe quelle forme, même celle d'un être humain. Il pouvait se manifester dans le monde de l'humanité chaque fois qu'il trouvait un cerveau humain suffisamment stimulé pour servir de portail. Les rites d'anciennes religions à demi oubliées pouvaient ouvrir une porte, tout comme la peur et la tension de la guerre, la colère d'un enfant rejeté, mais rien ne pouvait ouvrir de portail aussi large que Kali.

Blade se tourna à droite, à gauche, ramassé sur lui-même, reprenant des forces. Il se remettait du choc de la transition d'un univers à un autre, sa migraine se dissipait.

Pourquoi le Ngaa n'attaque-t-il pas ? se demanda-t-il.

Il regarda derrière lui.

Il n'y avait là rien qu'une immense fenêtre allant du sol au sommet de la coupole. Au-delà, le soleil rouge terne était suspendu dans un ciel violet, rose et orangé sale. Tout en bas Blade distinguait la masse noire de la planète. Entre elle et le soleil s'étirait la poussière brillante d'une nébuleuse inconnue, en spirale, vue presque de profil. Blade sentait sous ses pieds nus les vibrations des puissants champs de force qui maintenaient cette ville volante en suspens au-dessus de la planète. Le sourd bourdonnement de ces champs de force était le seul bruit dans le silence, à part la respiration oppressée de Blade.

Son regard fit rapidement le tour de la salle mais ne vit aucun signe d'ennemi. L'énorme porte ronde béait toujours, sans protection. Il se demanda si, par miracle, il aurait pris le Ngaa par surprise.

Il fit un pas.

C'était désagréable de marcher sur le sol, car il était composé d'os vivant couvert d'une mince couche de chair, mais l'attaque attendue ne vint pas. Malgré la fraîcheur, Blade transpirait. Soudain, il perçut une âcre odeur d'ozone.

Il se hasarda à faire encore un pas, puis un autre. L'odeur devint plus forte.

Il avait sur ses lèvres le goût salé de sa sueur.

Encore un pas.

Enfin il entendit la voix, la voix chuchotante faite d'une multitude de voix, la voix qu'il ne percevait pas par ses oreilles mais avec son esprit.

— Richard Blade ! dit le Ngaa et il y avait de l'amusement dans ses innombrables voix.

— Oui, murmura Blade.

— Nous voyons dans ton esprit que tu ne viens pas à nous en ami, mais en assassin.

— Il est évident que je ne peux pas vous le cacher.

— Tu ne peux rien nous cacher. Tous tes projets, nous les connaissons et nous les déjouerons. Cesse cette lutte futile ! Nous avons déjà gagné ! Ta planète est à nous.

— Pas encore !

Le cri de Blade se répercuta dans l'immense salle.

— Tu ne comprends pas ? Tu es ici parce que nous t'y avons attiré. Nous te garderons ici jusqu'à ce que Kali te transporte chez toi et alors nous t'accompagnerons, mais en force, en plus grand nombre que jamais et nous nous rendrons maîtres de ton complexe d'ordinateurs. Nous ferons des esclaves de tes amis dont l'esprit peut être influencé et nous tuerons les autres. Nous fusionnerons avec ton Kali, nous ne ferons plus qu'un avec lui, car en dépit de différences superficielles, Kali est comme nous. Avec l'aide de Kali et la tienne nous transférerons notre esprit le plus profond sur ton monde et nous nous y établirons, nous régnerons sur l'humanité depuis la citadelle secrète et sûre que tu nous as fournie sous la Tour de Londres. Tu ne vois pas que vous avez tous perdu la partie, Blade, et que nous sommes pratiquement vainqueurs ?

— Et Zoé ? Est-elle en vie ?

— Elle est en vie et près de nous. Nous allons te la montrer.

Une vision se présenta à l'esprit de Blade. Il vit Zoé couchée sur un autel d'os poli, portant la même blouse d'infirmière que la dernière fois qu'il l'avait vue. Elle respirait régulièrement, comme si elle dormait, mais elle avait les yeux ouverts et le regard vague. Il reconnut, la porte fermée derrière elle, la porte qui donnait sur la salle centrale de la ville, la salle du moi profond du Ngaa.

La voix faite d'une multitude de voix dit avec douceur :

— Tu vois, elle n'a rien.

— Je viens la chercher.

Blade avança encore d'un pas.

— Mais pourquoi ? Nous te la donnerons quand tu nous auras bien servis. En attendant...

Brusquement, la porte circulaire se ferma comme un diaphragme, comme un iris, avec un sifflement et un cliquetis d'os sur de l'os.

Blade éleva la voix pour crier à son ennemi invisible, alors qu'un chuchotement aurait été entendu, ou même une simple pensée :

— Tu n'es qu'un imbécile, Ngaa ! Crois-tu que cette porte va m'arrêter ? Je me rappelle combien tout est mince et fragile ici dans ta ville. Tu as tout rendu léger pour que tes champs de force puissent la soutenir facilement, et tu comptes sur ton contrôle des esprits pour ta défense. Tu ne peux pas contrôler mon esprit ! J'ai appris ça dans l'avion au-dessus de Londres. Tu n'aurais jamais dû me montrer que tu n'étais pas omnipotent, Ngaa ! Tu as commis une erreur fatale. Et jamais tu n'aurais dû me laisser apprendre le chemin de ton cerveau ni que ce cerveau était fait du verre le plus fin. Tu aurais dû comprendre, Ngaa, que je me souviendrais de toutes ces choses quand ton charme serait rompu, et que je saurais m'en servir !

Les échos furent longs à se taire.

— Un pas de plus, Richard Blade, et nous te tuons.

Blade éclata de rire puis il glapit :

— Tu bluffes ! Tu bluffes, Ngaa ! Si tu me tues, tu ne pourras pas te servir de moi comme d'un portail !

Il s'élança, courut et se rua contre la porte, faisant irruption dans le couloir sous une averse d'esquilles d'os.

Le passage était voûté comme une cathédrale et aussi large. Une clarté bleu-vert diffuse émanait des parois, scintillante et palpitante comme des battements de cœur. Blade savait de quoi étaient faites ces parois. De chair ! De chair vivante à la surface transparente, lui permettant de voir le réseau complexe des veines et des artères, translucide dans ses couches plus profondes et, au plus profond, sombre et noire d'ombres visqueuses mouvantes.

Ses pieds nus claquaient le sol d'os tandis qu'il courait à longues foulées régulières, pénétrant de plus en plus profondément dans la cité, en s'imposant une allure qui ne le fatiguerait pas et l'amènerait frais et dispos à destination, prêt à tout.

La voix qui était une multitude de voix résonna de nouveau dans sa tête. Elle était basse, le ton calme, satisfait, condescendant.

— Nous ne pouvons pas te tuer. Très bien. Nous allons simplement... te séduire.

Avec horreur, Blade vit le long couloir se brouiller et commencer à disparaître. Une terrible lassitude l'envahit...

Blade se réveilla, la tête douloureuse. Une main musclée le secouait par l'épaule. Il ouvrit les yeux et vit un homme qu'il connaissait bien, le roi Rikard de Tharn. Rikard ressemblait tellement à Blade qu'en le voyant il avait toujours la curieuse impression de se regarder lui-même, non pas son reflet dans un miroir mais lui-même. La figure était celle de Blade mais les cheveux d'or roux étaient ceux

de sa mère.

Le roi Rikard était le fils de Blade.

— Réveille-toi ! Vite ! cria le jeune homme, les yeux luisant des reflets du feu de camp.

Égaré, à demi ensommeillé, Blade leva les yeux vers un ciel étoilé sans nuages. Il avait rêvé. Rêvé d'une créature de cauchemar appelée le Ngaa... Mais ce n'était pas le moment de rêver. Il rejeta la peau de bête qui lui servait de couverture.

— Qu'y a-t-il ?

La nuit était froide et Blade était nu mais il n'en avait que faire. Le roi Rikard se dressa devant lui, un colosse en tunique verte avec une épée d'or flamboyante brodée sur la poitrine et deux glaives accrochés à son large ceinturon de cuir.

— Les Pillards sont de retour !

Blade bondit.

— Mais comment est-ce possible ?

— Ils doivent avoir une autre machine dimensionnelle pour leur servir de portail, dit son fils en lui tendant un des glaives.

Blade soupesa l'arme, et remarqua qu'elle n'était pas en métal mais en une curieuse matière plastique inconnue. Ses idées s'éclaircirent et il se rappela le nom de ce plastique. De la teksine ! Mais oui, bien sûr. Fabriquée avec du *mani*. Il la connaissait bien. Le monde des rêves s'éloignait... Mais pourquoi pensait-il soudain à Zoé ? Zoé...

— Viens vite ! cria Rikard. Par ici, par ici ! Dans la forêt !

Blade se mit à courir.

Mais courait-il dans une forêt ou dans un long corridor voûté, vaste comme une cathédrale ? Soudain, des images se superposèrent, il comprit...

C'est une illusion ! Je ne suis pas à Tharn ! Il n'y a pas de Pillards ici, ni de machines dimensionnelles ! Je dois me réveiller !

L'image du corridor s'éloigna, revint, Blade entendit des rires... Il tombait, il plongeait dans les ténèbres...

Il faut que je me réveille ! Je dois me réveiller !

Blade se réveilla avec une migraine atroce.

Quelqu'un tambourinait furieusement à la porte de sa chambre.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Blade en se redressant.

La porte s'ouvrit et Yekran fit irruption, à contre-jour contre une lampe. C'était un homme au torse de barrique et au nez cassé, avec une longue cicatrice en travers de l'épaule gauche. Il portait une

courte tunique et des sandales et il était armé d'un sabre et d'une dague fichés dans sa large ceinture.

— Nous sommes attaqués ! annonça-t-il.

Narlana entra, avec la lampe, en longue chemise verte. Ses cheveux noirs cascadaient en désordre dans son dos et ses traits délicats étaient convulsés de terreur. Blade se leva, à peine éveillé. Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées. Avait-il rêvé d'un monstre fait d'énergie scintillante ?

— Qui nous attaque ?

— Krog ! souffla Narlena.

Krog ? Qui était-ce ? Puis la mémoire lui revint. Krog était le chef d'une bande de vandales qu'il avait chassés de la ville après une dernière bataille décisive. L'homme avait accepté de conduire ses armées dans le nord et d'y rester, mais apparemment ce n'était qu'une ruse, pour regrouper ses forces.

En toute hâte, Blade s'habilla et s'arma, puis il se hâta avec ses deux amis dans le long couloir.

Mais pourquoi ce couloir devenait-il soudain lumineux ? Immense... Voûté comme une cathédrale...

Encore une illusion ! pensa Blade. Non, je ne suis pas chez les Rêveurs ! C'est encore une illusion du Ngaa !

Tout devint obscur ; il respira une odeur suave, un gaz frais, apaisant, soporifique...

Non ! Non ! Je ne dois pas dormir. Je dois me réveiller ! Il le faut ! Il le faut !

Blade se réveilla avec un mal de tête abominable.

Le soleil n'allait pas tarder à se lever. Il s'étira, bâilla et regarda autour de lui sa petite troupe de vaillants camarades. Tous dormaient sauf Stramod le Mutant, qui montait la garde le dernier. Stramod, avec ses jambes torses, ses longs bras, ses larges oreilles écartées, sa frange de cheveux blancs encadrant une figure bleue, avait plus l'air d'un chimpanzé que d'un être humain mais il portait une tunique de fourrure, un pantalon serré et des bottes. Il était armé d'une épée et d'un long pistolet à pierre et dans ses yeux brillait une intelligence que peu d'hommes pouvaient égaler.

Les autres se réveillèrent aussi. Nilando, un jeune colosse barbu, le Dr Leyndt, une femme aux longs cheveux roux sombre à la nature passionnée et Rena, la plus jeune. Quatre êtres humains. Cinq, si l'on pouvait compter Stramod parmi les humains. Blade soupira, en pensant : « Nous sommes les derniers êtres humains libres restant sur

cette planète ! »

Depuis quinze jours ils fuyaient vers le sud à marches forcées, s'éloignant de plus en plus de ce qui avait été une civilisation, des ruines calcinées de Treniga, la capitale de Graduk, du cratère radioactif de l'ancien quartier général souterrain du Maître des Glaces parmi les champs de neige et les glaciers. Au nord, il n'y avait que la mort, au sud l'espoir. Au sud, il y avait la jungle, des kilomètres et des kilomètres de forêts touffues qui, peut-être, les protégeraient des yeux étrangers dans le ciel.

Stramod penchait la tête et paraissait écouter. Il avait les sens extraordinairement développés d'un animal, l'ouïe plus fine, la vue plus perçante que Blade lui-même.

— Qu'est-ce qu'il y a ? chuchota peureusement Rena.

— Les Menels, répondit Stramod.

Blade entendit alors le faible sifflement d'un engin aérien lointain. Il suivit le regard du mutant et aperçut quatre points dans le ciel, venant du nord. Les Menels ! Blade avait vu une seule fois ces créatures qui ressemblaient à des asperges géantes, avec de longs bras désarticulés terminés par des pinces de homard, deux paires de tentacules et pour pieds, une sorte de ventouse d'escargot sur laquelle ils glissaient avec un bruit répugnant. Les Menels ! Des monstres étranges d'une autre planète, d'un autre système stellaire, dont la technologie était tellement en avance sur celle de l'humanité qu'elle échappait à toute comparaison.

— Vite ! cria Blade. Sous les arbres !

Ils se jetèrent dans un fourré et attendirent, le cœur battant. Le bruit des engins se précisa, se rapprocha. Bientôt, ils furent juste au-dessus d'eux. Alors, brusquement, le silence tomba.

Couché à plat ventre, Blade tendit l'oreille.

Rien. Rien que les cris des oiseaux de la jungle, le bourdonnement des insectes, le murmure du ruisseau. Il rampa, à demi à découvert, et leva les yeux avec précaution, entre les branchages. Ses pires craintes furent confirmées.

Juste au-dessus, immobiles et silencieux, les quatre engins des Menels planaient, à moins de cinq cents mètres d'altitude. Ils étaient longs et fins comme des fusées, sans ailes, sans gouvernail, sans pot d'échappement, en métal lisse et poli étincelant au soleil.

Blade recula vers ses camarades.

— Ils ne peuvent pas atterrir dans ce feuillage, alors ils se contentent de marquer notre position, pour leurs troupes à terre.

— Leurs troupes ? murmura Rena.

— Oui. Il est probable que quelqu'un nous suit...

Stramod releva brusquement la tête.

— Écoutez !

Quelques secondes plus tard, Blade perçut lui aussi un fracas d'arbres abattus, des craquements de branches et, finalement, le martèlement de pas pesants.

— Les dragons des glaces !

Ils étaient encore loin mais Blade devinait qu'il y en avait plusieurs. C'était de gigantesques bêtes, semblables à des dinosaures, montés par des Maîtres de Dragons, des esclaves humains des Menels. À la suite de chaque reptile géant marchait une troupe de choc dépenaillée, formée d'autres esclaves.

Rena, folle de peur, s'écria :

— Nous allons tous mourir ! Nous n'avons aucune chance !

— Pas ici, peut-être, dit Blade, mais là-bas il y a une colline abrupte, trop raide pour les dragons. Nous pourrions l'escalader et, du sommet, leur faire rouler des rochers dessus !

Il se releva et prit la tête du petit groupe, fonçant dans les fourrés, se taillant un passage à coups d'épée. Mais ils progressaient lentement, bien trop lentement et derrière eux les craquements devenaient plus bruyants, plus menaçants.

De temps en temps, ils apercevaient entre les arbres la pente rocheuse. Au-dessus d'eux, les engins scintillants maintenaient leur position, en les suivant.

Ils atteignirent une clairière et purent courir. Soudain le paysage se brouilla sous les yeux de Blade et il vit à la place de la forêt une galerie indistincte au plafond voûté. L'extrémité du couloir était presque à sa portée !

— C'est encore une de tes illusions, Ngaa ! hurla-t-il. Il n'y a pas de dragons des glaces ici, pas de jungle, pas d'engins volants !

Et il se répéta : « C'est une illusion ! Une illusion ! »

Rena trébucha et tomba.

Blade se retourna pour l'aider à se relever.

Il vit alors, au-dessus des cimes des arbres, une énorme tête de reptile, la gueule ouverte, les crocs ruisselants de bave, la langue fourchue dardée. Au même instant, l'haleine fétide et brûlante de la créature le frappa en pleine figure, l'étouffa, le fit larmoyer.

Blade sentit les crocs se refermer sur son épaule.

Il fit un effort désespéré pour se secouer.

Il faut que je me réveille ! Je dois me réveiller ! se dit-il.

Mais il fut soulevé dans les airs et la douleur devint intolérable, pire que tout ce qu'il avait jamais enduré. Très loin au-dessous de lui, il voyait le Dr Leyndt, Nilando, Rena et Stramod qui levaient les yeux vers lui, impuissants et terrifiés.

CHAPITRE XVI

Richard Blade se réveilla avec l'impression que sa tête allait éclater.

Une image commença à se former.

Le bleu étincelant de la Mer de Cristal, où vivaient les tritons amphibies de...

— Non ! cria Blade et son cri se répercuta en mille échos sous les voûtes du long corridor.

La vision se dissipa et une autre image apparut lentement.

La forêt verte de Zunga, où...

— Non ! hurla Blade.

Enfin le couloir apparut, bien net, et ne disparut plus. Cette vue avait une précision, une netteté de définition qui manquaient aux illusions du Ngaa. Rien ne pouvait imiter la richesse de détails de la réalité, les impressions sensorielles. Dans la réalité, une chose était ce qu'elle était, rien de plus, rien de moins.

Blade s'aperçut qu'il avait presque atteint l'extrémité du couloir. Alors que son esprit conscient s'était perdu dans un labyrinthe de cauchemars, son subconscient avait poussé son corps en avant, comme si la course, tout comme la respiration, était une action qui continuait, qu'on le veuille ou non.

Là devant lui, à moins de cent mètres, se trouvait la porte ronde fermée de la Salle du Moi Profond du Ngaa. À côté, il y avait l'autel d'os poli où Zoé était couchée, en blouse blanche d'infirmière, les yeux ouverts regardant dans le vague, sans aucune expression.

Blade ralentit son allure.

La voix qui était une multitude de voix parla dans son esprit :

— Je te félicite, Blade ! Tu es le premier être humain à pouvoir repousser mes visions si bien conçues.

— Merci, répliqua ironiquement Blade.

— Un tel effort ! Dommage qu'il soit inutile. Tu n'es pas plus près de la victoire qu'à ton arrivée.

— Je suis plus près de toi, Ngaa, et de Zoé !

— Un pas de plus et elle mourra.

Blade s'immobilisa.

Était-ce du soulagement qu'il distinguait maintenant dans la voix télépathique du Ngaa ?

— Tu vois, Blade ? Tout ça pour rien.

« Tu es inquiet, Ngaa », pensa-t-il. « Tu n'es pas sûr de toi » !

— Inquiet ? Jamais !

La peur était indiscutable. Enfin, le Ngaa avait peur !

Blade regarda Zoé. Était-elle plus belle que d'autres femmes ? Non. Dans la Dimension X, il avait connu des beautés à côté desquelles elle paraîtrait ordinaire et peu jolie. Avait-elle été très proche de lui ? Non. Dans la Dimension X, il y avait eu des femmes qu'il avait aimées profondément, qui avaient eu des enfants de lui. Qu'était-elle pour lui, alors ? Pourquoi lui était-elle plus précieuse que toutes les autres ?

Blade pouvait répondre à ses propres questions.

Zoé était tout ce qui lui restait du monde normal, du monde qu'il avait connu, parfois dur, souvent injuste mais plus ou moins compréhensible, avant le jour où la Dimension X s'était ouverte pour lui et l'avait englouti. J et Lord Leighton n'étaient jamais allés dans la Dimension X et pourtant ils en faisaient partie. Ils y avaient vécu, par l'intermédiaire de Blade. Parmi toutes les personnes qui avaient eu de l'importance pour lui, seule Zoé en était restée éloignée, dans le petit microcosme réconfortant de l'Angleterre. Quelles que soient les distances où il errait dans l'inconnu, il savait qu'elle était là, comme son port d'attache.

Mais si le Ngaa était vainqueur, ce monde des choses telles qu'elles étaient serait perdu. La Dimension X envahirait et dominerait la Dimension Normale. Dans tout l'infini des dimensions et tout ce qu'elles avaient à offrir, il n'y aurait plus de retour possible dans la bonne Angleterre verdoyante.

— Elle est un soldat, Ngaa, murmura Blade et il fit un pas.

Zoé poussa un cri, comme un enfant se réveillant d'un cauchemar. Elle tourna la tête et vit Blade.

— Richard !

Elle se redressa en lui tendant les bras.

Il se précipita et l'enlaça, l'embrassa, à genoux à côté d'elle. Elle était singulièrement glacée.

— Je suis là, Zoé...

— J'ai fait de tels rêves, mon amour ! De beaux rêves, Dick.

— Moi aussi.

— Tu étais dans mes rêves.

— Et toi dans les miens, Zoé. Tu as toujours été dans mes rêves.

Pourquoi était-elle si pâle ? se demanda-t-il. Pourquoi avait-elle la voix si faible ?

Elle regarda autour d'elle.

— Où sommes-nous, Dick ? Je n'aime pas cet endroit.

— Moi non plus, mais...

— Où est Reginald ?

La jalousie serra le cœur de Blade et il répondit brutalement, avec une dureté involontaire :

— Reginald est mort.

— Mort ? Mon mari ? Oh non ! Non !

— Si. C'est la vérité.

— Ah ! Je me souviens ! L'incendie. C'était à cause de moi, n'est-ce pas ?

— Non !

— J'ai causé sa mort. Le Ngaa l'a tué à cause de... à cause de mes sentiments pour toi.

— Non. Ce serait plutôt à cause de mes sentiments pour toi, Zoé. Le Ngaa avait besoin de toi, comme appât, et besoin que tu n'aies pas de mari, que tu sois libre.

— Et les enfants, Dick ?

— Ils sont morts aussi.

Il était trop tard pour les ménagements. Elle ferma les yeux et gémit.

— Non, pas ça, ce n'est pas possible. Non, je ne le permettrai pas !

Elle s'affaissa dans les bras de Blade, comme une poupée de chiffons.

— Zoé, tu dois te lever. Tu dois marcher.

Elle rouvrit les yeux.

— Tu entends ?

— Quoi ?

— Les enfants pleurent ! Ils ne sont pas morts ! Je les entends !

— C'est une illusion. C'est le Ngaa qui te les fait entendre.

— Non, non, je les entends vraiment !

Il y avait de la joie mêlée d'angoisse dans sa voix. Elle se redressa, s'assit, se dégagea des bras de Blade.

— Je dois aller auprès d’eux. Oui, j’ai été heureuse de causer avec toi, mais j’ai des choses à faire. Tu sais ce que c’est. Je n’ai jamais un moment à moi... Les enfants... Ils ont besoin de moi.

Ses yeux devinrent curieusement vitreux. Elle se leva en chancelant.

— Au revoir, mon chéri, murmura-t-elle.

Quand elle tomba, Blade la retint et l’allongea avec précaution sur le sol d’os.

— Dickie, souffla-t-elle.

Il l’embrassa.

Elle sourit, poussa un petit soupir et sa tête retomba en arrière.

Blade lui prit le poignet, chercha le pouls mais il n’y en avait plus. Il la lâcha et se releva.

— Assassin ! hurla-t-il. Maintenant tu m’as donné une raison de te haïr plus forte que tout ce que tu pourrais me jeter à la tête ! Je vais te tuer ! Je vais te tuer tout de suite !

Le Ngaa eut peur. La voix faite d’une multitude de voix chevrota de frayeur quand le Ngaa tenta de se défendre.

— Nous ne l’avons pas tuée. Elle s’est tuée elle-même.

— Mensonges !

— Nous avons découvert en elle un désir de mort et nous... nous lui avons simplement montré comment mourir.

— Mensonges !

Pourtant Blade savait, alors même qu’il protestait, que pour une fois le Ngaa disait la vérité.

— Je viens te chercher, Ngaa ! Es-tu capable de m’en empêcher ?

Avec un hurlement de fureur démente, Blade se jeta contre la porte et l’enfonça, dans une explosion de fragments d’os.

La Salle du Moi Profond, illuminée par une clarté bleue palpitante émanant des parois charnues, était ronde avec un plafond en coupole et grondait du tonnerre des puissantes machines antimatière placées sous le plancher d’os. Au centre même de la rotonde se dressait l’immense esprit du Ngaa, un nombre apparemment infini de serpentins de verre entremêlés, de tubes épais ou filiformes, brillant tous d’une lumière diffuse, multicolore, éternellement changeante. Les plus minces étaient comme de fins cheveux blancs, les plus gros de lourds tuyaux où s’élevaient constamment des rafales de bulles, toute une tuyauterie qui sifflait, gargouillait assez fort pour qu’on l’entende malgré le bruit des moteurs.

Tournoyant, mouvant, montant en volutes, le nuage d'énergie lumineuse bleu-blanc du Ngaa planait tout autour comme un bouclier, un rempart protecteur, comme un vêtement recouvrant le corps nu du Ngaa, et dans le nuage, de petits points étincelants clignotaient comme des étoiles. Il faisait très chaud et la salle était envahie par une si forte et piquante odeur d'ozone que Blade fut pris d'une quinte de toux et à demi aveuglé. Le Ngaa vacillait, oscillait, tantôt nettement visible, tantôt rien de plus qu'une tache indistincte.

La vue brouillée, Blade ne put voir, quand il fit irruption dans la salle, la foule de personnages silencieux, nus, massés entre lui et le Ngaa. Quand il les aperçut il s'arrêta net, pétrifié d'horreur.

Il les avait déjà vus, lors de sa première visite, mais dans une transe, une transe qui émoussait sa perception, qui l'empêchait de comprendre ce qu'il avait sous les yeux. C'était les esclaves humains du Ngaa, les fils et les filles des habitants de la Dimension Normale de la Terre qui, chaque année, disparaissent sans laisser de traces. Il les voyait enfin tels qu'ils étaient, sales, hâves, décharnés, barbus, avec un teint d'un blanc maladif qui n'avait jamais vu le soleil, des corps émaciés qui n'avaient jamais été nourris que de produits chimiques. Le pire, c'était leurs yeux, immenses, fixes, dilatés, morts.

Et les esclaves se tenaient maintenant entre Blade et son ennemi, prêts à défendre leur maître au péril de leur vie. Ils l'observaient, tournant vers lui des figures sans expression, squelettiques, des visages jeunes, vieux, masculins, féminins, tous semblables. Ils ne bougeaient pas, ils ne parlaient pas, ils attendaient.

Blade hésita, répugnant à s'attaquer aux victimes innocentes du Ngaa, mais il comprit alors que c'était le Ngaa qui les avait rendus ainsi. Il avança à leur rencontre, en se disant qu'il vaudrait mieux qu'ils soient morts que de vivre de cette façon.

Mais avant qu'il puisse les affronter, il sentit une force invisible le soulever et le projeter contre un mur.

Étourdi mais conscient, car le mur n'était pas dur, il glissa par terre. Dans son esprit, le Ngaa lui dit :

— Nous ne voulons pas te tuer, Blade. Ne nous force pas à te tuer.

Sans moi, pensa-t-il, tu resteras enfermé ici, pris au piège.

Brusquement, il ressentit une douleur fulgurante dans la tête. L'ordinateur tâtonnait à travers les dimensions, pour essayer de le ramener dans la Dimension Normale. Alarmé, Blade se dit qu'il devait achever sa mission en quelques minutes, quelques secondes peut-être, sinon il ne serait plus là.

Il serait de retour dans la salle de l'ordinateur sous la Tour de Londres.

Et le Ngaa serait avec lui !

La douleur s'atténua. Blade se releva. Dans son esprit, il sentit l'humeur du Ngaa se modifier, sentit que l'espoir transformait soudain la créature. Le Ngaa avait perçu la recherche de Kali et savait ce que cela signifiait.

Blade chargea une deuxième fois, et de nouveau la force invisible le souleva et le lança contre le mur. Il essaya de se relever mais ne le put. Il n'était pas sérieusement blessé, simplement assommé, le souffle coupé.

La foule d'esclaves nus se traînait vers lui. Il aspira à pleins poumons, sans se soucier de la puanteur de l'ozone, sans prendre garde à l'autre odeur infecte qui lui emplissait les narines, l'aigre relent de corps jamais lavés.

La douleur de la quête de Kali revint et se dissipa. Encore une tentative, et on le trouverait.

Un des esclaves se pencha sur lui.

Pris d'une rage subite, il se lança dans le cœur de la mêlée avec la violence d'une charge explosive.

Dans son esprit, la voix faite d'une multitude de chuchotements suppliait, prise de panique :

— Tuez-le ! Tuez-le !

La foule se referma, toujours silencieuse mais avec des poings qui retombaient, de longs ongles sales qui griffaient et cherchaient les yeux, des pieds qui ruaient, des dents jaunes qui mordaient, des mains qui empoignaient les bras de Blade, qui lui tiraient les cheveux. Il se débattit comme un forcené. Des os cédèrent sous ses coups, du sang coula. Il frappa encore et fit voler des dents. Il donna des coups de genou, des coups de karaté, des coups de savate.

Soudain il vit, juste hors de sa portée, la tête d'une esclave se tordre, s'arracher des épaules et s'envoler en tournoyant.

Il comprit immédiatement ce que cela signifiait.

Tu me cherches, Ngaa, mais tu ne peux pas me trouver ! Tu ne peux pas me distinguer de tous les autres humains nus !

Le nuage bleu lumineux passa en rafale et une femme s'embrasa comme une torche. Elle ne poussa pas un cri, ne changea pas d'expression mais l'horrible odeur de chair grillée donna la nausée à Blade. Son univers n'était plus que des poings, des griffes, de la fumée noire, des doigts crochus, plus qu'un goût de sueur et de sang.

Un enfant flamba à son tour et fut projeté dans les airs comme une hideuse comète vivante qui alla s'écraser en masse informe contre le mur et y resta collée, dégoulinante de sang.

Le simple poids des esclaves entraînait Blade à terre. Individuellement, ils n'étaient pas de force contre lui mais ils étaient trop nombreux. Blade tomba à genoux. Il sentait palpiter dans sa tête la terreur du Ngaa, muette, démente. Le nuage bleu sautait ici et là, fouillait au hasard, brûlait et déchirait sans discrimination.

Blade rassembla ses forces et, d'une puissante détente, il se redressa et se rua en avant, hors de la mêlée.

Pendant un instant il n'y eut rien entre lui et la Tour du Moi Profond du Ngaa, rien qu'un ou deux mètres de sol nu. Du coin de l'œil, il vit le nuage bleu pivoter et venir vers lui.

Il bondit.

Plus de cent kilos de chair meurtrie, ensanglantée, s'écrasèrent contre la délicate tuyauterie, firent voler le verre en éclats, libérèrent des liquides fumants, mousseux, qui brûlaient la peau. L'air était plein de débris pointus, acérés, scintillants.

Dans sa tête Blade entendit le dernier hurlement désespéré de la voix qui était des millions, le cri de toute une race d'êtres pensants et sensibles, un cri qui mettait fin à une histoire de milliards d'années, une histoire plus longue que celle de l'humanité.

Blade retomba sur le sol d'os derrière le Ngaa détruit, tandis que le cri se répercutait dans son esprit comme il continuerait de se répercuter jusqu'à la fin de ses jours.

Étendu sur le sol, hors d'haleine, il observa.

Les esclaves s'étaient figés dans la posture où ils avaient été surpris, certains en train de tomber, d'autres debout comme des mannequins dans une vitrine, les bras levés ou tendus, la tête penchée ou renversée. Ils ne clignaient même pas des yeux, mais en les regardant avec attention, Blade vit leur poitrine se soulever. Ils respiraient encore !

Il se tourna vers le nuage d'énergie qui venait vers lui, qui commençait à se coaguler en fine poudre blanche. Un peu de cette poussière lui tomba dessus, se colla à sa peau en sueur.

Il entendit le grondement des moteurs s'assourdir et se taire, il vit la clarté bleue s'atténuer et s'éteindre.

Dans l'obscurité, il sentit qu'il quittait doucement le sol et planait dans l'espace, en apesanteur. La ville, que ne soutenaient plus ses champs de force, retombait sur la surface de la planète !

Blade heurta le corps d'un esclave flottant, puis d'un autre. Il gardait les yeux fermés, car l'air était plein de débris de verre.

La douleur vint enfin, cette douleur familière à sa tête, annonçant que l'ordinateur l'avait trouvé. Il l'accueillit avec joie, et la souffrance

fut un bonheur car elle signifiait le retour.

CHAPITRE XVII

Le soleil venait de plonger à l'horizon.

Dans les dernières lueurs du couchant, Blade se tenait au sommet de la falaise, les mains dans les poches de son Burberry, le vent iodé plaquant son pantalon blanc contre ses jambes et faisant voler son écharpe de soie. Sur l'horizon, à peine visible dans la nuit tombante, un bateau s'éloignait.

Blade sourit légèrement, en se souvenant.

Les casseurs du Premier ministre avaient fait irruption dans le complexe d'ordinateurs de la Tour de Londres, jusqu'au centre même, dans le saint des saints où régnait Kali, et avaient détruit l'ordinateur mais pas avant que Leighton ait ramené Blade de la Dimension X.

Le lendemain Lord L, en dépit d'une épouvantable gueule de bois, était allé avec J à Downing Street pour annoncer que Blade était vivant, qu'il avait toute sa raison, que le Ngaa était mort et que le projet devait continuer. Le Premier ministre avait accepté, de très mauvaise grâce. Le projet continuerait, mais avec un budget très réduit. Leighton devrait se contenter, pour un moment du moins, de son vieux matériel initial. Il n'y aurait plus d'ordinateurs entièrement automatiques style Kali, avant bien des années.

Lord Leighton n'en était pas trop malheureux. Il était allé voir Blade à l'hôpital et lui avait confié :

— J'ai une nouvelle théorie, mon garçon. Dès que vous serez remis sur pied...

Le vent du Dorset fraîchit et Blade respira, avec l'odeur de la mer, le subtil arôme de chèvrefeuille, de rose et de thym sauvage. Dans le grondement du ressac, il perçut le cri nostalgique et lointain d'un lorient saluant la lune.

Les pansements avaient été enlevés et Blade était de nouveau valide. Une nouvelle mission dans l'inconnu était déjà en préparation. Mais certaines de ses nombreuses cicatrices seraient longues à disparaître.

Tournant le dos à la mer, il revint vers le cottage.

La nuit était complètement tombée quand il y arriva. Sa voiture, une Rover, était garée sous un appentis. Il songea à la vieille MG qu'il avait eue autrefois, dont il n'avait pu se résoudre à se débarrasser avant qu'elle ne refuse définitivement tout service. Après avoir évoqué un moment ces souvenirs, il rentra.

Il n'alluma pas. L'éclairage aurait rallumé la réalité. Il s'accroupit devant la cheminée et prépara un feu de bois, qu'il fit partir avec des brindilles et de vieux numéros du *Times* de Londres.

Quand la flambée pétilla, il alla à la cuisine et choisit, dans sa remarquable collection de vins français, un vieux bourgogne rouge d'un des meilleurs millésimes. Il la déboucha, en versa dans un verre de cristal et le porta à ses narines pour en savourer le bouquet. Il était excellent.

Il but une gorgée, les yeux fermés.

Le goût tenait les promesses de l'arôme, pas trop fort, pas trop léger, parfait. Blade soupira d'aise.

Il alla s'asseoir devant le feu, dans le vieux canapé avachi, et but encore une gorgée. Le vent se levait. Il l'entendait gémir autour du cottage. Il n'avait pas vu de nuages au-dessus de la mer mais une tempête se préparait.

Au bout d'un moment, il ôta son Burberry, alluma une cigarette et souffla un anneau de fumée.

Levant son verre pour porter un toast à quelqu'un, quelque chose ou à rien, il but encore. Il fuma.

Et pleura.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 08-01-1982.
6476-5 – N° d'Éditeur 10921, 1 janvier 1982.